MAD MOVIES
LE PLUS FORT DU CINÉMA

LE CRIME FARPAIT
DIABOLIQUEMENT DROLE

DOSSIER COMPLET 16 PAGES

L'UNIVERS CULTE ET DECADENT DE FRANK MILLER

SIN CITY

THE NUN ★ LA MAISON DE CIRE ★ DEAD MEAT ★ AMITYVILLE
FRERES DE SANG ★ INTERVIEW CARRIERE CLAUDIO FRAGASSO

L'EXORCISTE

AU COMMENCEMENT

Retournez aux sources du Mal

Le prequel du film le plus effrayant de tous les temps !

Bonus :

- Commentaires audio du réalisateur Renny Harlin
- Making of
- Bande annonce

A POSSÉDER D'URGENCE LE 19 MAI EN DVD

JAMES G. ROBINSON PRÉSENTE UNE PRODUCTION MORGAN CREEK UN FILM DE RENNY HARLIN "L'EXORCISTE : AU COMMENCEMENT" (EXORCIST: THE BEGINNING) STELLAN SKARSGÅRD JAMES D'ARCY IZABELLA SCORUPCO MUSIQUE TREVOR RABIN DÉCORS LUKE REICHLE PRODUCTEUR WAYNE MORRIS PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS STEFANO ORTOLANI SCÉNARIO MARK GOLDBLATT, A.C.E. PHOTO VITTORIO STORARO, A.I.C.-A.S.C. PRODUCTEURS EXÉCUTIFS GUY McELWAINE ET DAVID C. ROBINSON SCÉNARIO ALEXI HAWLEY HISTOIRE DE WILLIAM WISHER ET CALEB CARR PRODUIT PAR JAMES G. ROBINSON RÉALISÉ PAR RENNY HARLIN

www.lexorciste-lefilm.com

© 2005 Morgan Creek et Warner Bros. Entertainment Inc. Tous droits réservés. Visuels non contractuels

funradio
DES HITS & DU FUN

www.warnerbros.fr

INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS

LE PRIX DE LA FIDELITE

Un film comme **Sin City** soulève une question intéressante, d'ailleurs souvent au centre des premières critiques faites à l'égard des adaptations de comic-books au cinéma. À savoir que la plupart des films qui en résultent, souvent affublés de contraintes économiques et artistiques imposées par le système hollywoodien, ne sont pas assez fidèles au matériau d'origine, pour finir par en perdre l'âme. On apporte des changements qui viennent dénaturer l'univers, on choisit des réalisateurs avant tout parce qu'ils sont bankables... En fait, rien n'est vraiment pensé en fonction de la source. Du coup, pour retrouver sur grand écran la narration et la dynamique propres aux comic-books, il ne faut pas forcément aller chercher du côté des adaptations officielles. Des films tels que **Matrix**, **Demolition Man**, **Predator 2**, **Starship Troopers**, **The One**, ou encore **Legend of Zu** affichent plus ouvertement et plus généreusement leur affiliation au médium que des **Batman Forever**, **Daredevil** et autres **Punisher** (voir dossier « Le style comic-book en 30 films » in Mad 143). Comme si Hollywood avait du mal à accepter les adaptations de comic-books comme un genre en soi. Il faut dire que rares sont ceux qui ont réussi à faire rimer pur film de fan-boys pour les fan-boys avec gros succès au box-office. On doit pouvoir les compter sur les doigts de la main, avec Sam Raimi, Guillermo Del Toro et un Bryan Singer bien entouré dans le peloton de tête. Trois auteurs au moins qui ont su capturer l'essence des comic-books.

« Mais faut-il vraiment adapter, ou tout simplement transposer, un comic-book au cinéma ? » s'est un jour demandé Robert Rodriguez. En bon fan-boy, il se porte aussitôt volontaire pour répondre à sa propre question et ainsi faire avancer le schmilblick en choisissant la deuxième option. Un défi séduisant suffisamment un Frank Miller qui s'est toujours juré de bien prendre garde à ce qu'on ne trahisse pas son œuvre. Une promesse de film révolutionnaire qui permet ainsi au projet **Sin City** de sortir d'un development hell de presque 20 ans. Mais force est de constater que cette solution n'est pas encore la bonne puisque c'est précisément ce qui tire quelque peu **Sin City** vers le bas. En s'évertuant à trop respecter l'œuvre de Miller à la case et au dialogue près, **Sin City**-le film finit par perdre l'essence même de son inspiration. Les ellipses scénaristiques qui faisaient la force des graphic novels passent ici pour des problèmes de découpage et de montage. Il faut donc très certainement se résoudre à l'évidence qu'un comic-book, pour assurer avec réussite son passage au grand écran, doit subir un minimum d'adaptation de la part de son (ses) auteur(s). On regrette alors que Frank Miller n'ait pas écrit un scénario original pour le cinéma. Car rester fidèle à une œuvre n 'implique pas forcément de la dupliquer telle quelle, au détail près, mais plutôt d'en saisir les codes pour ensuite retranscrire conformément cet univers. Mais peut-être la faute incombe-t-elle intégralement au docteur es farniente Robert Rodriguez, avant tout motivé par une solution de facilité. Reste qu'on doit au moins lui accorder le mérite de l'avoir tentée, car **Sin City**-le film demeure un projet à part et malgré tout jouissif à bien des égards.

Damien GRANGER

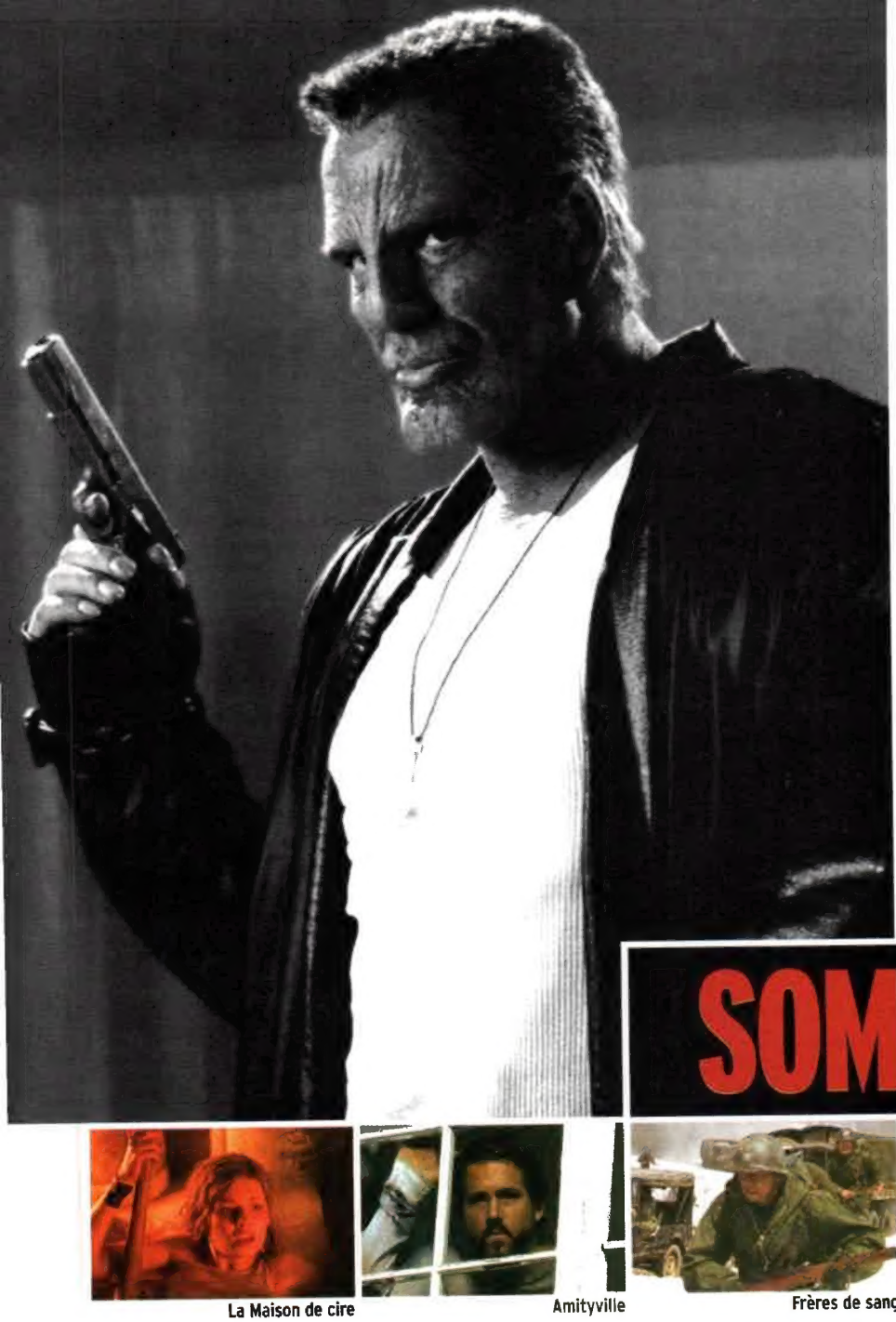
MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Ales Benjamin, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Federico Caddeo, Marie-Gwénaëlle Chuit, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Xavier Fournier, Laurent Lopéré, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Fabrice Sapolsky, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)
Iconographie : Mathieu Roux **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Luis de la Madrid, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Olivia Malka, Ricky Margolis, Sophie Martins, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Len Stein, Uncut Movies, Justine Veillot, Jean-Pierre Vincent, WE Production, Frédéric Wetta.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Razorback en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 12,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles. Un encart spécial offre d'abonnement est également jeté de façon aléatoire dans le magazine.

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2003



SOMMAIRE 175

La Maison de cire

Amityville

Frères de sang

38 SIN CITY
La couv' du mois, le film attendu avec fébrilité par la rédaction plus pour son propos que pour son (ses) réalisateur(s), c'est bien évidemment **Sin City** vu surtout par Rodriguez, et un peu par Frank Miller et Quentin Tarantino. Un résultat en dents de scie qui n'empêche pas Stéphane Moïssakis, Julien Dupuy et Xavier Fournier de se pencher sur la question. Gros dossier à lire donc !

54 LE CRIME FARPAIT
Arnaud Bordas aime Alex de la Iglesia et **Le Crime farpait**, son retour au cinéma « ultra vitriol » façon **Mes chers voisins** et **Muertos de Risa** après l'émouvant **800 Balles**. Critique plus qu'enjouée, pendant que Stéphane et JuleDup partent questionner le génie ibérique apparemment très en colère et encore plus caustique que ses films !

60 AMITYVILLE
Bustillo aime les films de maisons hantées et particulièrement le premier Amityville, qui lui a foutu les chocottes quand il n'avait même pas dix ans. Ce remake à la sauce Michael Bay lui convient tout à fait, même s'il semble bien être le seul à la rédaction qui, pour connaître les raisons de son engouement vis-à-vis du genre, a décidé de mener sa petite enquête. En fait, il s'avère que le monsieur était persuadé d'en habiter une, car il entendait des voix chaque nuit en s'endormant, avant de se rendre compte qu'il était en fait réveillé par ses propres ronflements. C'est beau la thérapie cathartique quand même !

24 THE NUN
La Fantastic Factory continue son œuvre de bienfaisance dans le cinéma fantastique et s'attaque désormais au genre du film de nonnes avec **The Nun**, en lequel Alexandre Bustillo, qui a perdu sa virginité dans la paroisse du clergé de Mantes-La-Jolie on ne sait avec qui, place de grands espoirs. Preview endiablée agrémentée d'une interview du réalisateur Luis de la Madrid. C'est parti mon kiki !

30 LA MAISON DE CIRE
Arnaud Bordas emboîte le pas de la Bustille et nous propose en plus une preview de La Maison de cire, nouvelle production Dark Castle qui sort sur les écrans ce mois-ci, mais qui ne nous a pas été montrée pour autant ! Reste que le Bordas n'est pas impressionné pour le coup, prétextant un tonitruant « Je peux en faire autant que le méchant du film avec le caca de mes oreilles ! » qui résonne encore dans toute la rédac'. À vous de nous dire si c'est un bon film donc !

34 DEAD MEAT
On connaît les pintes de Guinness, le trèfle à trois feuilles, l'IRA, Pierce Brosnan et Jim Sheridan, mais il n'y a pas que ça en Irlande nom de dieu ! Y'a aussi des films de zombies paraît-il révolutionnaires et originaux, si l'on en croit notre Breton de Marc Toullec (ouais, c'est pas très loin de l'Irlande quoi), qui nous en parle avec les larmes aux yeux. En prime, des propos du réalisateur Conor McMahon pour émoustiller nos attentes.

64 FRERES DE SANG
Le nouveau film de Kang Je-gyu, le réalisateur coréen de **Shiri**, sort sur les écrans français, ce qui ne constitue peut-être plus un événement en soi, vu la cote de popularité actuelle du cinéma de genre coréen. Mais cela contente néanmoins Julien Sévéon au plus haut point. Critique en bonne et due forme d'un film de guerre poignant.

68 KINGDOM OF HEAVEN
Ridley Scott is back ! Pour souligner l'événement, David Doukhan prend sa plus belle plume et se lance dans une critique de **Kingdom of Heaven**, le film de croisés du papa de **G.I. Jane** qu'il attendait avec impatience, mais qui le laisse quand même sur sa faim.

70 INTERVIEW CARRIERE : CLAUDIO FRAGASSO
Le scénariste/réalisateur responsable de monuments insondables du cinéma bis italien tels que **Troll 2** ou **After Death** revient sur sa carrière sous la houlette de Federico Caddeo et Laurent Lopéré, ainsi que sur sa relation avec le génie méconnu Bruno Mattei, dont il prétend avoir réalisé tous les films à sa place. Et il s'en vante en plus le bougre !

94 FILM DECRYPTE : RAZORBACK
Marc Toullec se souvient : c'était il y a 20 ans tout juste. Il était jeune et fringant, la coupe de cheveux montée sur aéroglisseurs, le gant argenté sur la main et les fripes jaunes fluo sur le dos, il faisait découvrir aux lecteurs de Mad Movies les vertus d'un cinéaste australien révolutionnaire nommé Russell Mulcahy, qui venait de lui retourner la tête avec son film de gros cochon géant bouffant des gens. Pour lui, **Razorback** allait entrer dans l'histoire du bon cinéma visuel, et le voilà qui nous en remet une couche aujourd'hui, même sans son attirail forcément très daté. Ça avait du bon les années 80 quand même !

RUBRIQUES
3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
14 Notules asiatiques
16 Festival
20 Avis chiffrés
23 Abonnement
79 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces

L'ENFER ENFIN EN VENTE LIBRE

L'ENFER DES ZOMBIES

L'ÉDITION LA PLUS COMPLÈTE JAMAIS SORTIE AU MONDE
ENFIN DISPONIBLE CHEZ VOTRE REVENDEUR LE PLUS PROCHE

dts

NEO publishing

WARNER VISION FRANCE

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

DES FANS DE SÉRIES QUI EN VEULENT TOUJOURS PLUS (ET C'EST BIEN NORMAL !) ET UNE PROPOSITION QU'ON PEUT TRÈS BIEN REFUSER (BEN OUAIS, ON A DÉJÀ NOTRE BRANDO À LA RÉDAC', NON BUSTI CE N'EST PAS TOI !) SONT AU PROGRAMME DE CE COURRIER ASSEZ CALME... BON DIEU, DÉCHAÎNEZ-VOUS !!!

OUI AUX SERIES

Salut Mad,
Je voudrais vous féliciter pour votre article sur ***Kingdom Hospital*** et celui sur ***Buffy*** et ***Angel***, signé par l'incontournable Martin Winckler. J'ai l'impression malgré tout, que la place accordée aux séries s'est, peu à peu, restreinte. Je me souviens des excellents dossiers consacrés aux ***Soprano***, à ***Buffy*** et ***Angel***, à ***X-Files***, ***Millennium*** et même ***Twin Peaks***... Pourtant, les DVD de séries, récentes ou non, sortent à profusion. Les créateurs tels que Joss Whedon et J.J. Abrams passent du petit au grand écran. ***Nip Tuck***, ***The Shield***, ***Six pieds sous terre*** et ***Les Soprano*** prouvent la vitalité du médium (on peut citer aussi deux petits bijoux : ***State of Play*** et ***The Office***) et les rares magazines sérieux (Génération Séries, Episode) n'ont pas trouvé leur place. Donc, je pense qu'il y a vraiment matière à faire d'excellents dossiers sur les séries dans Mad Movies. Et pourquoi pas un hors-série ?
Merci et bonne continuation.

Laurent RAYNAUD, Roeulx

Cher Laurent,
Tu soulèves un point très intéressant auquel on peut déjà te donner une réponse. Il est vrai qu'à une certaine époque, Mad Movies et Impact ont consacré beaucoup de pages aux séries comme ***X-Files*** *et* ***Buffy****, alors en plein boom médiatique. Cependant, il faut préciser qu'il s'agissait d'une époque où le cinéma fantastique n'était pas spécialement productif ni très intéressant, du moins pas assez pour nourrir nos pages, à l'époque bimestrielles. Depuis le passage mensuel de Mad Movies et la volonté de proposer une centaine de pages à nos lecteurs, nous avons décidé d'instaurer la rubrique du Télé Maniac pour pouvoir au contraire traiter de l'actualité des séries quasiment chaque mois. Certes, cette rubrique ne dépasse pas les deux pages au maximum, mais elle s'avère néanmoins plus régulière que les dossiers que nous consacrions de temps en temps aux séries marquantes (****X-Files*** *et* ***Buffy*** *étant quand même hors-concours à ce niveau, vu leur traitement de faveur à une certaine époque). Bien sûr, nous n'excluons pas un dossier sur des événements marquants de la télé, comme tu as pu le constater avec* ***Kingdom Hospital*** *le mois dernier, ou encore avec* ***La Caravane de l'étrange*** *voici quelques mois. Cela étant dit, ta requête nous paraît intéressante et il est peut-être vrai que les séries TV ne ressortent pas assez dans nos pages... Un dossier général ? C'est peut-être une solution, même si la place risque de nous manquer si l'on souhaite être un minimum exhaustif. Un hors-série ? C'est du travail, mais la proposition mérite également d'être étudiée. Donc désolé de ne pas te donner de réponse définitive, nous allons nous pencher sur la question...*

PROPOSITION INDECENTE

Salut Bande de Mad !!
Chercheriez pas un pigiste par hasard ? Ben si, je peux faire mes preuves, voyez par vous-même :
- À propos d'**Assaut sur le Central 13** : pas besoin de le comparer à l'original. En plus d'une mise en scène sans âme, les personnages caricaturaux et stéréotypés à l'extrême finissent par plomber le film. Richet, arrête un peu de t'la péter !!
- À propos de **Saw** : d'accord, le film des WW, c'est pas la révolution... N'empêche, depuis combien de temps on n'a pas pris un tel panard devant un trip de ce genre ? Superbement filmé, joué, éclairé, inventif, vicelard, flippant, sadique, et magnifiquement référentiel, **Saw** donne un bon coup de pied dans le tas de merde qu'était en train de devenir ce genre de films !! Chapeau messieurs !!
- À propos de **Million Dollar Baby** : Une claque de plus de la part du grand Clint !! Reste un mystère de taille : des films profondément humains et touchants ces dernières années, mais un soutien à la campagne présidentielle de notre ami Bush lors des dernières élections ricaines... Clint, t'as pensé à consulter ?!?
- À propos de **Calvaire** : ça se gâte, c'est pour ça que je l'ai gardé pour la fin !! D'accord, c'est le film francophone qui va là où personne n'avait jamais osé aller depuis les ricains **Massacre à la tronçonneuse** et **Délivrance**... Mais les 45 premières minutes (et même plus...) donnent grave envie de quitter la salle : on n'est pas mal à l'aise, on s'emmerde littéralement. Nahon et Prestia ont trop souvent été vus dans ce genre de rôles, z'en n'ont pas marre de jouer les tarés ?! À moins qu'ils ne sachent jouer que ça... Enfin, je ne trouve rien de jouissif à regarder des beaufs arriérés enculer des cochons et se faire sucer par un veau. Pauvre bête... Reste les performances de Berroyer et Lucas, et un final apocalyptique. Du Welz a au moins réussi son pari : on ne sait effectivement pas si on doit apprécier **Calvaire** ou bien lui cracher à la gueule.
Alors, je suis engagé ou pas ?

Sylvain DIRUY, Levallois Perret

Ouais alors, comment dire... Attends, j'ai trouvé, voilà : les temps sont durs mon cher Sylvain, et la crise actuelle, bien que fluctuante, nous oblige malheureusement à ne pas prendre ta requête en compte, car comme tu le sais si bien, si le taux de l'Euro reste constant, le coût de la vie, lui, ne cesse d'augmenter. De plus, on aurait aimé te proposer une place, c'est sûr, mais as-tu bien réfléchi à la situation ? Et oui, ce que les coulisses ne révèlent pas, c'est que bosser chez Mad, ça veut dire qu'il faut être soit un peu fou, soit un peu con-con. Prends Moissakis par exemple. Le mec, il te sort ses grandes théories sur le découpage des films et vas-y qu'il te crache sur des métrages un peu moins performants que d'autres dans ce domaine... Puis, le voilà en train de sauter de joie et d'hurler des « Go Mickey Go ! » quand il apprend que Michael Bay va faire les **Transformers** *au cinéma ! Bon, et Bustillo par exemple. Tu le rencontres, tu te dis que c'est le gendre idéal, mais à chaque fois qu'il écrit une critique, c'est du pesé, pensé, décortiqué et analysé. Il part boire un coup, et revient douze verres plus tard en rajoutant des « bites, poils, couilles » partout dans ses textes, et il nous les envoie comme ça. Bon, et Damien alors... Lui qui adore le Z puant le glauque et qui régresse au stade anal de l'enfance quand il se tape les trois* **Spy Kids** *d'affilée. Et Fausto, qui aime tellement les polars qu'il attend de pied ferme l'intégrale DVD de* **Navarro**. *Et Yannick « j'écris aussi à Positif hein ! » Dahan qui n'en peut plus d'attendre* **xXx 2 : The Next Level**. *Et Bordas qui passe son temps à mater des photos de cul au lieu de bosser. Et Dupuy qui prend son PC portable aux toilettes pour écrire 12 feuillets sur* **Star Wars** *le temps d'un bon petit caca... Non mon vieux, tu n'as pas songé à tout ça... C'est une maison de fous ici ! Et en plus, comment on va faire pour remplir les pages Courrier des lecteurs sans tes doubles points d'exclamation (gratos en plus, hé hé !) si on t'engage ????*

ERRATUM HS ITALIE

Suite à une défaillance technique, indépendante de notre volonté, sur les pages 180 - 182, consacrées à l'interview de Tinto Brass dans le cahier érotique, nous prions les lecteurs de nous excuser et d'aller consulter prochainement sur le site www.mad-movies.com l'intégralité de l'entretien, agrémenté de passages inédits dans le hors-série. Nous vous présentons nos plus plates excuses et bonne lecture à tous !

MAD 174

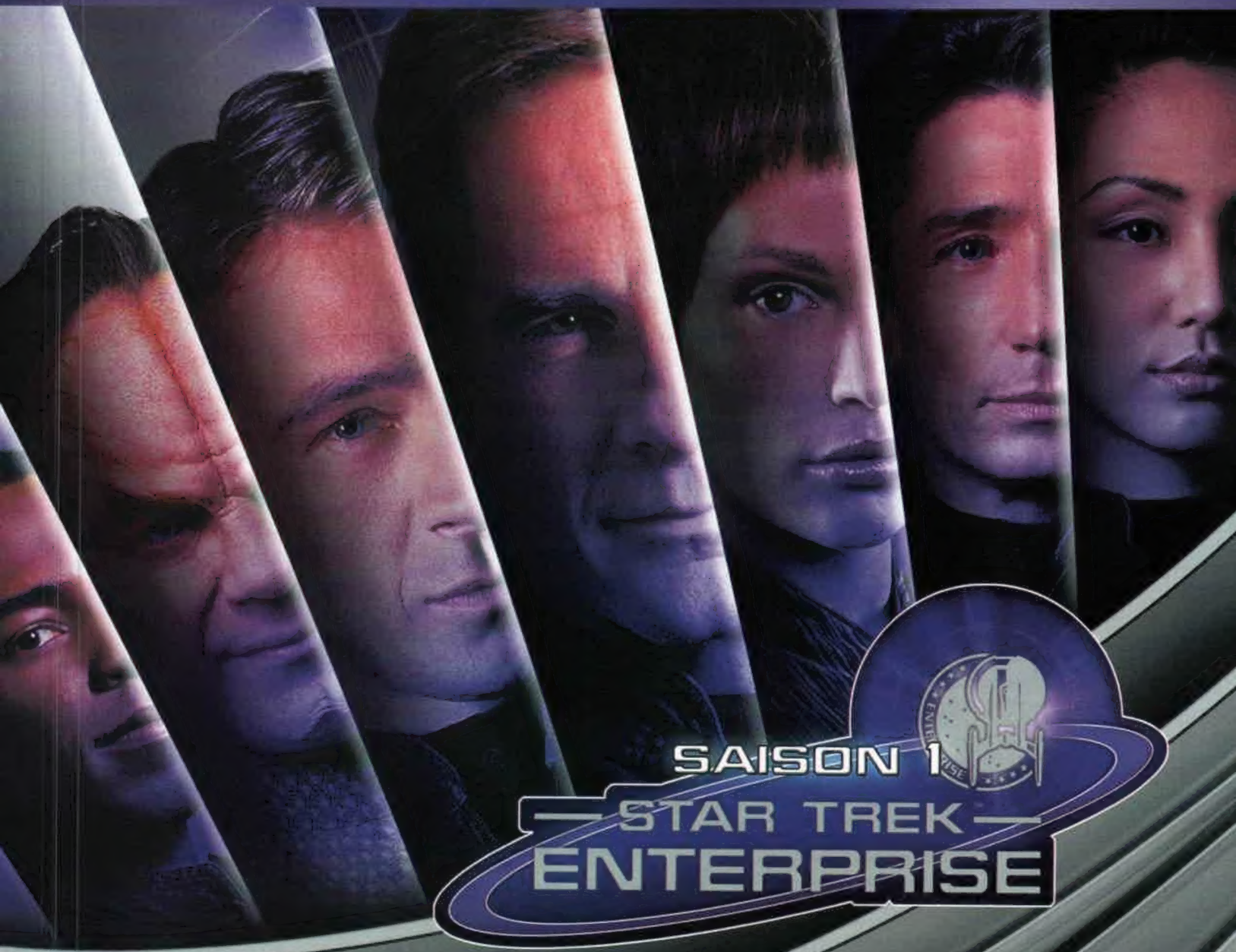
Dans la chronique de **Breaking News**, faite par le brillant Julien Séyéon, une malencontreuse inversion de mots s'est produite lors de l'impression. Ainsi, dans le dernier paragraphe, il fallait lire : « *Chen est trop peu en accord* » et non pas « *un peu trop en accord* ». Julien, c'est bon, range ton katana !

RENCONTRES DU 3EME GENRE - 2EME EDITION

Cinéphages, amoureux de films de genre, l'association Fantasy Films est heureuse de vous annoncer la deuxième édition de ses Rencontres du 3ème genre. Un événement parrainé par Marc Caro (**Delicatessen**, **La Cité des enfants perdus**) qui se tiendra dans le grand auditorium du Forum des Images le mercredi 4 mai de 20h à 22h et qui vous permettra de découvrir une dizaine de courts-métrages parmi lesquels **Projet Gamma** de David Sarrio ou encore **Quand on est amoureux, c'est merveilleux** de Fabrice **Calvaire** du Welz. Pour plus de renseignements, ou tout simplement effectuer votre réservation, rendez-vous sur *www.fantasy-films.org* ou *www.mad-movies.com*

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635. Fax : 01 44 635 634

L'ÉVÈNEMENT STAR TREK



SAISON 1

STAR TREK
ENTERPRISE

LE NOUVEAU VOLET DE LA SÉRIE CULTE DE SCIENCE FICTION

LA SAISON 1 EN EDITION COLLECTOR

- 7 DVD
- 1 LIVRET EXCLUSIF
- PRÈS DE 3 HEURES DE BONUS EXCEPTIONNELS

SORTIE LE 12 MAI 2005

TM & COPYRIGHT ©2005 BY PARAMOUNT PICTURES. TOUS DROITS RÉSERVÉS. STAR TREK ET LES MARQUES EN RELATION SONT DES MARQUES DEPOSEES DE PARAMOUNT PICTURES. TOUS DROITS RÉSERVÉS

JIMMY

CORPSE BRIDE
J'AI EPOUSE UNE MORTE-VIVANTE

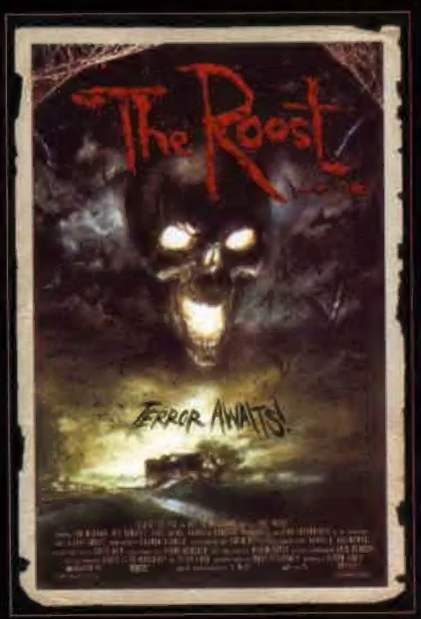
Tim Burton enquille les projets à une allure de Bip-bip. Alors que son **Charlie et la chocolaterie**, une adaptation psychédélique du bouquin de Roald Dahl dont les premières images sentent un peu trop le prêt-à-mater et le Burton customisé, sortira chez nous le 13 juillet, un nouveau long-métrage se profile déjà à l'horizon. **Corpse Bride**, inspiré d'un conte russe, est un film d'animation en stop-motion (rehaussé de CGI) dans la droite lignée de **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, dont il reprend une bonne partie de l'équipe, si ce n'est le réalisateur Henry Selick, parti réaliser de son côté l'adaptation de l'excellent conte pour enfants **Coraline** de Neil Gaiman. Selick est donc remplacé à ce poste par le débutant Mike Johnson, animateur sur **Monsieur Jack** et **James et la pêche géante**, qui réalise le film sous la houlette de Burton. L'histoire est macabre à souhait : Au XIX^e siècle, Victor, un jeune villageois attendant son mariage, s'amuse à enfiler son alliance sur une branche morte, qui est en fait le bras d'une jeune mariée décédée, qui du coup revient à la vie et affirme être l'épouse de Victor. Le jeune homme bascule alors dans l'Au-delà tandis que sa vraie promise l'attend dans le monde des vivants… Tourné au sein des studios d'animation anglais Will Vinton (de même que le **Coraline** de Selick), **Corpse Bride** bénéficie d'un casting vocal burtonien en diable : Johnny Depp, Helena Bonham Carter, Albert Finney, Christopher Lee… Le pitch ainsi que la bande-annonce laissent à penser que ce film risque bien d'être le théâtre d'une mise au point sur le positionnement d'un Tim Burton, artiste désormais déchiré entre l'univers fantasmagorique dont sa sensibilité dépend étroitement (le monde des morts) et le besoin de normalité inhibant (le monde des vivants) qui irriguait sa dernière œuvre en date, le très décevant **Big Fish**. Réponse à cet atroce dilemme sur nos écrans le 14 décembre.

Arnaud BORDAS

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

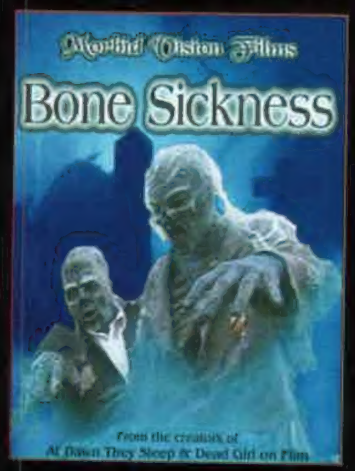
■ Tous aux abris, v'là **Megasnake**!!! Non mais matez deux secondes la taille du bestiau sur l'affiche, il est impressionnant le Megasnake. C'est normal, c'est un Megas Reptilis me souffle Granger, aussi féru de serpents que de cinoche d'horreur. Planqué dans la carcasse d'un T-rex au beau milieu de la forêt amazonienne, la grosse bêêêête sort de sa retraite pour s'en aller détruire quelques villes, juste comme ça, parce que c'est son kif. Mais un certain Ross Jenkins va se dresser devant lui (enfin, façon de parler), bien décidé à venger la mort de toute sa famille, engloutie d'une traite par la grosse bêêêête quinze ans auparavant. On a hâte de découvrir ce combat de titans sponsorisé par Nu Image (ah ça, ils sont jamais loin lorsqu'il s'agit de grosses bêêêêtes) et mis en scène par le toujours sympathique Tibor Takacs (**Sanctuary**, **The Gate**, **Rats**). Quoique j'ai récemment revu **Lectures diaboliques** (son titre de gloire) et c'est définitivement très mauvais…



■ Partis en bagnole pour une barmitsva, quatre potes se viandent au détour d'un chemin. Voiture en rade et soleil déclinant, tout se met en place pour une vraie nuit d'horreuuur!! Pire, nos quatre nigauds ne trouvent rien de mieux à faire que de squatter cette grange abandonnée (note de Môssieur Cinéma: « *La même qui servit de décor au* **Marnie** *de Hitchcock.* », merci Môssieur Cinéma!), vieille bicoque qui ne tardera pas à se faire encercler par de mystérieuses créatures diaboliques. Deuxième film de Ti

West (après **The Wicked**), **The Roost** compense son manque flagrant d'imagination par un casting de trognes ahurissantes composé essentiellement de Wil Horneff (**Ghost in the Machine**, la version télé de ***Shining***), Karl Jacob (**In Justice**), Larry Fessenden (étonnant sosie de Jack Nicholson jeune, acteur dans **Session 9** et réalisateur de **Wendigo**) et du trop rare Tom Noonan (**Le Sixième sens**, **Robocop 2**, **Last Action Hero**). Rien que pour eux, ce petit film devrait mériter le détour.

■ Le film gore et fauché du mois est sans conteste **Bone Sickness**, le nouveau méfait de Brian Paulin (**Mummy Raider**) dont le budget (3000 dollars seulement, c'est fou) est à la hauteur de sa réputation de film dégueulasse s'achevant sur plus d'une demi-heure de carnage ininterrompu. Tripailles extirpées encore fumantes, gorges arrachées et flots de sang poisseux devraient logiquement être au programme de cette histoire se penchant sur le cas d'un homme atteint d'une dégénérescence des os, qui se transformera en zombie affamé après qu'un médecin peu scrupuleux lui ait administré un traitement soi-disant miracle. Rempli de débutants totalement inconnus, le générique abrite néanmoins un certain Kevin Barbare, le bien-nommé. C'est bien fait hein ?



■ Premier film d'un certain Brad Goodman, **Harvest of Fear** (produit pour seulement 100 000 billets verts) semble bien parti pour s'inscrire dans la désormais longue liste des « films d'épouvantails meurtriers ». Médecin de son état, Billy McKinley (le p'tit nouveau Ryan Deal, ben vas-y, fais pas ta peureuse, présente-toi !) débarque dans la ville de Devil's Lake, charmante bourgade au nom évocateur (évidemment, si Billy se rend à Puteaux, personne ne flippe) victime d'un tueur en série perpétuant, ou imitant, des meurtres vieux de plus de 20 ans. Et comme le dit si bien le résumé : « *Billy must find the killer and save the town before it's too late!* ». Un conseil, si tu veux y arriver, fais du sport Billy.

■ **Deadly**, le « film qui fait peur » du mois. Pourquoi ? Simplement parce qu'il s'inspire d'un fait-divers réel qui a dû faire les choux gras du Nouveau Détective en son temps. Joel Bender (**Vlad**, **Midnight Kiss**) se penche sur le cas de Paul Bernardo et de sa compagne Karla Homolka, un couple de dépravés n'hésitant pas à assassiner ceux qui osent se mettre en travers de leur route, à commencer par la petite sœur de Karla. Patrick Bauchau (**Ray**), Laura Prepon (**The Chosen One**), Misha Collins (**The Crux**, c'est quoi un crux ?) et Tess Harper (**Le Chacal**) viennent tranquillement cachetonner dans ce petit biopic s'inspirant directement des films amateurs tournés par les véritables tueurs. Ça promet…

■ Cinq cobayes pouvant contrôler totalement leur environnement (ne me demandez pas plus de précisions, j'en sais rien) se retrouvent enfermés dans une maison par une organisation secrète bien décidée à observer leurs moindres faits et gestes. Problème, l'un des rats de labo est un psychopathe pur et dur ! Mais que va-t-il se passer ?? Ben, les quatre autres vont se faire latter la gueule. Bon, ça s'appelle **TrashHouse**, c'est anglais, c'est réalisé par un certain Pat Higgins et joué par Tom Wontner (**Jack, The Last Victim**), Hannah Speller (**The Quest**) et Amber Moelter, une prude jouvencelle déjà entraperçue dans **Pigeons** (!), un film que l'on ne verra sûrement jamais mais dont le titre nous laisse pantois.

■ Dans un registre proche d'**Attack of the Virgin Mummies**, **G-String Vampire** devrait lui aussi affoler notre libido de bisseux pervers. Nouvelle production Seduction Cinema (**Mistress Frankenstein**, **Play-Mate of the Apes**… Mais bon, tout le monde connaît Seduction maintenant) réalisée par Sean Thornton (**Hot Vampire Nights**), **G-String Vampire** colle au derrière bien roulé d'une certaine Janet Turner (Barbi Leigh, un pseudo sans doute…), un agent spécial du Midnight Syndicate, une agence sécuritaire de l'ombre spécialisée dans l'éradication de suceurs de sang, qui l'envoie en mission dans

LARVA NOUVELLE PEAU

Dans les Notules du numéro 167, nous vous évoquions cette nouvelle série de monster-movie initiée par la Sci-Fi Channel et Nu Image, cinq films consacrés selon leurs dires à une nouvelle race de prédateurs. Après un brainstorming intensif, quelques titres sont changés comme **Morphman** par exemple, qui devient **Larva**. Réalisé par Tim Cox (**Alien Lockdown**), d'après un scénario supervisé par pas moins de cinq scénaristes, **Larva** s'installe dans une petite communauté où tout le monde se connaît. Vétérinaire de son état, Eli Rudkus (Vincent Ventresca, la star de la série télé ***L'Homme invisible***, vu aussi dans **Dead & Breakfast**) se rend dans un ranch après l'appel désespéré du propriétaire, Jacob Long (interprété par ce vieux salopard de William Forsythe). Son bétail aurait contracté une étrange maladie qui, après une rapide enquête, pourrait provenir des malversations d'un certain Fletcher Odermatt (David Selby, **Shadow of Fear**), le big-boss peu scrupuleux de l'entreprise de bidoche du patelin. Décrit par son très motivé réalisateur (le bonhomme n'hésita pas à avancer le planning de travail de six semaines pour peaufiner la préproduction) comme un hommage à **Alien** et aux premiers films de David Cronenberg, **Larva** devrait s'appuyer sur les SFX compétitifs de Scott Coulter, rodé depuis un bail aux productions Nu Image. Fraîchement décapité dans **Le Fils de Chucky**, Tony Gardner (**Bones**, **Le Maître des illusions**) lui donnera un coup de main pour rendre crédibles à l'écran de grosses larves répugnantes aimant sauter à la gueule de leurs victimes avant de se goinfrer de leur fluide vital. Récemment diffusé sur la Sci-Fi, **Larva** ne devrait pas tarder à venir nous éclabousser la tronche, directement en DVD. Sortez les serpillières !

Alexandre BUSTILLO

un club de strip rempli de pouliches débutantes (Chante Bev, Angel Marie, Katrina Raey). Peut-être croisera-t-elle aussi là désormais mythique Grande Fafa, célèbre travesti niçois ayant mystérieusement disparu depuis quelques mois…

■ **Vampiyaz**, voici un beau film qui plaira sûrement à Notorious Dam, Busti Rhymes, DJ Bobor et Old Fathi Bastard, les rappeurs de la rédaction. De retour dans son quartier après de longs mois d'absence (comprendre un petit séjour derrière les barreaux), un jeune freestyler rejoint une bande de chasseurs de vampires, ces derniers grignotant aux gangs un peu plus de territoire chaque nuit. Si l'on fait fi de la présence des sculpturales et désormais légendaires Debbie Rochon (**Bleed**, **Corpses are Forever**) et A.J. Kalin (**Screaming Dead**, **Vampire Vixens**), **Vampiyaz**, dont le budget n'excède pas les 100 000 dollars, est le premier film du réalisateur Z. Winston Brown (un conseil mec, vire la première lettre de ton nom, on avait compris que tu l'étais) et marque les débuts d'un casting tout neuf (Richard Carroll Jr., Malik Burke, Tony Kalimba, Lila Blake Palmer, Jessica Garcia, attention, un nom totalement bidon s'est glissé dans cette liste, oups…). Une sorte de bal des débutantes « from hell » avec des scratchs en quelque sorte.

■ Qui veut de la tarte au requin? Qui veut de la tarte tintin tintin?? Bon, stop à la franche rigolade et place au frisson avec **Blue Demon**, un ersatz des **Dents de la mer** où les requins sont ici génétiquement modifiés. Premier film du producteur Dan Grodnik (**Powder**, **Glass Trap**, **Deep Evil**), **Blue Demon** nous permettra avant tout de prendre des nouvelles de notre bon vieux pote Jeff Fahey (**Psychose 3**, **Body Paris**, **Wyatt Earp**) dont la carrière décline dangereusement vers le Z le plus débile (**Corpses!** Chef-d'œuvre!) un peu plus chaque jour (bientôt **Scorpius Gigantus**?!). Dedee Pfeiffer (**Vamp**, **House 3**), Randall Batinkoff (**Cursus Fatal**, j'adore ce film, non, j'déconne) et Josh Hammond (**Brotherhood**, **Ring of Darkness**, **Jeepers Creepers 2**… Du de Coteau, du Salva… Tu t'épiles le torse toi, non?) répondent présent pour se faire croquer les jambes par le Demon bleu. Sinon, moi j'ai vu **Le Diable rose** avec Roger Carel et Brigitte Lahaie, et c'est pas mal non plus…

■ Produit pour 2,7 millions de dollars par la boîte Green Communications (**Apex**, **Digital Man**, **The Willies**), **Vermin** ressemble à s'y méprendre à **Snakesss**, l'un des projets annoncés de Ronny Yu. Après les avoir magouillés génétiquement, un scientifique vénal envoie par avion des caisses de rats enragés à des bioterroristes résidant en Europe. 8 heures de vol entre New York et

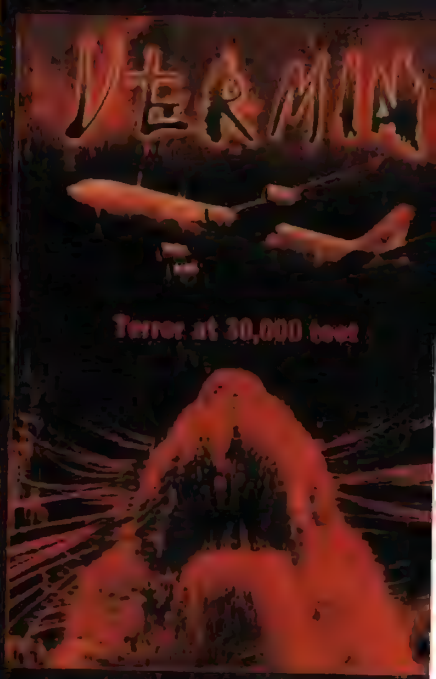
UNDERWORLD EVOLUTION DU SANG ET DES POILS

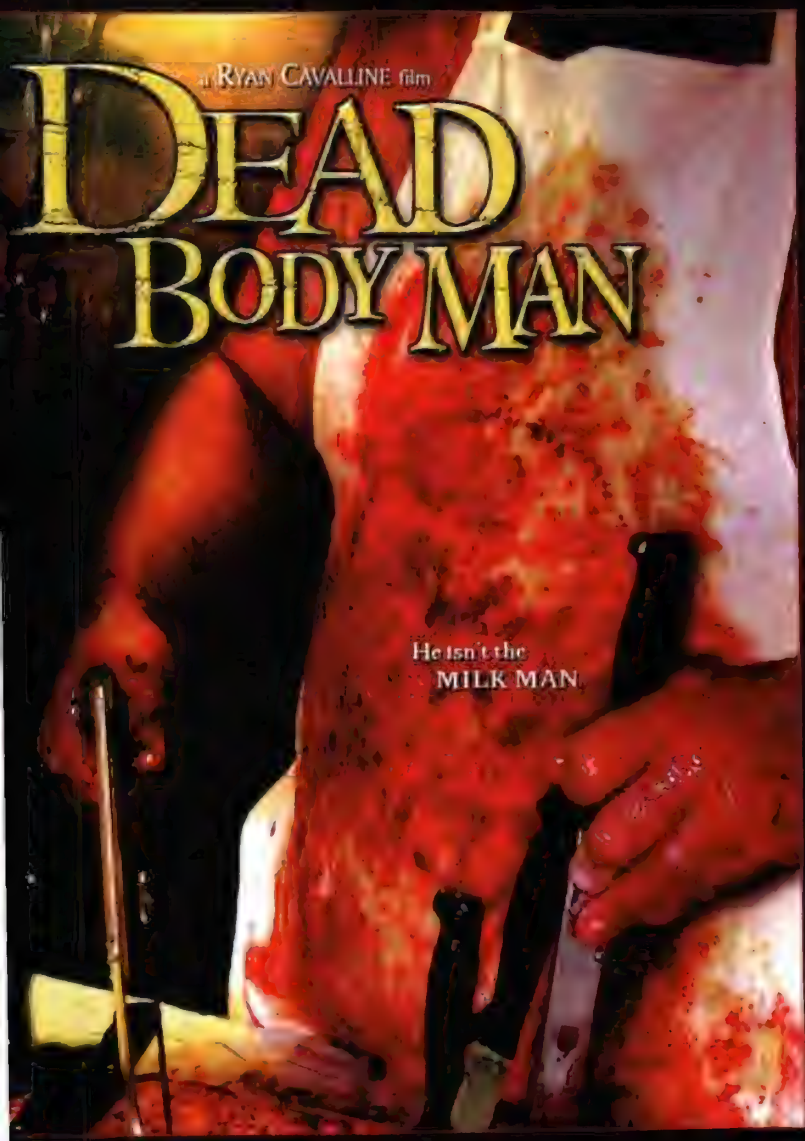
Aaahh **Underworld**… Que reste-t-il aujourd'hui dans nos mémoires du film de Len Wiseman? Pas grand-chose, à part peut-être le petit cul affolant d'une Kate Beckinsale moulée dans son futal en skaï. Deux belles lunes sombres et chaloupées qui suffisaient à peine à nous faire avaler un mix totalement indigeste entre **La Reine des damnés** (ras-le-bol des vampires dandys qui prennent des poses lascives dans des alcôves feutrées) et **Le Loup-garou de Paris** (pour ses monstres poilus totalement foirés). On espère donc que Len Wiseman et Patrick Tatopoulos (designer des créatures) rectifieront le tir dans cette séquelle où la chasseuse Selene (Josiane Balasko… nan, c'est une bouta-de bande de nigauds, c'est toujours Kaaaate) et son pote hybride Michael (le fadasse Scott Speedman rempile) s'échineront à découvrir le secret de leurs origines alors que la guerre entre les Death Dealers (les suceurs de sang) et les Lycans (les bouffeurs de Canigou) reprendra de plus belle, tout ça après une introduction prometteuse se déroulant en plein Moyen Âge. Toujours maqués ensemble, Wiseman et Beckinsale remettront tout prochainement le couvert sur **Underworld: Blood Enemy**, préquelle et dernier volet de la trilogie. Sinon Kate, tu kiffes le zouk-love? Tu connais la boîte le Coconuts aux Mureaux?

Alexandre BUSTILLO

faire croquer les jambes par le Demon bleu. Sinon, moi j'ai vu **Le Diable rose** avec Roger Carel et Brigitte Lahaie, et c'est pas mal non plus…

■ Produit pour 2,7 millions de dollars par la boîte Green Communications (**Apex**, **Digital Man**, **The Willies**), **Vermin** ressemble à s'y méprendre à **Snakesss**, l'un des projets annoncés de Ronny Yu. Après les avoir magouillés génétiquement, un scientifique vénal envoie par avion des caisses de rats enragés à des bioterroristes résidant en Europe. 8 heures de vol entre New York et





Londres pour des bestioles endormies et entreposées dans la soute. Mais évidemment, l'avion est à la bourre (Air France dans le coup ou bien??), les rongeurs se réveillent au-dessus de l'Atlantique et se mettent en tête de grignoter l'intégralité du casting, heureusement encore indéterminé. Reste plus qu'au réalisateur Mitch Teller d'être patient...

■ Distribué par les morfalous de Brain Damage Films (**Bikini Party Massacre**, **Hell's Highway**, **Death Factory**), Dead Body Man (yeeaaah, le titre qui me!!) ne devrait pas faire dans la dentelle avec son « big bad motherfucker » (un gros lard répondant au doux nom de Willie, ouais, comme dans *Alf*) dont la seule passion est le démembrement et le dépeçage d'êtres humains. C'est Ryan Cavalline qui réalise (le zouave s'est déjà fait la main sur **Serial Killer**) ce film inspiré de l'un de ses premiers courts-métrages, et interprété par la toute mimi Syn DeVil (**Vampires Sisters**, **The Witch's Sabbath**). Elle devrait l'être un peu moins quand le spécialiste des SFX Larry Adlon (**Relic**, **La Fiancée de Chucky**) se sera occupé de son cas...

■ Animateur 2D/3D sur une jolie flopée de titres (**Osmosis Jones**, **Cool World** ou encore **Le Géant de fer** que je n'ai jamais vu et je m'en fous), Daryl Carstensen ne fait plus dans la dentelle lorsqu'il s'agit de passer au poste de réalisateur. Ceux qui s'extasiaient et versaient leur larme devant le colosse doublé par Vin Diesel (sauf moi, je l'ai pas vu, j'vous dis) devraient être aux anges d'apprendre que le bonhomme vient d'emballer Attack of the Virgin Mummies (décrété plus beau flyer du mois par le boss), ou l'histoire de trois prêtresses égyptiennes réincarnées de nos jours en strip-teaseuses lancées aux trousses d'une momie lubrique. Outre les zédards habituels que sont Michael Haboush (**Bloodgnome**, **Ring of Darkness**) et Ross Marshall (**Zombie Ninja Gangbangers**, putain, je veux le voir celui-là!), **Attack of the Virgin Mummies** s'entiche de la top bonne Violet Blue, dont la filmo me donne envie d'acheter des lingettes: **Anal Trainer 2**! **Blow Me Sandwich 3**!! **100 % Blowjobs 22**!!! **Sodomania 41**!!!! Bon, j'vous laisse deux minutes...

San HELVING

2001 MANIACS MORT AUX YANKEES !!

Petit classique de drive-in des années 60 (1964 plus précisément) devenu culte depuis, le **2000 Maniacs** de Herschell Gordon Lewis refait parler de lui aujourd'hui avec cette suite/remake produit en partie par Raw Nerve, la toute nouvelle boîte de prod du réalisateur Eli Roth (**Cabin Fever**). 5 millions de dollars confiés à Tim Sullivan, un ancien de MTV et de New Line qui débuta au cinéma en 1987 dans **Deadly Spawn** (proteiforme-monster-movie rebaptisé **La Chose** chez nous) et qui fait donc ici ses débuts derrière une caméra. L'histoire reste sensiblement la même que celle pondue par le pape du gore près de 40 ans plus tôt: des voyageurs égarés atterrissent dans un petit bled paumé et hanté par des fantômes de confédérés avides de vengeance. Le carnage ne se fait évidemment pas longtemps attendre. La première force de **2001 Maniacs**, à l'instar des deux films de Rob Zombie eux-mêmes directement inspirés du film de Gordon Lewis, est indéniablement son casting, un incroyable fourre-tout où viennent se perdre, entre autres, Robert Englund (Qui c'est? Tu sors!), Kane Hodder (Tu fermes la porte!), Lin Shaye (**Cellular**), l'excellent Giuseppe Andrews (**Cabin Fever**, **Detroit Rock City**), Brian Gross (**Jack Frost 2**), Matthew Carey (**Creature**), le chanteur de country Travis Tritt (qui joue ici l'inévitable ermite mettant en garde la jeunesse contre ce lieu môôdiit!!!) et le toujours Z Peter Stormare (le Satan de **Constantine**...), qui remplace au pied levé ce bon vieux John Landis (Et tu ne reviens jamais!), initialement prévu dans le rôle du professeur Ackerman. Tim Sullivan semble bien parti sur cette lancée, car après avoir bouclé le tournage du remake de **She Freak** (voir les notules du Mad 169, la couv' avec les gros yeux qui font peur), il devrait enchaîner sur le script du prochain Tobe Hooper. La vie est belle parfois.

Alexandre BUSTILLO

GRAND PRIX DU FESTIVAL DE COGNAC 2005

LE CRIME FARPAIT

LA COMÉDIE ROMANTIQUE DE ALEX DE LA IGLESIA

OUPS !!!
MON HACHOIR LASER

LE 11 MAI

GUILLERMO TOLEDO

MONICA CERVERA

COMÉDIE !

www.lafabriquedefilms.fr

demouv

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Des notules engagées ce mois-ci, avec un coup de gueule à l'égard de nos amis d'outre-Atlantique, mais aussi du blockbuster coréen, du kaiju eiga, du polar martial et surtout le dernier opus tant attendu de Tsui Hark.

■ Mais arrêtez-les! C'est sur un cri du cœur que s'ouvrent ces notules. En effet, les Ricains amplifient de plus en plus leur méthode de rachat des films asiatiques pour les remaker à Hollywood. Dernières victimes de cette mode, **6ixtynin9** de Penek Ratanaruang qui va être remaké par un certain Jim Fall et **The Eye** qui passera sous la houlette de... Hideo Nakata! Projets formatés et épurés de tout ce qui pourrait être considéré comme malséant par les pontes d'Hollywood, ces remakes servent tout à la fois une vision commerciale et idéologique. Leur but: faire du pognon en empêchant que des projets étrangers de qualité puissent bénéficier de sorties internationales. À moins que votre idée du bonheur ne soit un monde rempli d'hamburgers, ne cautionnez d'aucune manière ces « produits » et soutenez les œuvres originales et leurs véritables initiateurs! *(attention, ces propos n'engagent que leur auteur, visiblement sous l'emprise d'un puissant excitant – ndlr)*

■ Retour à des choses plus joyeuses avec un petit film qui deviendra assurément l'un des favoris maison. Pas compliqué, il s'agit de la suite de l'un des métrages les plus barrés de l'année dernière: **Buppah Rahtree**. Mélange hallucinant de gros humour qui tache, de drame d'une noirceur absolue et d'horreur, ce film avait décontenancé quasiment tous ceux qui l'avaient vu. Aux commandes de ce **Rahtree Returns**, on retrouve toujours le très talentueux Yuthlert Sippapak (pour ceux qui ne l'ont toujours pas vu, regardez à tout prix son **February**, l'un des plus beaux films de ces 10 dernières années) apparemment plus déchaîné que jamais. Acculés par le chômage, un groupe de comédiens sans le sou décident de braquer une banque. Le butin en poche, ils se retrouvent dans un immeuble un peu particulier et planquent leur magot dans l'appartement 609. Un appartement qui est hanté par l'esprit d'une jeune femme morte pendant un avortement DIY et par celui de son compagnon à qui elle a fait payer très cher le prix de sa trahison. À la limite de la folie, les voleurs à la petite semaine tentent tout pour récupérer leur butin désormais retenu par les fantômes, pendant que les flics suivent leur trace... Jouant apparemment de nouveau sur les mêmes éléments antinomiques (avec un peu supplément niveau sadisme et gore), **Rahtree Returns** nous excite déjà au plus haut point.

■ Prévu pour la fin de l'année, un nouveau gros blockbuster coréen devrait faire parler de lui: **Typhoon**. Le film est en effet réalisé par Kwak Kyung-taek (**Friend**), propose un casting de stars (Jang Dong-gun, Lee Jung-Jae, Lee Mi-Yeon...) et creuse le sillon populaire des affrontements Nord-Sud. Se déroulant en pleine

SEVEN SWORDS

DIRE QUE SEVEN SWORDS EST ATTENDU EST UN EUPHÉMISME. APRÈS LE DÉSASTRE (FENDARD, IL EST VRAI) DE BLACK MASK 2 (POUR CERTAINS, CELA REMONTE MÊME À ZU 2) ET DES CHOIX DE PRODUCTION PLUS QUE DOUTEUX (THE ERA OF VAMPIRES, XANDA), BEAUCOUP SE DEMANDENT SI LE PÈRE TSUI HARK EST ENCORE CAPABLE DE NOUS FAIRE RÊVER. ATTENDU AU TOURNANT, SEVEN SWORDS SE POSE MÊME POUR CERTAINS (ON A BIEN DIT *« CERTAINS »*) COMME LE FILM DE LA DERNIÈRE CHANCE.

Comme souvent lorsqu'il se lance dans un nouveau projet, Hark voit très grand. Trop peut-être, car son **Seven Swords** se veut le premier film d'une série épique, à laquelle il créera parallèlement un feuilleton télé, une BD fleuve et même un jeu vidéo! Tiré d'un roman de Liang Yu-Sheng, célèbre romancier wu xia dont le travail a souvent été adapté à la télé et au cinéma par le passé (**The Bride with White Hair**, entre autres...), **Seven Swords** se déroule durant les premières années de la dynastie Qing. Un militaire ayant officié sous l'ancien régime travaille ardemment pour mettre en place les nouvelles lois du Prince, en particulier celles concernant l'abandon des armes de tous les pratiquants martiaux du pays. Parmi les groupes qu'il cherche à détruire, il y a la Société de la Terre et du Ciel qui se trouve dans le Nord du pays et qui cherche secrètement à restaurer la dynastie Ming. Afin de sauver la société et mettre fin aux agissements des nouveaux dirigeants, un ancien bourreau accompagné de trois hommes partent pour Mont Heaven afin de chercher de l'aide auprès d'un groupe de sabreurs expérimentés... Le « sept » du titre et le résumé du scénario ne manqueront pas de faire penser aux **Sept samouraïs** de Kurosawa, d'autant que Donnie Yen lui-même, acteur dans le film, compare le métrage de Hark au classique nippon. Difficile de savoir exactement quoi attendre de **Seven Swords**: un énième wu xia pian ou une

met, le film verra s'opposer un terroriste nord-coréen à un soldat sud-coréen.

■ Le Yamato est l'un des navires de guerre nippons les plus célèbres. Et ne voilà pas que deux films sont actuellement en tournage sur le sujet. Le premier se présente comme un film de guerre tout ce qu'il y a de plus classique (grosse production, plein d'acteurs, etc.) et le second n'est rien d'autre qu'un kaiju eiga ! Dans l'ordre, *Yamato* est réalisé par Junya Sato (un vétéran ayant récemment réalisé un film fantastique sympathique : **Peking Man**) et mettra en scène notre héros à tous, Tatsuya Nakadai (apparemment dans un rôle secondaire, mais bon, c'est déjà mieux que rien !). Quant à *Reigo Vs. Yamato*, il sera mis en boîte par Shinpei Hayashiya (un comique de scène apparemment passionné par le genre) et verra de nombreuses pop-stars ou vedettes issues de la télé se bousculer dans son casting. Seul acteur véritablement connu dans le lot, Mickey Curtis, l'un des héros de *Fathi*. L'intrigue me dites-vous ? Ben elle est toute simple, le Yamato, en pleine Seconde Guerre mondiale, a pour mission de détruire un énorme monstre qui saccage tout sur son passage. Un kaiju quoi...

■ Lee Myung-se, le génial réalisateur de **Nowhere to Hide** (euh pardon, **Sur la trace du serpent** en VF...), est enfin de retour sur le devant de la scène. On attendait depuis longtemps (6 ans tout de même !) une nouvelle œuvre de ce réalisateur vraiment à part (voir aussi le reste de son travail, notamment son tout premier film **Gagman**), et la voilà qui est annoncée pour une sortie coréenne en septembre. Situé au XIX^e siècle, *The Duelist* est un polar martial dans lequel on retrouvera l'infatigable Ahn Sung-ki dans le rôle d'un personnage, Ha Ji-won (**Sex is Zero**) dans celui de la femme flic et Kang Dong-won (**Temptation of Wolves**) d'un assassin. Toujours passionné par la notion même de cinéma, Lee s'est plongé ici dans l'univers du film muet pour essayer de retrouver les rythmes et les ambiances des œuvres d'antan. De quoi nous exciter grave pour ce film qui promet d'être, de nouveau, hautement graphique. Lee va-t-il réinventer le film martial ? Il en est bien capable, le bougre...

■ Du côté des Philippines, *Darna* est une série télé dans laquelle on retrouve désormais de nombreuses grandes figures du cinéma local comme Eddie Garcia (dans un costume fait de vrais cafards et de rats !!!) ou Christopher de Leon (dans le rôle du méchant Dr. Zombie). Quant à la belle héroïne volante, c'est la (euh, slurp, excusez-moi, je m'essuie la bave qui coule de mes lèvres) méga bombasse-ma-race-calor Angel Locsin qui enfilera son petit costume que l'on espère toujours aussi rikiki. Enfin bon, comme c'est une série destinée avant tout aux enfants, les producteurs ont décidé de modérer la touche sexy du personnage...

■ On ne sait pas si le film sera projeté officiellement à Cannes, mais on peut déjà affirmer qu'il va faire beaucoup de bruit autour de lui. « *Mais de quoi parlez-vous ?* » vous demandez-vous. Mais de **SPL** bien sûr, **Sha Po Lang**, le nouveau film de Wilson Yip. « *Wilson Yip ?!* » hurlez-vous ? « *Celui qui a osé commettre* **The Mummy Aged 19** *et* **Dry Wood, Fierce Fire** *?!* » Oui, mais aussi l'excellent **Juliet in Love** et le non moins sympathique **Bullets Over Summer**. « *Ben qu'est-ce que ce* **SPL** *peut bien avoir d'intéressant ?* » Et bien, chers lecteurs (et trices), il met en scène Sammo Hung, Donnie Yen, Simon Yam ainsi que le petit nouveau Wu Jing (champion de Wu Shu) dans un polar dont les 20 dernières minutes sont d'une violence – paraît-il – hallucinante. Donnie Yen a pris en main les chorégraphies, et affrontera notamment le gros Sammo durant le final. Sortie prévue en novembre et peut-être première mondiale cette année à Cannes...

relecture complète du genre à la **The Blade** ? D'après les premiers échos, il semblerait qu'il faille miser sur cette seconde possibilité, le film n'ayant apparemment rien à voir avec tout ce que Hark a pu faire par le passé. Question combats notamment, le metteur en scène aurait misé sur un réalisme brut où les chorégraphies fantaisistes et les câbles n'auraient pas leur place... Si cela s'avère vrai, on peut clairement dire que l'on assiste actuellement à une véritable remise en question du film de combats à Hong Kong, via aussi **SPL** (voir un peu plus haut) qui risque de bourriner grave (l'onde de choc **Ong-Bak** se propage !). De toute façon, avec une histoire relativement classique (à quand un véritable chamboulement scénaristique du wu xia pian ?!), Tsui Hark est obligé d'innover graphiquement s'il veut sortir son épingle du jeu. Le bonhomme déborde d'idées, un trop-plein qu'il ne contrôle pas toujours (voir le dragon pourrave de **Green Snake**, **Black Mask 2** en entier...), mais qui force une certaine admiration. Lorsqu'il a quelque chose en tête, il va jusqu'au bout, qu'il ait oui ou non les moyens et la possibilité de le faire. Et des moyens, Hark en a bénéficié sur le tournage de ce nouveau film, ce qui peut nous laisser espérer beaucoup...

Au moment où ces lignes sont écrites, la projection du film à Cannes n'est pas encore une certitude (Hark n'aura peut-être pas fini la postprod... Mieux vaut qu'il ne se presse pas, pour éviter de faire comme Wong Kar Wai qui avait présenté son **2046** incomplet !), mais une sortie française est prévue pour la rentrée.

Julien SÉVÉON

23EME FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE BRUXELLES

Retour dans la capitale mondiale de la frite grasse, de la bière qui fait roter et de JCVD (qu'est-ce que c'est bon les stéréotypes culturels !), pour deux semaines de folie dans les salles et sur les écrans. Des films, plus encore que d'habitude, des paquets de surprises et de découvertes... Bref, rien que du bonheur ! Ah, Bruxelles, toi au moins, tu sais parler aux hommes de goût...

Comme les années précédentes, les Gaulois n'étaient pas très présents à ce grand événement franco-flamand 100 % belge du fantastique, horreur, thriller et trash international. On peut se demander pourquoi, vu que cette manifestation est ce qui se fait de mieux dans le petit univers francophone européen... Tant pis donc, mais sache mon petit Bustillo (pour commencer par les plus proches, je m'adresserai individuellement à tous les autres lecteurs un peu plus tard) que tu aurais pu voir **Satan's Little Helper**, dont tu nous faisais une preview alléchante dans le précédent numéro. Et tu avais bien raison (quel talent cet Alexandre !) car le film est des plus sympathiques. Maniant joyeusement horreur soft et humour, le nouveau film de Lieberman est prenant de A à Z, même si on doit avouer que la fin est un peu légère. Et ce n'est pas tout mon cher Al, tu aurais pu visionner (sur grand écran, bien sûr), le tout nouvel épisode de l'une de tes séries les plus cultes, j'ai nommé **Ginger Snaps**, sur lequel tu te paluchais dans le Mad 170. Préquelle aux deux précédents épisodes, **Ginger Snaps 3** se déroule cette fois-ci au XIX[e] siècle. Changement d'époque mais pas de personnages centraux, vu qu'il est toujours question de jeunes femmes aux tendances lycanthropes. Dans le cas présent, deux sœurs qui se retrouvent dans un fort assiégé par des loups-garous. Ce qui devait arriver, arriva, et l'une des deux belles est, bien entendu, mordue. Sans bousculer furieusement le genre, ni même y apporter beaucoup d'éléments véritablement neufs, **Ginger Snaps 3** se laisse suivre sans ennui, même si le déroulement est prévisible et les monstres peu présents (ah, les contraintes budgétaires !).

Ci-dessus, de gauche à droite :
Boogeyman, une production Sam Raimi.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Shaolin Vs. Evil Dead, Ginger Snaps 3 et **Satan's Little Helper.**

CROQUE-MITAINE EN FORCE

Bien plus enthousiasmant et flippant (et donc à déconseiller aux petites natures comme toi, 'Xandre), **Boogeyman** est la deuxième production de la boîte de Sam Raimi, Ghost House Pictures. On ne reviendra pas sur l'inutilité de la

première, le remake de **Ju-On**, mais force est de constater que cette seconde incursion est totalement convaincante. Le film suit un jeune homme qui a de mauvais souvenirs de jeunesse, notamment suite à la disparition sous ses yeux de son père, enlevé dans un placard (ne rigolez pas !) par le boogeyman. De retour dans la maison familiale suite au décès de sa mère, il se retrouve rapidement plongé dans les cauchemars de son enfance et doit faire face à ce dont il a le plus peur… Ayant bien retenu les leçons de Nakata et Balagueró, le yes-man Stephen Kay (qui doit donc avoir un certain talent finalement…) nous pond une histoire de croque-mitaine qui non seulement délivre quelques bons frissons, mais se permet en plus d'avoir des idées originales. Un B savoureux comme on aimerait en voir plus souvent.

KING HO

Amateur éclairé devant l'Éternel de Z qui tache, notre Big Dam national a bien regretté quant à lui de ne pas avoir fait le voyage, lorsqu'il a appris, après coup, que le festival avait passé l'un de ses futurs films cultes : **Shaolin Vs. Evil Dead**. Tout fou devant les flyers qu'il avait découverts lors d'un précédent Marché du Film de Milan, Damien ne jure en effet plus que par cette nouvelle maison de production hongkongaise nommée My Way, qui compte dans ses rangs nul autre que ce très grand génie du 7ème art qu'est Godfrey Ho. Serait-ce d'ailleurs lui le véritable responsable de ce film ? Pas impossible si l'on considère le montage effectué sans alcootest, le scénario sans scénario (un concept breveté par IFD et Filmark – les deux anciennes boîtes où Ho a brillé – et apparemment repris par My Way), ou encore le changement inexplicable de teinte d'images… Nouveau film mettant en scène des « gyonsi » (vampires sautants), et lorgnant, entre autres, du côté de la série des **Mr. Vampire**, **Shaolin Vs. Evil Dead** suit un taoïste (Gordon Liu !!) qui conduit, avec ses deux assistants, un groupe de morts jusqu'à leur destination finale. En chemin, ils tombent sur un ancien disciple du maître (Louis « Rikki Oh » Fan !!) ayant pris la tangente, et sur un tas de zombies. Derrière cette histoire qui n'en est pas vraiment une, on retiendra en particulier une scène d'ouverture hallucinante où des zombies à la Fulci (yeah !) se font cartonner par Gordon (re-yeah !!) à grands coups de savates (re-re-yeah !!!). Pour le reste, quelques esthètes déviants comme Dam pourront y trouver leur compte…

En tout cas, avec toutes les avant-premières européennes, internationales et même mondiales (12 dans ce dernier cas, je ne sais pas si vous vous rendez compte !), le BIFFF reste l'un des pèlerinages obligatoires pour tout croyant qui se respecte. À l'année prochaine donc, avec un débarquement en force de la Mad Team !

Julien SÉVÉON

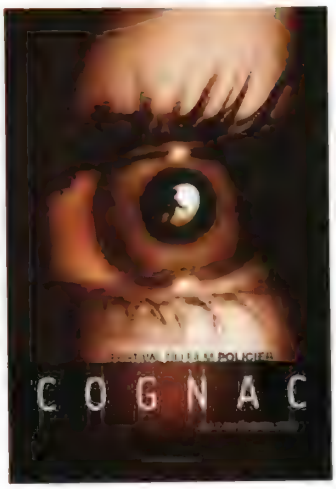
NIGHTWATCH (RUSSIE, 2004)

L'un des grands événements de cette édition a failli ne pas passer pour de sombres histoires de copyrights musicaux. Pire encore, il était à deux doigts d'être remplacé par **Elektra** ! Heureusement pour nous (et après quelques histoires de gros sous entre la production russe et les ayants droit ricains), les bobines ont fini par être acheminées à bon port quelques heures avant la projection. Bref, ce très attendu premier épisode d'une trilogie vampirique à venir tient toutes ses promesses et s'impose déjà comme une œuvre à ne pas manquer pour les amateurs. Après une guerre sanglante entre les forces du Bien et les forces du Mal, un pacte de non-agression fut signé entre les deux parties. Afin de maintenir la paix à bord, les Nightwatch, flics du Bien, surveillent les agissements du Mal, et les Daywatch, flics du Mal, veillent à ce qu'il n'y ait aucun débordement de l'autre côté. Pendant des siècles, le statu quo est maintenu jusqu'à ce qu'un des Daywatch pulvérise un vampire, générant dès lors une suite d'événements aux conséquences cataclysmiques… Énorme production russe ayant tout pulvérisé dans son pays d'origine en termes de box-office, **Nightwatch** est étonnant, rafraîchissant de nouveauté et foisonnant d'idées (les origines romanesques de l'œuvre probablement) et véritablement prenant. Sans parler des SFX, là aussi très convaincants (la scène en plan-séquence – numérique – où un boulon tombe d'un avion pour finir dans un appartement est bluffante). Et dire que les Ricains s'apprêtent à en tourner un remake…

PAUL SCHRADER'S EXORCIST : THE ORIGINAL PREQUEL (USA, 2005)

Oubliez la version de Harlin, voici ce que cette préquelle au grand classique de Friedkin aurait dû être. Lent, atmosphérique et ténébreux, le film prend son temps pour se mettre en place. Schrader est bien plus intéressé par les tourments humains de ses personnages – notamment principal, un ancien curé qui a été « obligé » d'envoyer au casse-pipe mortel plusieurs de ses ouailles afin d'en sauver le plus grand nombre – que par l'aspect purement horrifique du projet. Et c'est justement ce qui constitue le gros point faible de l'histoire, l'exorcisme final n'étant pour le réalisateur qu'une obligation dont il se débarrasse à la vitesse grand V. N'empêche, **The Original Prequel** aurait amplement mérité une large sortie.

23EME FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC



Les festivals se suivent et ne se ressemblent pas. Alors que Cognac 2004 laissait un excellent souvenir, Cognac 2005 sera marqué par la mauvaise présence de l'invité d'honneur Jean-Claude Van Damme, qui a ainsi donné encore plus de crédit à ses détracteurs, par la suppression du Prix de la Critique avec comme raison « officielle » trop peu de « bons » journalistes, et par les querelles internes liées au Festival ! Heureusement, dans une sélection qui vit pourtant le cinéma asiatique arriver pour la première fois bon dernier, le cinéma européen rehaussa le niveau et gagna haut la main ce cru 2005.

Pour commencer, on notera le grand absent de l'année, le cinéma américain. Pour compenser un peu, on eut droit à l'avant-première de **Miss FBI : divinement armée**, second volet des aventures de Sandra Bullock, qui enterre peu à peu sa carrière, en flic obligé de devenir ici danseuse à Las Vegas pour résoudre un mystérieux kidnapping. Si le polar américain se limite à « ça », on est mal barré ! Pourtant, le récent **Otage** aurait été bien plus approprié, mais bon…

REVELATIONS ?

Revenons à la sélection en commençant par la section Sang neuf, souvent creuset de véritables révélations. Venant de Corée du Sud, **Spider Forest** ne représente pas l'un des nouveaux fleurons de ce cinéma (grand vainqueur l'an passé avec le remarquable **Memories of Murder**). Son histoire ? Celle d'un homme revenant sur les lieux de son accident après un long coma… Rythme lent, scénario peu trépidant, on décroche souvent de ce voyage dans une dimension aux frontières du fantastique. D'Argentine, arriva ensuite **Palermo Hollywood**, un premier film un peu brouillon sur deux amis œuvrant dans le petit banditisme local, desservi par une réalisation dite « réaliste », mais qui lasse rapidement. Grand Prix du Festival du Film Britannique de Dinard, **Dead Man's Shoes** est quant à lui une variante de vigilante flicks en plein cœur d'une pègre campagnarde représentée par des crétins dangereux. On retrouve dans cette quête vengeresse Paddy Considine (le père dans le chef-d'œuvre de Jim Sheridan, **In America**), accompagné dans l'histoire par son frère simple d'esprit. Une agréable découverte. Du côté français, tout le monde dit le plus grand bien du film **Les Mauvais joueurs**, même le jury, puisque le métrage obtint le Prix Sang neuf. Par manque de temps, on ne le vit point, mais on peut faire confiance à ceux qui louèrent ses qualités. Et l'on arrive enfin au choc de cette 23ème édition, cinquième film de cette section, le Danois **Pusher II**, véritable plongée en pleine violence urbaine. Tonny, qui vient juste de sortir de prison, retrouve un paternel qui le traite en demeuré, une copine lui apprenant qu'il est lui-même papa, et tout un environnement fait de voleurs, violeurs, casseurs, etc... Pour Tonny, l'espoir réside dans cet enfant qu'il ne veut pas élever dans un tel milieu. C'est simple, à la fin du film, on a du mal à tenir debout ! **Pusher II** est un coup dans l'estomac comme on n'en a pas eu depuis longtemps. Un film très bien réalisé restituant une violence psychologique plus forte que tout et n'épargnant personne. La vraie découverte du cinéma danois du troisième millénaire est arrivée.

Page ci-contre :
Le film suédois The Third Wave, Prix Spécial Police au dernier Festival du Film Policier de Cognac.

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Le surprenant Layer Cake, mis en scène par le réalisateur du futur X-Men 3, l'argentin Palermo Hollywood, Pusher 2, qui aura mis une sacré claque à tous ceux qui l'ont vu, et le thriller coréen Spider Forest.

EN COURSE

Mais passons à la Compétition officielle, et très vite sur les trois films asiatiques que sont **The Big Swindle** (Corée du Sud, intrigue à tiroirs sur une arnaque qui n'en finit plus, menée comme une pièce de théâtre), **Jiang-Hu** (à ne pas confondre avec le chef-d'œuvre de Ronny Yu, ici, on assiste aux guerres entre des chefs de triade dont on se fout très vite, servies en

plus par un style visuel très prétentieux) et surtout le nullissime **Infernal Affairs III**, dont on ne comprend toujours pas sa place en compétition si l'on repense à ses deux prédécesseurs, proches des chefs-d'œuvre du genre. Ici, on prend les miettes des deux autres et l'on comble des trous par de supposées révélations conjuguées à un scénario très faible… A se demander si ce film n'a pas été commandé de force et sabordé par ses auteurs, tant l'inutilité de certaines scènes est flagrante ! Bifurquons ensuite vers la Suède (on se croirait dans un **James Bond** à voyager ainsi !) avec le très (trop ?) démonstratif **The Third Wave**, superproduction locale qui montre les différentes facettes du nouveau banditisme européen. Certes, tout cela est bien documenté (logiquement, le Jury Police fait de fonctionnaires du métier lui accorda son Prix), mais oublie quelque peu qu'il s'agit avant tout de cinéma. On part ensuite en Grande-Bretagne avec le très sympathique **Layer Cake** de Matthew Vaughn (retenez bien son nom, il réalise actuellement **X-Men 3**) avec Daniel Craig (lui, il sera probablement le prochain James Bond, et il jouait le fils lâche de Paul Newman dans **Les Sentiers de la perdition**), étude loufoque et décalée du gangstérisme british au ton proche de **Snatch** et autres **Arnaques, crimes & botanique**, mais en mieux. On revient désormais sur le continent, en Allemagne, avec le second choc du festival, **Soundless**, portrait au scalpel d'un tueur taciturne tombant amoureux d'une femme qui n'est autre que la compagne d'une de ses victimes. Le tueur la suit, la sauve du suicide, se confie à elle, et ces deux êtres solitaires vont grâce à cette rencontre modifier leur destin pour y trouver un Eden qu'ils ne pensaient jamais atteindre. Très inspiré par **Le Samouraï** de Melville, **Soundless** séduit plus par la perspective d'espoir qu'il laisse à son héros, criminel de métier. C'est assez immoral, mais dans certains cas très juste aussi. Le tout est mené de main chirurgicale par Mennan Yapo qui signe un premier film digne d'une pièce d'orfèvre (Prix Spécial du Jury).

SPANISH CONNECTION

Et l'on termine logiquement par le Grand Prix qui récompensa fort justement la nouvelle comédie délirante et très noire d'Alex de la Iglesia, qui obtint un Prix Spécial, il y a trois ans, avec **Mes chers voisins**. C'est simple, plus ça va, plus l'Ibérique réalisateur s'améliore de film en film. **Le Crime farpait** est de prime abord une parodie d'inspiration hitchcockienne sur l'art et la manière de se débarrasser d'un cadavre. Mais en même temps, il livre une brillante comédie de mœurs sur le mâle espagnol et sur la gent féminine plus venimeuse que n'importe qui quand il s'agit de gagner sur tous les tableaux. L'actrice principale, Mónica Cervera, remplit à merveille ce rôle, même en « live » à Cognac, c'est dire ! Mais une chose est certaine : elle est pour beaucoup dans la réussite de ce polar noir et caustique que magnifie donc un Alex de la Iglesia plus inspiré que jamais.
Et c'est sur ces succès européens que s'achève cette 23ème édition du Festival du Film Policier de Cognac, assombrie par les ratés susmentionnés, dont la cerise sur le gâteau est constituée par un film de clôture qui n'est autre que le Grand Prix lui-même, une nouvelle mode qui frappe « certains » festivals… Le public cognaçais regretta donc le manque de « véritables » stars, mais pour nous autres, journalistes et fans, les réalisateurs des films projetés étaient au moins présents, très disponibles et cordiaux, comme ce fut le cas pour Dennis Lehane, maître de la littérature du genre (**Mystic River**, c'est lui à la base), qui arborait d'incroyables faux airs d'Anthony Hopkins. Cette édition 2005 fut donc relativement bonne, du moins dans l'optique d'assouvir notre passion cinéphile. Ceci étant dit, on ne peut pas dire non plus qu'elle marquera les annales du festival…

Stéphane THIELLEMENT

Apprenez un vrai
métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

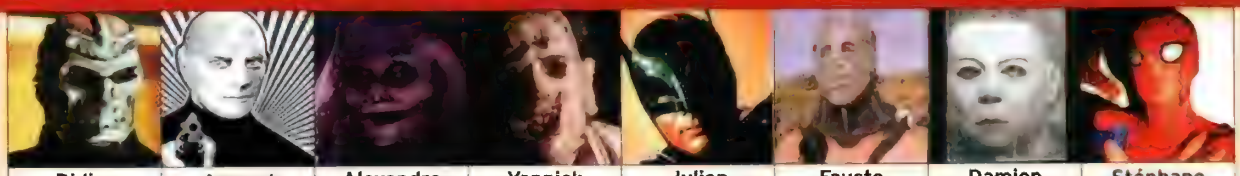
Demande de documentation gratuite à renvoyer à : ITM 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé
❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage
Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.
MAD055

NIBES
WWW.NIBES-BOUTIQUE.COM
CHAQUE SEMAINE UNE OU PLUSIEURS PROMOTION DANS CHAQUE RUBRIQUE SUR NOTRE SITE WEB
DVD JAPAN EN VO

NIBES
30 CHEMIN DES JONQUILLES 83500 LA SEYNE SUR MER
STANDARD TEL : 04 94 06 53 96 / 06 25 83 08 34

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
AMITYVILLE	2 Mieux que le premier mais l'original était tellement mauvais... Des effets efficaces quand même.		4 C'est pas la grande flippe annoncée. Reste une bonne petite série B.		0 Avec Ryan Reynolds en papa qui pète les plombs... C'est dire si c'est nul.		2 L'original était déjà pas terrible... Dommage que Bay ne réitère pas l'exploit de **Massacre à la tronçonneuse**.	1 Cet avis chiffré est basé sur une histoire vraie : j'ai vu le film et j'ai trouvé ça naze !
BREAKING NEWS	4 Après Infernal Affairs, affolant de voir comment HK revient à ses sources. Johnnie To n'est pas Woo mais son plan-séquence d'ouverture est une merveille.			4 Un film d'action honorable, avec une intro dantesque, qui veut produire du sens mais n'y arrive jamais.	4 Deux plans-séquences monstrueux cernent un film correct.	6 Explosif, pertinent, virtuose, **Breaking News** est LE film du mois.	4 Johnnie To s'essaye avec succès au polar-réalité énervé et nous sert un plan-séquence dantesque en guise de hors-d'œuvre.	4 Plaisant et de bonne facture, mais le sujet n'est juste pas traité !
CALVAIRE		5 Fascinant, beau, choquant, aussi troublant qu'une fleur sur un tas de fumier.	6 Fabrice du Welz tutoie les plus grands avec un film d'une beauté égale à sa cruauté. Sûr qu'on en parlera encore dans 20 ans.	6 Entre survival dantesque et histoire d'amour tordue, un premier film brillant dont l'atmosphère unique vous hante longtemps. Ma première claque de l'année !	5 Un exemple édifiant de vision d'auteur nourrissant le film de genre. Ça fait plaisir.	6 L'équation est simple : **Calvaire** = Bombe.	5 Un film parfaitement maîtrisé, qui vous met mal à l'aise sans jamais sombrer gratuitement dans le trash. Un tour de force.	5 Comme son titre l'indique : exactement ce qu'on voulait voir !
LE CERCLE - THE RING 2	3 Nakata et Naomi Watts passent à côté, mais R2 reste un film d'horreur bien malsain qui prêche l'infanticide comme ultime acte d'amour et ça marche à donf' aux US.	4	2 Nakata se tire une bastos dans le pied avec un film qui ne fera même pas flipper la belle-doche.	1 Non seulement, ça devient de la branlette roublarde, mais surtout, ça ne fait plus peur...	2 Un film hybride assez déplaisant et totalement anecdotique.	0 Juste nul.		2 Tellement hybride que si vous vous levez pour aller aux WC, vous êtes persuadé de vous être gouré de salle en revenant !
CREEP		4 Efficace, sans prétentions et par moments bien flippant. Du B anglais comme on aimerait en voir plus souvent.	5 Craig est un sacré fils de pute...		4 Un bon petit survival bien sale comme il faut. Tout simplement.	5 Un survival gothique ultra efficace. J'en redemande !	5 Un incroyable voyage au bout de la peur, vraiment terrifiant.	4 Bien pour le monstre, heureusement qu'il est bien présent.
LE CRIME FARPAIT		6 Plus personne ne fait des comédies noires de ce calibre. Profitons-en.			6 Aussi jouissif à regarder, que cauchemardesque à gamberger.		6 Fans de **Mes chers voisins**, courez-y les yeux fermés : c'est encore mieux !	5 Je préfère l'émotion de **800 Balles**, mais bon sang, c'est quand même du bon !
FRERES DE SANG					3 Excepté quelques envolées bien brutales, c'est l'encéphalogramme plat.	3 Ben moi je garde mon soldat Ryan...	4 Un sujet proche de JSA pour un film qui lorgne un peu trop du côté des blockbusters américains. C'est regrettable...	3 Y'avait de tout pour faire un chef-d'œuvre, sauf l'audace...
KINGDOM OF HEAVEN	5 Après les catas **Troy** et **Alexandre**, Ridley Scott redonne son honneur au film épique. Magnifique et sacrément culotté...	1 A tellement marcher sur des œufs, le père Ridley a fini par nous faire une belle omelette, fade et consensuelle.		1 Etendard du prêt à penser actuel, Scott utilise les croisades pour illustrer la dernière pub « United Colors » des démocrates chrétiens. Démago et inoffensif...		5 David Lean meets John Milius.		
MILLION DOLLAR BABY	6 Déjà un des meilleurs films de l'année. Eastwood pourrait faire chialer un mur.	4 Très beau mais aussi traversé de facilités qu'un sujet aussi eastwoodien ne pouvait tolérer.	5 Vous êtes-vous déjà pris un uppercut en plein cœur ? Forcément fatal.	5 Tranquille, dans son coin, Eastwood continue d'en remontrer à 90 % de ses contemporains. La classe !				5 Comme d'habitude. Clint maîtrise le (changement de) sujet. Magistral, sans être aussi définitif que **Mystic River**.
OTAGE	5 À couper au couteau. Le meilleur film d'action ricain du moment est réalisé par un Frenchie. Youpeee.	6 Siri impose sa patte et fout tout le monde à l'amende. La claque.	6 Violent, tragique et mystique, ce chef-d'œuvre crépusculaire va vous hanter pour longtemps. Siri rime avec génie.	6 Un pur film de genre viscéral, mis en scène avec génie, et qui vise le cœur !	4 Pitch énorme, réalisation superbe, scénario bancal et traitement parfois grotesque.	4 Merde, Dupuy a piqué tous mes mots !	5 Siri confirme ce qu'il avait amorcé avec **Nid de guêpes**. Vivement le prochain !	6 Un idéal de cinéma d'artisan, du générique de début au plan final, super émouvant.
SAW	5 Ils sont très très forts ces deux p'tits gars.	4 Des problèmes de narration mais une énergie interne indéniable qui culmine dans un plan final jouissif.	5 Entre le giallo hardcore et les délires du Docteur Phibes, James Wan signe ici un coup de maître.	4 Malgré des artifices visuels foireux, un thriller tendu et bourré d'idées.	1 À 4 excellentes idées (sous-exploitées) près, c'est digne de **Résurrection**.	6 De l'horreur gothique au giallo, en passant par le slasher, **Saw** est un pur concentré du genre. Pas efficace, TÉTANISANT !	6 Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu un film d'horreur qui s'assume tout du long. Qu'est-ce que c'est bon !	1 Don't, Don't, Don't believe the hype !
SIN CITY	5 Rodriguez réinvente le concept même d'adaptation et s'offre par la même occasion une nouvelle grammaire cinématographique. Impressionnant.	2 Du sang, mais pas de vie. On remercie Mr Rodriguez...	5 Une bonne baffe pour tous ceux qui n'ont jamais ouvert le comic-book. Comme moi...	2 Un exercice de style vain, amposé, sans affects, qui n'apporte strictement rien de neuf à la BD. Mais c'est le moins pire des Rodriguez...	1 Une telle inventivité dans le je-m'en-foutisme, quelque part, ça force le respect.	4 Dommage que Tarantino ne l'ait pas fait en entier... Sinon, l'ensemble reste simplement « sympathique ».	4 L'esprit décalé et déjanté est là, mais il manque le côté «hard boiled». Manque aussi un minimum d'adaptation...	3 « C'est tout c'que vous pouvez faire, bande de tapettes ? ».
TEAM AMERICA	4 Con et totalement irresponsable, mais drôle, si drôle !	5 Une formidable gonzo-parodie de Bruckheimer doublée d'un superbe film de marionnettes.	4 Du Bruckheimer avec des puppets. C'est drôle mais ça n'arrive pas à la cheville de **Cannibal ! the Musical**.	4 Une satire de la « méthode Bruckheimer » parfois très drôle mais pas aussi subversive qu'on l'espérait.	6 Un mélange incroyable de réjouissance régressive et de défouloir politique.	5 Un puppet movie aux scènes d'action dépassant parfois l'intensité de celles d'un film « live ». Et en plus, c'est carrément fendard.	4 C'est en effet très fun, mais y'a pas de quoi se pignoler non plus.	6 Mais qu'est-ce que c'est bon le mauvais goût !

N I F F F

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHÂTEL

L'ÉVÉNEMENT SUISSE DU CINÉMA FANTASTIQUE ET ASIATIQUE

5ÈME ÉDITION

28 JUIN - 3 JUILLET 2005

WWW.NIFFF.CH

Offre spéciale:
jusqu'au 13 Juin,
abonnement général à 70 euros

Réservations et informations: +41 32 730 50 31, www.nifff.ch

MEDIA

BCN PRESSOR TSR BEAU-RIVAGE NEUCHATEL MadMovies COULEUR3 LE TEMPS dvdfr.com AVEC LE SOUTIEN DE LA Loterie Romande

HORS-SERIE EXCEPTIONNEL.
ACTUELLEMENT EN KIOSQUES.

MAD MOVIES HORS-SERIE

PEPLUM | WESTERN | POLAR | HORREUR | EROTIQUE

L'AGE D'OR DU CINEMA DE GENRE ITALIEN

196 PAGES - PLUS DE 400 PHOTOS - 9,90 € SEULEMENT

- Ma chérie, vu le nombre de sales tronches qu'on croise à toutes les pages de ce magazine, tu devrais penser à t'abonner. Peut-être pourrais-tu te faire des amis...

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE SPECIALE 11 NUMÉROS
30 % D'ÉCONOMIE
SOIT 33 € AU LIEU DE 47,30 €

OFFRE DE PRELEVEMENT AUTOMATIQUE *
8 € PAR TRIMESTRE
* Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

☐ **OUI, je m'abonne à Mad Movies** et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 30% de réduction pour 11 numéros**

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 8 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES*
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
**reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à Mad Movies 3 mois à l'avance*

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 751009 Paris
N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

Date : Votre signature obligatoire :

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

☐ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires :

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

Monteur reconnu ayant bossé sur une flopée de films bénis entre ces pages, le jeune ibérique Luis de la Madrid passe à la vitesse supérieure avec THE NUN, son premier long-métrage en tant que réalisateur. En ces temps mémorables pour le catholicisme, son ecclésiastique férue d'homicides volontaires risque de faire date. Coup d'œil sur l'histoire et rencontre avec un homme qui a oublié son catéchisme depuis bien longtemps.

LADY COMMANDE

THE NUN DE LUIS DE LA MADRID

Des salopards en défroques sacrées, le cinéma nous en a donné quelques beaux spécimens. Le plus grand de tous restera sûrement Robert Mitchum dans **La Nuit du chasseur** (Charles Laughton, 1955), mais d'autres ont quand même réussi à imprégner le celluloïd au point de ne pas sombrer dans les limbes de la mémoire cinéphile collective. Outre un slasher trépané où un curetон s'employait à dessouder de jeunes fornicateurs à l'aide d'une croix-poignard (**Le Bal de l'horreur IV** de Clay Borris, 1991), l'amateur éclairé retiendra plus certainement l'un des meilleurs films de Bruno Mattei (**Le Couvent infernal**, signé en 1980 sous le pseudo de Stefan Oblowsky), l'énigmatique et parfois flippant **Dark Waters** (Mariano Baino, 1994) ou l'hystériquement jouissif **Couvent** de Mike Mendez (2000). Le dénominateur commun de ces trois films ? Des nonnes vindicatives, possédées ou fantomatiques, dont l'amour pour Dieu a généralement laissé sa place à une servitude totale envers Satan. Dans la grande tradition de ses glorieux aînés, **The Nun** est une idée originale à mettre au compte de Jaume Balagueró (**La Secte sans nom**, **Darkness**), le jeune « Midas » de chez Filmax. Monteur sur les

MENT

deux films précités (mais aussi sur **L'Échine du Diable** de Del Toro, le **Faust** de Brian Yuzna, et **The Machinist** de Brad Anderson). Luis de la Madrid revient sur son expérience acquise au contact de ces réalisateurs et sur la mise en route de son premier film au poste suprême : *– À l'époque de* **La Secte sans nom**, *un changement était en train de se produire au sein de l'industrie cinématographique de Barcelone. On commençait à sortir d'une crise très importante dans le secteur, et une sorte de relève était en train de se mettre en place dans la profession. Les premiers diplômés, dont je faisais partie, commençaient à sortir des quelques écoles de cinéma de la ville, et comme nous n'avions pas beaucoup de pratique, nous nous sommes forgés une expérience principalement au travers de courts-métrages. Je me souviens avoir monté pas moins de quinze courts-métrages durant ma première année après l'école, la plupart avec la même équipe technique qui a participé à* **La Secte sans nom**. *On a commencé alors à collaborer à des projets industriels comme ceux de Julio Fernandez et Filmax, qui commençaient à produire un cinéma commercial à vocation internationale. Les gens comme nous avaient besoin de gens comme ceux de chez Filmax et vice versa. Je pense que nous étions tous au bon endroit au bon moment, et cela m'a permis de*

Ci-dessus :
C'est l'heure des cours et les enfants sont escortés jusqu'à leur salle de classe par une nonne des plus tyranniques...

travailler avec des gens passionnants. Avec Balagueró par exemple, mon travail sur **Darkness** *a été à la fois très créatif et très amusant. Avec Jaume et Xavi Giménez, le directeur de la photo, le travail spécifique de chacun s'efface parfois, puisque nous nous connaissons depuis longtemps. Xavi et moi avons étudié ensemble et travaillé sur de nombreux courts-métrages. Pour* **La Secte sans nom** *et* **Darkness**, *nous avons fait pas mal de réunions avant de commencer à travailler, et nous avons apporté beaucoup d'idées créatives. Jaume est quelqu'un qui aime que les gens de l'équipe participent activement et il encourage la créativité de ceux qui restent en retrait. Je considère que ces deux films ont une touche très spéciale notamment grâce à cette forme de travail très ouverte. ».*

RENCONTRE AVEC LE GÉNIE

Mon expérience avec Guillermo Del Toro a été incroyable - poursuit de la Madrid, - *tant par le fait d'être aux côtés d'un cinéaste de cette trempe, qui en raison de sa grande personnalité. Il a une capacité de travail très stimulante, et c'était un véritable défi pour toute l'équipe de postproduction que d'arriver à le suivre. En Espagne, nous avons l'habitude de travailler par étape : le montage, puis les effets, puis la conception audio et la musique. Pour* **L'Echine du Diable**, *nous avons tout fait en même temps, en parallèle, ce qui requerait un gros effort de production et de coordination entre les équipes. Je me suis donné à fond dans cette méthode de travail, puisque c'est l'opportunité de changer des choses au montage quand on entend la musique ou la conception du son, et inversement. Depuis ce film, j'espère toujours pouvoir travailler comme ça si je le peux, car même si c'est plus difficile pour la production, le résultat final est meilleur. Avec Brad Anderson, l'expérience fut très curieuse : il vient du monde du montage, j'ai donc travaillé avec un réalisateur qui connaît très bien mon métier. Bien qu'il ait été tourné à Barcelone, le film a été monté à New York. Brad parlant à peine espagnol, et je parlais à peine anglais, donc nous ne nous sommes pas perdus en palabres inutiles, en allant directement à l'essentiel. Mon séjour sur ce film a été marqué par quelque chose de très puissant : le travail de Christian Bale. Il a imprimé un rythme qui a imprégné tous les aspects du film : la caméra bouge à la vitesse du personnage, le son au rythme de ses pandes. Le travail du monteur était de ne pas trahir ce rythme, d'obtenir la fluidité et les pauses en accord avec le travail que Christian nous avait - offert -. Ce fut une expérience très enrichissante, même si on ne mange pas à New York aussi bien qu'à Madrid, et que Brad n'est pas un amateur de bonne chère ! »* C'est sûr que de passer du pantagruélique Del Toro à Brad Anderson et son héros anorexique doit faire un choc, mais force est de constater que de la Madrid en a profité pour approfondir ses connaissances afin d'être prêt quand se profilera à l'horizon l'occasion de gravir un échelon : - *La réalisation m'intéresse depuis que je suis étudiant en cinéma. J'avais déjà dirigé un court-métrage pendant mes études, et quand je suis ensuite entré dans le monde professionnel, j'ai essayé de conserver cette facette, en faisant de petits travaux de réalisation en vidéo sur différents supports. C'est chez Filmax que j'ai commencé à envisager la réalisation de façon professionnelle, surtout quand j'ai travaillé avec Brian Yuzna et la Fantastic Factory. Avec le film* **Faust**, *il nous a fallu tourner beaucoup de matières premières pour les scènes d'effets*

Ci-contre :
Une des collégiennes, qui est tombée enceinte, est convoquée dans le bureau de la Mère supérieure. Ça va barder !

« La lumière utilisée dans les films de genre a beaucoup à voir avec l'expressionnisme, ce qui représentait un grand défi. »

spéciaux. Et personne n'avait été désigné pour cela. Or, en tant que monteur, je connaissais très bien le film, et j'avais assez d'expérience en postproduction et effets spéciaux digitaux pour que l'on me confie la seconde équipe. Tout s'est très bien passé et Brian m'a suggéré de me mettre à la réalisation. Nous en avons parlé aussi avec Julio Fernandez, le président de Filmax, et j'ai commencé à travailler sur un projet pour eux, un script écrivit avec Fernando de Felipe (le scénariste de **Darkness** – ndlr) *qui est aujourd'hui terminé et que nous espérons pouvoir tourner bientôt.* **The Nun** *était un projet de la Fantastic Factory sans réalisateur attitré. Julio Fernandez et Brian Yuzna m'ont proposé de le diriger puisque mon script en cours avec Fernando n'était alors pas encore prêt. Ce fut un grand plaisir pour moi que d'accepter.*

TU NE TUERAS POINT... SI POSSIBLE

Auteur du pitch, Jaume Balagueró laisse sa place de scénariste au débutant Manu Diez et part sur **Fragile**, une ghost story qui risque de faire gravement parler d'elle lors de sa sortie. De fantômes, il en est aussi question dans **The Nun**. Six jeunes filles d'une quinzaine d'années suivent une scolarité mouvementée dans une école sinistre régie par des nonnes tyranniques et autoritaires, enseignant les préceptes divins à grand renfort de coups de ceinturon. Le jour où la Mère supérieure (le mannequin d'origine suisse Cristina Piaget) découvre que l'une d'entre elles est enceinte, l'horreur monte à son paroxysme. Sans hésitation, elle lui tabasse le ventre jusqu'à l'expulsion du fœtus avant de lui faire un lavement brutal en guise de purification. Témoins de la scène, les cinq autres jeunes filles se promettent de venger leur amie. Le lendemain, le corps sans vie de la mère supérieure est retrouvé. L'histoire se poursuit quatorze ans après cette belle et brutale entrée en matière. Désormais trentenaires, les six jeunes femmes (toutes interprétées par de jeunes espagnoles débutantes) vont se retrouver après le meurtre sauvage de l'une d'entre elles. Rapide enquête, constat logique : le coupable pourrait bien être la Mère supérieure, revenue de l'Au-delà pour se venger. Un script un poil consensuel qui devrait cependant se démarquer du lot grâce à une approche réaliste voulue par son réalisateur

— *Le principe de base était de travailler sur le quotidien, le banal. Nous parlons d'une histoire dans laquelle intervient le surnaturel : l'apparition d'un fantôme avec des intentions de vengeance. Dans ce type de contexte, si vous mettez votre spectateur dans une situation trop artificielle ou fantastique, vous lui dites clairement que tout ce qu'il verra est un mensonge, et cela comporte le risque que, lorsque survien-*

Ci-dessus :
Six collégiennes découvrent le cadavre de la Mère supérieure. Le début d'une longue malédiction...

Ci-dessus :
Le fantôme de la Mère supérieure, revenue d'outre-tombe pour se venger.

nent les moments censés susciter le suspense, la perruque, l'angoisse ou la terreur, le spectateur soit déconnecté et ne s'identifie pas à la réalité des personnages. Afin d'éviter cette distanciation, j'ai fait en sorte, pendant la révision du scénario, que le point de départ des scènes de peur soit très banal. D'une part, nous avons travaillé sur la forme sous laquelle cette présence surnaturelle pouvait se manifester. Nous en sommes arrivés à la conclusion que ce serait l'eau, et à partir de là, nous avons cherché la meilleure manière de confronter cet aspect à la réalité. De nos jours, le contact avec l'eau se fait dans les lieux les plus communs et les plus banals, les lieux dans lesquels nous effectuons des gestes basiques comme manger ou se laver : la cuisine, la salle de bain... Et nous tenions le concept, la combinaison de ces deux aspects s'est transformée en quelque chose de très intéressant. Une fois le code de l'histoire établi, nous avons obtenu précisément ce que nous cherchions : une femme qui marche tranquillement dans sa maison, entre dans sa salle de bain, ouvre le robinet. Une chose simple et banale, la femme est sereine, mais le spectateur sait qu'ouvrir le robinet est la pire chose qu'elle puisse faire... »

Ci-contre :
Une des collégiennes vient d'apercevoir un cadavre. Un de plus !

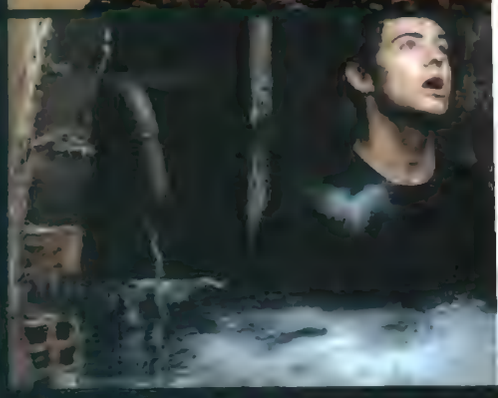
SOMBRE COMME L'ENFER

L'eau, une fois de plus après **Dark Water** (et son prochain remake) et **Le Cercle - The Ring 2**, est utilisée comme porte d'entrée (et comme vecteur de trouille donc) dans notre monde par des spectres avides de vengeance. Un élément au centre d'un film dont les premières images diffusées durant la dernière édition de l'AFM ont considérablement marqué au fer rouge les rétines des spectateurs par leur stricte beauté visuelle renvoyant directement au cinéma espagnol sombre et gothique des années 60 et 70. Un résultat apparemment très léché, obtenu en étroite collaboration avec le directeur de la photographie David Carretero. De la Madrid revient sur son travail avec un homme qui sortait alors tout juste du naufrage des **Dalton**, le nanar fumeux d'Eric et Ramzy que Filmax s'apprête à distribuer en Espagne : *« Le cinéma de genre a toujours exercé une forte attraction sur les directeurs de la photographie, car tout part de l'idée de créer un monde esthétiquement singulier. Il y a toujours beaucoup de manipulations et nous nous éloignons délibérément du réalisme. La lumière que nous utilisons dans ce type de films a beaucoup à voir avec l'expressionnisme, ce qui représente un grand défi et une grande responsabilité pour le directeur de la photographie... Je me souviens que lors de ma première entrevue avec David, je lui ai décrit le concept basique auquel j'avais pensé pour la lumière : intérieur - nuit sans lumière électrique. Cependant, je lui ai précisé que j'étais très ouvert à d'autres suggestions. Il était enchanté par l'idée. Notre entrevue était un succès, et bien qu'il ne soit pas amateur de genre, je lui ai conseillé de visionner certains films pour la fin de la semaine afin qu'il sache le type d'esthétique que je recherchais. Il m'a appelé le dimanche pour me dire qu'il était très intéressé, et nous travaillions ensemble dès le lundi suivant. Je trouve qu'il a fait un boulot superbe, et que le résultat est à la hauteur de nos attentes : ces intérieurs dans la pénombre où l'on y voit goutte, mais où en même temps tout est visible, c'est quelque chose de magique et de très spécial, tout comme le contraste chromatique des différentes époques durant lesquelles se déroule l'histoire, auxquelles David et Estefania Zarrillo, la directrice artistique, ont apporté de magnifiques idées.*

Beaucoup d'espoirs sont donc placés dans le premier film de Luis de la Madrid. Sa réussite artistique pourrait effacer de nos mémoires l'échec cuisant de **Romasanta** (voir Mad 162) et celui, plus relatif, de **Beyond Re-Animator** (voir Mad 148, non franchement, quelle référence ce mag !) et redonner ainsi un peu de crédibilité à la Filmax Fantastic Factory, en légère perdition depuis quelque temps. En espérant que la concurrence ne vienne pas lui couper l'herbe sous le pied (est attendu prochainement **The Nundead**, le premier film d'horreur indépendant hawaïen (!?) au pitch quasi similaire), Luis de la Madrid conclut sur une brève et pertinente analyse du genre : *« Si l'on réfléchit un peu, on réalise que les thèmes abordés dans les films d'horreur sont d'un grand intérêt éthique et philosophique, et sont bien plus intéressants que de grands drames ou des comédies du cinéma dit de série A, qui peuvent se résumer ainsi : un homme rencontre une femme. **The Nun** appartient à une catégorie de films très populaires en occident, où un groupe d'adolescents est confronté à une terreur inconnue, en général relative au sexe et à la mort. Il ne faut pas s'étonner que ce genre soit plébiscité par le jeune public, car après tout, un enfant quitte l'enfance et entre dans l'adolescence lorsqu'il commence à penser à ces thèmes, quand l'image parfaite qu'il a de ses parents se décompose, et qu'il acquiert certaines responsabilités... Le monstre n'est souvent que la représentation de ces idées et de ces concepts. Ce qui est intéressant, c'est que tout cela n'est pas abordé de manière intellectuelle ou réfléchie par le cinéma de genre, mais de manière instinctive, presque tactile, au travers d'émotions et de sentiments basiques, comme la peur. »* Reste maintenant plus qu'à espérer que **The Nun** soit à la hauteur du discours de son jeune et plus que prometteur réalisateur.

Alexandre BUSTILLO

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Marie-Gwenaëlle CHUIT



Ci-dessus, de haut en bas : Les collégiennes complotent contre la Mère supérieure pour venger une de leurs amies.

Une pièce qui se remplit d'eau à vive allure : l'arme ultime de la nonne maléfique.

« Si l'on réfléchit un peu, on réalise que les thèmes abordés dans les films d'horreur sont d'un grand intérêt éthique et philosophique. »

Ci-contre : Une victime de plus pour la religieuse vengeresse dans un plan qui rappelle assez ouvertement les giallos de la grande époque.

LA MAISON DE CIRE DE JAUME SERRA

VIEILLE ECOLE

Après La Maison de l'horreur, 13 fantômes, Le Vaisseau de l'angoisse et Gothika, voici donc la nouvelle production Dark Castle, remake d'un célèbre film d'horreur des années 50. Le film n'ayant pas été encore montré à la presse, on fait le point sur ce qu'on peut attendre de ce nouvel opus produit par la boîte de Joel Silver et Robert Zemeckis.

Certes, cela fait déjà quelque temps qu'Hollywood a intégré le potentiel commercial du film d'horreur. Par contre, phénomène plus récent, la vague de remakes qui submerge actuellement l'industrie marque sans doute, au-delà de la ritournelle facile sur le manque d'imagination du cinéma américain, un certain besoin de reconnaissance ou de renouvellement pour le genre. Outre les spin-offs récents (**Freddy contre Jason**, **Alien Vs. Predator**), et les adaptations de jeux vidéo (à venir : **Alone in the Dark**, **Doom**, le **Silent Hill** de Christophe Gans), Hollywood semble pris d'une véritable frénésie de recyclage qui va puiser, pour l'instant, l'essentiel de sa matière inspiratrice d'une part dans le cinéma des années 50 à 80 (celui avec lequel ont grandi ceux qui détiennent actuellement le pouvoir au sein des studios) et d'autre part à l'étranger. Il y a là sans doute une volonté de refaire une virginité au genre, notamment en allant chercher des talents internationaux, quitte à leur faire refaire le même film (Takashi Shimizu sur **The Grudge**, Hideo Nakata sur **Le Cercle 2 - The Ring 2**) ou à carrément verser dans le patchwork mondialiste (le Brésilien Walter Salles qui refait le **Dark Water** de Nakata). Ces choix artistiques accouchant de succès commerciaux indéniables, il n'y a aucune raison pour que cette politique s'arrête et les projets de remakes continuent donc de s'accumuler : **Le Monstre est vivant** refait par son auteur/réalisateur Larry Cohen, **La Colline a des yeux** produit par Wes Craven et réalisé par notre Alexandre Aja national, une hypothétique relecture d'**Evil Dead**...

RESSEMBLANCES

Si jusqu'ici, Dark Castle Entertainment, la boîte fondée par Joel Silver et Robert Zemeckis en hommage aux films d'épouvante de William Castle, a enquillé les productions lénifiantes et mal foutues (seul le **Gothika** de Kassovitz a réussi à tirer un tant soit peu son épingle du jeu), **La Maison de cire**, leur nouveau projet, semble faire prendre une nouvelle tournure à cette anthologie horrifique. Évidemment, cette mise à jour du concept n'est pas innocente. Le succès récent de remakes comme **Massacre à la tronçonneuse** ou **L'Armée des morts** a

entériné un retour en grâce, auprès des exécutifs des studios, du film d'horreur craspec en provenance des années 70. Une période qui fait figure d'âge d'or pour le film d'horreur moderne et dont le contexte libertaire a grandement favorisé l'éclosion d'un cinéma jusqu'au-boutiste. Le remake du classique de Tobe Hooper par Marcus Nispel semble être l'inspiration majeure de cette **Maison de cire** : même bande-annonce ponctuée d'un crépitement de flash photographique, même jeune réalisateur issu du clip et de la pub, même casting branché constitué de jeunes acteurs en devenir, même contexte provincial et menaçant, mêmes tueurs dégénérés dont l'un, affublé d'un masque de cire informe, rappelle grandement la célèbre tronche de cuir à la tronçonneuse… Jugez plutôt.

Une bande de jeunes en route pour un championnat de football fait une halte camping en pleine campagne. Parmi eux, Carly Jones (Elisha Cuthbert, ***24 heures chrono***), son frère Nick (Chad Michael Murray, **Freaky Friday**), son petit ami Wade (Jared Padalecki, **Le Vol du Phénix**) et sa meilleure copine Paige (Paris Hilton, la télé-biatch préférée de Bustillo). Ils sont très vite dérangés par un camionneur mystérieux qui repart après leur avoir foutu les chocottes avec son gros camion vétuste. Le lendemain, nos amis les jeunes se réveillent, découvrent que leur voiture a été fouillée et décident de s'aventurer dans Ambrose, le seul bled à des kilomètres à la ronde. Une sorte de patelin fantôme qui recèle un musée de cire étrange, où nos héros vont se retrouver pris au piège de deux maniaques, des frères plus ou moins dégénérés et adeptes de la sculpture en cire à base d'êtres humains…

LA FRATERNITE DANS LE SANG

Les premières images de **La Maison de cire** confirment donc l'influence du film de Nispel, mais livrent également quelques autres clés, comme cette scène de camping filmée en partie par le caméscope de l'un des personnages et ce camion aussi crade que mystérieux. Des éléments qui rappellent fortement **Le Projet Blair Witch** ou **Jeepers Creepers**, et dévoilent un projet qui semble vouloir synthétiser tous les récents succès du film d'horreur, au risque de perdre sa personnalité en cours de route. Des références finalement très récentes, ce que confirme une Paris Hilton particulièrement

Ci-dessus :
Carly (Elisha Cuthbert) et Nick (Chad Michael Murray) découvrent la maison de cire. Ça fait peur la cire, c'est vrai…

Ci-contre, de gauche à droite :
Carly, une beauté en marcel : idéal pour s'enfuir dans un film d'horreur…

Le petit groupe de teenagers paré pour se faire dézinguer la tronche : parfait !

Ci-dessus :
Carly découvre les mystérieux habitants de la maison de cire. Des... des... des gens en cire, oui !

enthousiaste : « *J'adore les films d'horreur, le nouveau* **Massacre à la tronçonneuse**, **Freddy contre Jason**, **Halloween**... ». Nul doute que la jet-setteuse n'est pas très portée sur les films remontant au-delà des années 80, même si elle rajoute un assez culotté « *Je pense que notre film est meilleur que l'original.* » On nous permettra quand même de douter que la Hilton ait pris le temps, entre deux vidéos amateurs, de mater **L'Homme au masque de cire**, flamboyante pièce gothique du grand André de Toth sortie en 1953. **La Maison de cire** est donc bien le remake de ce film (qui était lui-même le remake du **Masques de cire** de Michael Curtiz datant de 1933), même s'il n'entretient que peu de similitudes avec son modèle, hormis son titre original (**House of Wax**), l'argument des êtres humains transformés en statues de cire et quelques gimmicks ponctuels (comme la confusion entre les sculptures et les êtres vivants). « *Mis à part le concept, il n'y a pas vraiment de grosses similitudes entre les deux films.* » confirme Joel Silver. « *Nous avons changé pas mal de choses, comme le décor principal, qui est un musée de cire un peu spécial. C'est un bâtiment entièrement construit en cire. Il y a bien sûr des plans qui rappelleront le film original, mais c'est une histoire complètement différente, avec les possibilités visuelles qu'impliquent les effets spéciaux modernes.* ». Exit donc, le sculpteur torturé et pathétique incarné par Vincent Price, de même que le caractère vengeur de ses agissements, exit également le sombre romantisme qui baignait le film de De Toth ainsi que le cadre rétro du New York de 1900. Place à une bande de teenagers paumés chez les rednecks de l'Amérique profonde et à un décor particulièrement original. Toutefois, une référence étrange semble présager d'une caractérisation un peu plus fine que prévu en ce qui concerne les deux tueurs du film (dont le moins dégénéré sera incarné par Brian Van Holt, déjà vu dans **Basic** en troufion manipulateur). Lors d'une séance dans le cinéma abandonné d'Ambrose, les héros assistent à une projection de **Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?**, le célèbre film de Robert Aldrich qui, rappelons-le, racontait l'histoire de deux sœurs déchirées par la rivalité et la jalousie à la suite d'un drame. Cette référence, a priori incongrue dans un tel film, laisse augurer de relations complexes entre les deux frères psychopathes et sans doute d'un traitement des personnages tirant vers une empathie salvatrice qui permettrait au film de s'éloigner des modèles convenus du slasher de base. Si cette thématique est bel et bien présente dans le film, il faudra sans doute la mettre au crédit des scénaristes, les frères Carey et Chad Hayes, duo venu de la télé et qui a parfaitement su intégrer à leur commande des préoccupations plus personnelles. À vérifier, donc.

ON PASSE A LA TELE

« *C'est un film de Joel Silver, j'étais donc très excitée quand ils m'ont demandé d'être dedans.* » déclare Paris Hilton, qui est donc apparemment en surchauffe dès qu'on lui parle du producteur de **Piège de cristal** et de **Matrix**... Silver, lui, a donc été l'artisan de la fusion entre deux volontés sur **La Maison de cire** : d'une part celle du studio, qui souhaitait faire un remake du film d'André de Toth, et d'autre part, celle de Dark Castle, qui cherchait un nouveau projet. **L'Homme au masque de cire** ayant été le premier film en relief de l'histoire du cinéma, le fait d'appliquer le même procédé à **La Maison de cire** a été envisagé dans un premier temps. D'autant plus que l'anthologie Dark Castle n'avait pour l'instant jamais récupéré les légendaires astuces promotionnelles de William Castle (fauteuils qui vibrent, squelettes qui apparaissent dans la salle de cinéma...). Finalement, Joel Silver décida d'oublier le filmage en relief : « *On en a dis-*

Ci-contre :
Carly et Bo (Brian Van Holt), un homme de maison peu accueillant...

cuté mais je n'aime pas trop ces lunettes rouges et bleues. Je ne crois pas que les adultes soient sensibles à ce genre de gadgets. Les enfants peut-être, et c'est d'ailleurs ce qui explique sans doute le succès du dernier **Spy Kids**, *mais les adultes… En fait, on est quand même en train de se demander si nous n'allons pas proposer le film en relief lorsqu'il sortira en DVD.* ». Plutôt bizarre, cette idée d'intégrer la 3D après que le film ait été tourné, surtout quand on pense au vrai travail de mise en scène effectué par André de Toth pour mettre en valeur l'utilisation de ce procédé sur son **Homme au masque de cire**. En fait, **La Maison de cire** est bien le théâtre d'une expérimentation promotionnelle, mais nettement moins glorieuse que les sympathiques bidouillages à la Castle. Tourné en Australie, dans les studios qui accueillirent la trilogie **Matrix**, le plateau de **La Maison de cire** fut ainsi le théâtre d'une émission de télé-réalité initiée par la chaîne MTV. Baptisée ***Movie Life :*** **House of Wax**, cette émission n'est sans doute pas étrangère à la présence dans le film de Paris Hilton, qui est devenue extrêmement populaire aux États-Unis grâce au show ***Simple Life***, une sorte d'équivalent de notre ***Ferme des célébrités***. Selon Silver, « *C'est une première, ça n'a jamais été fait avant. C'est une sorte de making-of sous forme de reality show, avec tous les acteurs au jour le jour sur le lieu de tournage et dans les coulisses. De plus, cette idée permettait quelque part de rendre hommage à William Castle. Depuis que nous avons fondé Dark Castle, nous cherchions à créer quelque chose qui rendrait le film événementiel et nous avons vu là une bonne occasion de concrétiser enfin cela.* ». L'actrice Elisha Cuthbert, elle, avoue avoir eu un peu peur de se lancer dans une telle expérience : « *Nous étions loin de chez nous et réunis là pour tourner un film d'horreur. Je me suis demandé si un tel show allait être intéressant parce que pour des acteurs, un tournage, c'est avant tout beaucoup d'attente. Je me demandais ce que ces gars de la télé allaient bien pouvoir filmer d'intéressant. Et finalement, ça n'a pas été triste…* ». En fait, la fille de Jack Bauer fait allusion à l'incendie qui a ravagé un des plateaux des studios australiens de la Warner, au début de l'été 2004, et qui a bloqué le tournage de **La Maison de cire** pendant quelques jours. En tout cas, du pain béni pour les caméras de MTV et une petite frayeur pour la production.

DANS L'EXPECTATIVE

Reste le grand inconnu de l'équation, à savoir le jeune réalisateur Jaume Serra, jeune shooter espagnol qui fait ici ses débuts derrière la caméra, après avoir signé de nombreux spots de pubs et des clips vidéo pour, entre autres, Britney Spears ou Enrique Iglesias. Impossible de savoir à l'heure actuelle si le débutant saura transcender le caractère plutôt formaté des productions Dark Castle et s'il saura livrer autre chose qu'un film d'horreur pour les kids (le syndrome **Détour mortel**). Pour l'heure, Dark Castle prépare déjà son prochain film, **The Reaping**, un film d'épouvante mystico-rural sur une jeune femme (Hilary Swank) confrontée dans une petite bourgade texane à des phénomènes qui rappellent les 10 plaies d'Égypte évoquées dans la Bible. Prévu pour une sortie en 2006, le film sera réalisé par James Cox (**Wonderland**) et écrit à nouveau par les frères Hayes. En attendant, on pourra vérifier dès le 25 mai si **La Maison de cire** est encore un de ces remakes dont on se serait bien passé ou s'il s'avère une série B flippante et rondement menée.

Arnaud BORDAS

Ci-contre, de haut en bas : Paige (Paris Hilton) en mauvaise posture : mais non, elle ne tourne pas une nouvelle vidéo, bande de pervers !

Avant même de parvenir à la maison de cire, les « teens » se rendent compte que les habitants du coin ne sont pas vraiment rassurants.

Ci-dessous : Bo, la tronche calcinée : et ouais, y'a pas que la cire qui fond au contact de la chaleur !

DEAD MEAT DE CONOR MCMAHON

Originaire d'Irlande, voici un film d'horreur gore qui ajoute à La Nuit des morts-vivants le cas de vaches folles devenues carnivores sous l'effet d'une alimentation à base de farines animales. Vibrant plaidoyer pour le bio, DEAD MEAT n'en découpe pas moins du steak saignant à longueur de bobines et pratique l'équarrissage au rythme d'un abattoir en surchauffe malgré des moyens étriqués de série Z.

MALBOUFFE

Très peu de films gore arrivent d'Irlande. Mais **Dead Meat** est l'exception qui confirme la règle. Du cinéma d'horreur produit avec les moyens du bord, précisément selon une méthode économiquement indigente déjà éprouvée par George A. Romero (**La Nuit des morts-vivants**), Wes Craven (**La Dernière maison sur la gauche**), Sam Raimi (**Evil Dead**) et Peter Jackson (**Bad Taste**). Nanti d'un budget de 100 000 euros, le novice Conor McMahon creuse le même sillon que ses prédécesseurs. Celui d'un fantastique sanglant, provocateur, dont l'amateurisme de la réalisation laisse supposer d'évidentes dispositions pour la mise en scène. Mais si Conor McMahon dirige **Dead Meat**, il n'en est pas l'initiateur. Le mérite de l'idée revient à Edward King et Michael Griffen, organisateurs à Dublin de l'Horrorthon, une manifestation locale entièrement dévolue au cinéma d'horreur. - *L'Horrorthon est un festival qui se déroule le temps d'un week-end. C'est l'un des plus gros événements du pays...* - précise Edward King, accro de fantastique depuis l'enfance. - *À l'âge de six ans, on m'a demandé quel était mon film préféré.* **Le Livre de la jungle** *? Dumbo* ou encore **La Montagne ensorcelée** *? J'ai répondu* **Les Dents de la mer**, *parce qu'on y voit un requin géant bouffer des gens ! À 11 ans, j'ai tellement empoisonné la vie de mon père qu'il m'a emmené voir* **L'Exorciste** ! -

L'ELU DE L'HORRORTHON

Sous l'impulsion d'Edward King et Michael Griffen, l'Horrorthon connaît un immense succès, une affluence record. Un peu sur le modèle du Festival Fantastique du Grand Rex parisien au début des années 80. Tous les fans du genre répondent à l'appel. Dans la foule des cinéphiles jamais repus d'excès gore, Edward King et Michael Griffen repèrent en 2001 un certain Conor McMahon. Un jeune homme fraîchement diplômé de l'université et auteur de plusieurs courts-métrages. - *Avant* **Dead Meat**, *j'avais réalisé un court-métrage d'horreur,* **Braineater**, *quelques petits films d'action et j'avais même mis en images une tragédie de Shakespeare...* - mentionne Conor McMahon.

Entre les trois hommes, le courant passe et, d'une discussion à l'autre, les organisateurs de l'Horrorthon en viennent à proposer à leur poulain le projet d'un long-métrage gore. Une opportunité exceptionnelle pour Conor McMahon, qui saute sur l'occasion. - *Bien sûr, 600 000 euros ce n'est pas un gros budget, mais c'est exactement ce qu'il nous fallait !* - plaide-t-il. - *J'avais juste terminé mes études secondaires et la chance de tourner un film tombait à pic. Si des producteurs avaient alloué une somme plus importante à* **Dead Meat**, *disons un million d'euros, ils auraient cherché un réalisateur chevronné. Tourner un film pareil offre la possibilité de montrer ce qu'on sait faire et, ensuite, d'embrayer sur des projets importants*

« Personne dans notre équipe n'avait auparavant travaillé sur un long- nous tous. Nous compensions notre manque d'expérience par de

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Un des nombreux zombies de Dead Meat, qui ressemble à s'y méprendre à un certain Rob...

Des enfants zombifiés en plein repas, une poignée de survivants qui font preuve d'une grande solidarité et des maquillages gore à souhait à la Troma : Dead Meat réunit tous les ingrédients nécessaires pour séduire les fans du genre.

C'est un processus naturel par lequel sont passés beaucoup de cinéastes. - Pratiquement tous ceux qui font la pluie et le beau temps à Hollywood, de George Lucas à Steven Spielberg, en passant par James Cameron et Quentin Tarantino. - *Pour mettre toutes les chances de son côté dans une expérience pareille, il faut impérativement rester réaliste et raisonner en fonction des moyens mis à votre disposition. Ce n'est pas parce que tout le matériel nécessaire n'est pas à votre portée que vous n'allez pas pouvoir tourner le film. Si vous êtes prêt à sacrifier certains aspects du film pour en préserver et en accentuer d'autres, alors là, les choses deviennent possibles.* - Possible dans le cas de **Dead Meat** grâce à la contribution substantielle d'un fonds de soutien, l'Irish Film Board, équivalent irlandais du CNC français. Un organisme officiel et tout à fait respectable. C'est justement sa respectabilité qui, selon toutes vraisemblances, aurait dû pousser ses responsables à claquer la porte au nez d'Edward King et Michael Griffen. Contre toute attente, ils sont accueillis les bras ouverts. - *Il faut dire que Brendan McCarthy de l'Irish Film Board est un grand fan de fantastique et de gore* - précise Edward King. - *Cela aide. De même, tous nos financiers nous ont soutenus au mieux. Ils nous ont fichu une paix royale lorsque nous nous sommes effacés de la carte pour réapparaître quelques mois plus tard avec un film d'horreur...* -

PERDUS EN RASE CAMPAGNE

Le tournage de **Dead Meat** dura précisément cinq semaines. Cinq semaines à crapahuter dans la campagne verdoyante de la région de Leitrim en avril et mai 2003. Cinq semaines d'apprentissage du cinéma pour toute l'équipe. - *Nous avions beaucoup d'étudiants sur le set* - précise Conor McMahon. - *Personne dans notre équipe n'avait auparavant travaillé sur un long-métrage. Ce qui fait que le tournage a été plein d'enseignements pour nous tous. Nous compensions notre manque d'expérience par de l'enthousiasme à en revendre. Sur le plateau, certains accumulaient plusieurs fonctions. Notre état d'esprit nous a véritablement facilité la tâche.* - Ce que corro-

bore Edward King, en charge de la logistique et des finances. *« Si les prises de vues ont été parfois hasardeuses, ce n'était pas un problème. Nous nous étions scrupuleusement préparés et nous savions exactement ce que nous devions faire et quand nous devions le faire… »*. Bien géré et organisé en dépit de l'amateurisme ambiant, le tournage de **Dead Meat** n'en subit pas moins quelques pittoresques incidents et retards. *« Dès le premier jour, l'assistant opérateur s'est égaré sur les routes de campagne. Et il transportait dans son véhicule tout l'équipement caméra et le reste. Pendant qu'il tournait en rond, nous attendions en trépignant de ne pouvoir absolument rien faire. C'était la paralysie totale quelques heures durant. »* Edward King et Conor McMahon en rigolent encore, tout comme de la figuration excessivement difficile à diriger (des gens du secteur recrutés sur petites annonces dans la presse locale) et hésitante à adopter la démarche des zombies cannibales. Ce qui se voit parfois à l'écran, lorsque déferle la vague des morts-vivants anthropophages. Trop ambitieux pour un si petit film ? *« Non »* répond le réalisateur. *« Rien dans* **Dead Meat** *n'était au-dessus de nos moyens et du budget alloué. Nous l'avons justement écrit en fonction de nos possibilités. C'est-à-dire en limitant les éclairages sophistiqués et en concentrant le récit autour de deux ou trois comédiens durant toute la durée de l'action »*

Une poignée d'acteurs pour un scénario qui débute sur la scène classique de la voiture sur une route de campagne. À l'intérieur, Martin (David Ryan) et sa petite amie espagnole, Helena (Marian Araujo). Un moment d'inattention et les voilà percutant de plein fouet un type planté en plein milieu de la chaussée. Alors que l'inconnu devrait déjà pointer auprès de Saint Pierre, il se redresse et mord sauvagement Martin qui, avant de contracter le virus faisant rapidement de lui un zombie affamé, lui explose méchamment la tête. La suite est classique : livrée à elle-même, Helena échappe à plusieurs attaques, rencontre quelques survivants, dont un vagabond, une gamine et un couple qui prend son pied à démolir du mort-vivant.

BEAU TEMPS POUR LES ZOMBIES

On pourrait penser à **28 jours plus tard** *en lisant mon script…* poursuit Conor McMahon. *« Mais j'ai écrit le scénario cinq mois avant sa sortie… Si aujourd'hui les films de zombies prolifèrent, il n'y en a pratiquement pas eu pendant dix ans. Le temps que nous tournions* **Dead Meat**, *et il y en avait déjà partout sur les écrans ! »* Le hasard donc, même si le distributeur international du film, la société canadienne Cinemavault tire profit de la situation en appâtant le chaland avec une bande-annonce aux images

métrage. Ce qui fait que le tournage a été plein d'enseignements pour l'enthousiasme à en revendre. »

assemblées par le monteur de **Land of the Dead**, Michael Doherty. De bonne guerre. Lancé dans la rédaction du scénario de **Dead Meat**, Conor McMahon ne se préoccupe guère d'expliquer les faits, la contagion qui ravage une région rurale. Pourquoi les enfants dévorent-ils leurs parents ? Pourquoi les parents dévorent-ils leurs enfants ? *« Je me suis d'abord attelé à l'écriture de toutes les séquences mettant en scène des morts-vivants. Dans un second temps, j'ai relié la fiction à la très réelle épidémie de vache folle. Un rapprochement qui s'est spontanément produit… »* Et qui donne à **Dead Meat** une caractéristique unique dans le genre : c'est un ruminant qui provoque la contagion en attaquant un fermier. Un autre bestiau (de même ?) attaquera ensuite le 4 X 4 des héros. La nuit des vaches mortes-vivantes en somme. L'une des idées les plus folles d'un film qui, s'il cabure aux excès gore souvent exploités dans le genre et à grands coups de gros plans, sait aussi faire preuve d'originalité. Particulièrement l'étonnante traversée nocturne d'un champ où, plantés comme des piquets, les zombies dorment, apparemment plongés dans d'impénétrables rêves… Des instants fascinants, onirico-cauchemardesques, entre George A. Romero et David Lynch. Mais c'est surtout du côté du maître de Pittsburgh que penche **Dead Meat**. En particulier du côté de **La Nuit des morts-vivants** et de **The Crazies**, avec lequel il partage la zone en quarantaine et les hommes armés portant combinaison et masque de protection… Conor McMahon connaît ses classiques et les cite volontiers. L'un des péchés mignons de pratiquement tous les réalisateurs débutants mais avec en plus, dans **Dead Meat**, la volonté farouche de se faire plaisir en accumulant un maximum de sévices, sans crainte des critiques négatives ou indignées devant tant de crânes fendus et d'intestins déroulés. *« **Dead Meat** est un film d'horreur fait par des amateurs de gore pour d'autres amateurs de gore »* conclut Conor McMahon qui, bon sang, ne saurait mentir.

Marc TOULLEC

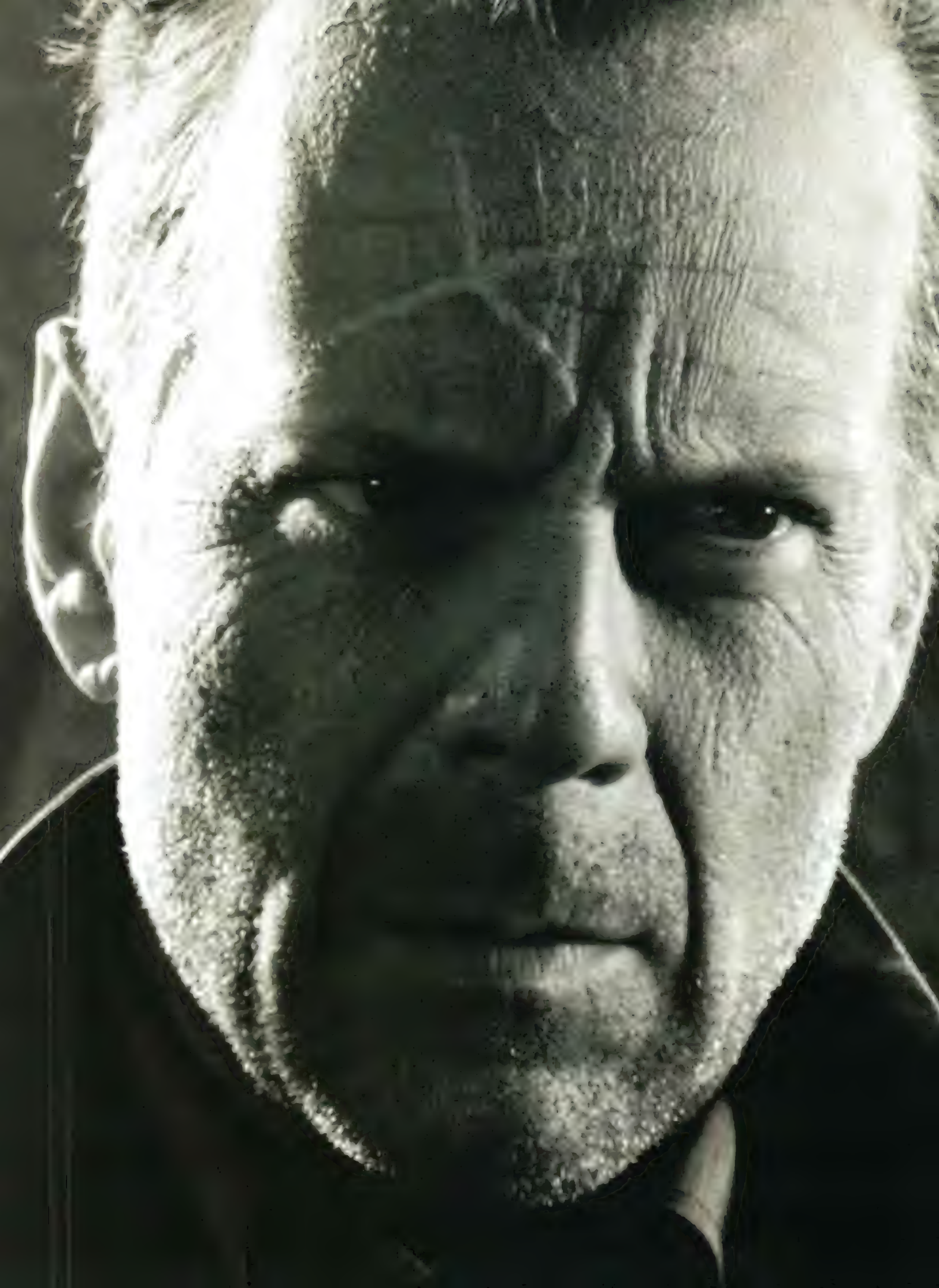
Ci-dessus, de haut en bas : Helena (Marian Araujo) tente de se débarrasser du très agressif zombie à la pioche…

Quand les zombies de Dead Meat passent à table, ces goinfres en oublient les bonnes manières !

PECHE ORIGINEL

SIN CITY DE FRANK MILLER ET ROBERT RODRIGUEZ

Encensé outre-Atlantique par tous les fan-boys ralliés à la cause du duo Rodriguez/Miller, SIN CITY est précédé d'une réputation de comic-book movie ultime. A la question *« Est-ce vraiment le cas ? »*, on répondra que les meilleures intentions ne font certainement pas les meilleurs films, comme en témoigne ce SIN CITY vu par le réalisateur multifonction des Spy Kids, qui s'avise de transformer une histoire d'hommes en film pour gamins...



L'aspect positif de la « geekisation » hollywoodienne, c'est qu'elle a permis à certains matériaux de haute volée d'être traités avec un fervent respect, chose peut-être plus rare ne serait-ce qu'il y a une dizaine d'années. Mais il existe bien sûr un versant plus problématique à ce phénomène semblant puiser ses racines dans des années de rejets constants. En effet, la radicalisation du mouvement « geek » pousse parfois tellement loin la logique hollywoodienne inversée, en voulant défendre à tout prix ses idoles, que certains projets marqués de leur sceau se retrouvent enfermés dans un carcan ghettoïsé avant même d'avoir été pleinement pensés.

FAN-BOY STORY

Le succès des **Seigneur des anneaux**, **Hellboy**, **Spider-Man**, **X-Men**, **Kill Bill** et autres, conçus dans une liberté quasi totale par leurs auteurs, tient bien évidemment au fait que ces derniers sont extrêmement fidèles à leurs sources d'inspiration, même s'il ne s'agit pas là de la seule et unique raison. Impossible de réussir un **Kill Bill** par exemple, sans émettre une réflexion sur le cinéma d'exploitation afin d'en tirer la substantifique moelle. Ça, les studios hollywoodiens commencent à le comprendre, les bifions aidant, ce qui n'est pas forcément le cas de tout le monde, et parfois des geeks en premier, cadenassés par leur aveuglement. C'est pourquoi le succès critique d'un **Sin City**, entièrement conçu non pas comme une œuvre fidèle à sa source mais plutôt comme une « traduction » cinématographique directe, peut faire peur… Qu'on ne se méprenne pas cependant, nous pensons évidemment que l'œuvre de Frank Miller trône en première place au panthéon des graphic novels et nous jubilions carrément à l'idée d'une adaptation cinématographique des exploits de Marv et de ses petits copains violents, d'autant que nous l'avons fantasmée pendant des années sans trop oser y croire. Pourtant, ce n'est pas tant le nom de Robert Rodriguez associé au projet que nous pouvions craindre (même s'il est loin d'être un bon réalisateur), mais plutôt sa volonté absurde de reprendre les intrigues telles quelles et de simplement les interpréter pour le cinéma. Il n'y a pas de crédit scénaristique au générique de **Sin City**, et d'ailleurs, si un script a été rédigé avec la BD sur les genoux, il n'aura servi qu'à éclairer l'équipe sur la direction du projet. Car, selon le souhait de Rodriguez, **Sin City**, ce sera du tel quel, sauf que le format n'est plus le même : on passe des pages dessinées au grand écran, et ce sera le seul changement notable. D'accord, sauf que ce n'est pas tout à fait le cas…

UNE CASE, UN PLAN

Posons la première chose d'emblée : si vous ne connaissez pas *Sin City* de Frank Miller, mais que vous adorez les intrigues de loosers magnifiques cherchant un alibi d'existence pour survivre dans les méandres d'un univers régi par la loi du plus fort, et que l'incroyable casting (faut dire, on n'en a pas vu un comme ça depuis longtemps) vous donne envie de payer votre place pour voir le film de Rodriguez, alors vous allez adorer suivre les traces du barbare Marv (Mickey Rourke), prêt à péter la tronche du premier venu pour retrouver l'assassin de sa bien-aimée Goldie. Vous allez jubiler à l'idée de voir Dwight (Clive Owen) tenter coûte que coûte de réparer une erreur monumentale menant à une impitoyable guerre de pouvoir, et l'histoire de l'incorruptible Hartigan (Bruce Willis) cherchant à sauver la jeune Nancy (Jessica Alba) des griffes d'un taré à l'allure repoussante risque bien de vous échauffer le sang. Là-dessus, pas de problème, **Sin City** respecte le déroulement narratif des intrigues des comics et en cela, le naufrage annoncé est tenu à bout de bras par la noblesse qualitative de la bande dessinée, absolument géniale de nihilisme romanesque et viscéral. Pourtant, le premier problème majeur de la vision de Rodriguez, c'est justement qu'il lui en manque une ! Les ellipses de comic-books ne répondant pas aux mêmes nécessités que celles du cinéma, il suffisait parfois d'une case à Frank Miller pour soulever et résoudre en même temps un problème narratif, là où une batterie de mouvements d'appareils et un découpage savant appuyant l'intrigue s'imposent pour Rodriguez, ce qu'il évite prodigieusement en prétextant la fidélité ultime envers le matériau d'origine. Résultat : les intrigues défilent à l'écran aussi vite qu'on tourne les pages de la BD (Marv déblayant les flics sur son chemin, 45 secondes à l'image !), n'impliquant jamais le spectateur dans leur richesse thématique et émotionnelle. Cela vaut autant pour la violence extrême (à titre d'exemple, Marv traîne la gueule d'un gus sur un trottoir, dans la BD ça fait mal, dans le film ça ne fait rien !) que pour les rapports humains, ce qui sous-tend qu'en cherchant à rester fidèle, **Sin City** ne l'est pas pour un sou ! Au mieux, on ne se retrouve pas pris dans le maelström d'émotions fortes, au pire, l'idée d'origine est détournée de sa fonction première (la violence encore une fois, tient la plupart du temps du cartoon, donc on repassera pour le côté viscéral !).

RESTER FIDELE

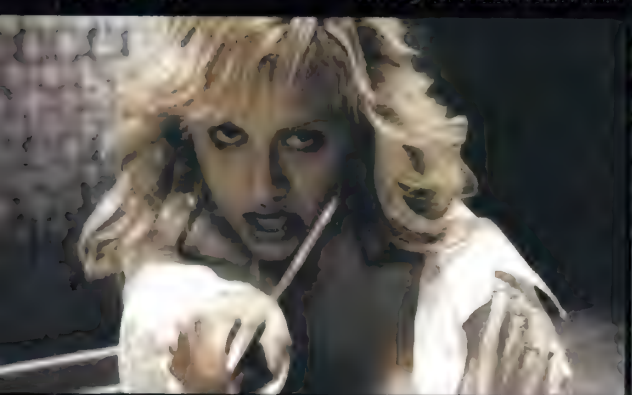
Ce qui nous conduit au problème majeur de **Sin City** : la fidélité globale de l'entreprise. Oui bien sûr, les intrigues sont respectées à la lettre (à deux ou trois détails près) et oui, le casting s'accorde finalement assez bien avec les personnages créés par Frank Miller. Ce sont les bons points du film, c'est certain, et il est fort probable que ce soient d'ailleurs les seuls apports (directs et indirects) de Miller au projet, car il ne lui suffisait pas d'apporter son nom au générique pour enlever le bénéfi-

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas :

Shellie (Brittany Murphy) agitant son couteau pour menacer la virilité des petits copains de Jackie Boy, trop aventureux à son goût…

Wendy (Jaime King), la sœur jumelle de Goldie, persuadée que Marv est responsable de sa mort.

Manute (Michael Clarke Duncan) en train de torturer Gail (Rosario Dawson), une dure à cuire qui n'a pas encore dit son dernier mot.



Ci-contre : Marv (Mickey Rourke) et son contrôleur judiciaire Lucille (Carla Gugino). Elle l'aide à garder son calme en le bourrant de médocs !

ce du doute, ce que les critiques positives semblent suggérer. D'une part, Miller n'est certainement pas un réalisateur de cinéma et son génie n'est pas aussi facilement transposable à l'écran. D'autre part, **Sin City** n'est pas vraiment fidèle au visuel de la BD non plus, loin s'en faut ! Passons encore sur le traitement de la lumière franchement approximatif, les angles de prises de vues n'étant clairement pas le reflet exact des cadrages originels propres à l'univers du comic-book. Loin de nous l'idée de jouer les pinailleurs à ce sujet, d'autant qu'une véritable fidélité de tous les instants n'aurait pas nécessairement donné le film ultime, mais force est de constater que le principe inébranlable de Rodriguez s'écroule alors petit à petit, à chaque fois qu'une nouvelle approximation se fait ressentir. Car de toute évidence, il ne s'agit en rien d'une adaptation pensée, mais au contraire rafistolée en postproduction. Bien évidemment, dans ce foutoir improbable, certaines séquences fonctionnent tant bien que mal, soit parce qu'elles renferment au moins une idée de mise en scène (la scène où Hartigan retrouve Nancy dans le bar), soit parce qu'elles sont portées à bout de bras par la justesse des acteurs déclamant du Miller comme si leur vie en dépendait. En outre, certaines séquences se distinguent aussi quand elles ne sont pas « *shot & cut* » par Rodriguez himself (LA séquence de Tarantino, cf. encadré). Certes, ce n'est pas grand-chose, mais c'est ce qui nous permet de voir ici le verre à moitié plein, et c'est certainement ce qui permet aux geeks de crier au chef-d'œuvre « révolutionnaire » qui, sans son incroyable matériau d'origine pour le maintenir en respiration artificielle, ne vaudrait pas plus qu'un **Spy Kids 3-D**, finalement pas si éloigné dans sa confection hasardeuse…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2005. REAL.: ROBERT RODRIGUEZ, FRANK MILLER ET QUENTIN TARANTINO. DIR. PHOT.: ROBERT RODRIGUEZ. MUS.: ROBERT RODRIGUEZ, JOHN DEBNEY ET GRAEME REVELL. PROD.: ROBERT RODRIGUEZ, FRANK MILLER ET ELIZABETH AVELLAN POUR TROUBLEMAKER STUDIOS ET DIMENSION FILMS. INT.: MICKEY ROURKE, CLIVE OWEN, BRUCE WILLIS, JESSICA ALBA, ROSARIO DAWSON, NICK STAHL, BENICIO DEL TORO, ELIJAH WOOD, JAIME KING, DEVON AOKI, MICHAEL CLARKE DUNCAN... DUR.: 2H06. DIST.: PAN EUROPEENNE. SORTIE LE 1ER JUIN 2005.

Ci-dessous, de gauche à droite : Hartigan (Bruce Willis) et Nancy (Jessica Alba) : dans un monde meilleur, elle serait une princesse, et lui, son chevalier servant...

Frank Miller dans le rôle d'un prêtre un peu trop irrespectueux envers la mémoire de Goldie au goût de Marv.

Dwight (Clive Owen) et Jack « Jackie Boy » Rafferty (Benicio Del Toro), à rasoirs tirés !

PEU DE PEINE A L'OUVRAGE

ON AURAIT TENDANCE À CROIRE QUE LES TRAITS FINS ET DÉFINITIFS, AINSI QUE LE NOIR ET BLANC RICHE EN CONTRASTES DE FRANK MILLER AURAIENT DU MAL À PASSER L'ÉTAPE DU GRAND ÉCRAN SANS UN MONSTRUEUX BOULOT ACCOMPLI PAR LE RÉALISATEUR CHARGÉ DE LA RETRANSCRIPTION FILMIQUE. MAIS PAS DU TOUT ! AVEC ROBERT RODRIGUEZ, LE CINÉMA, C'EST FACILE ET ÇA S'APPREND EN DIX MINUTES, COMME LES BONUS DE SES FILMS EN DVD LE SUGGÈRENT...

Ci-dessus :
Robert Rodriguez et Frank Miller sur le tournage de **Sin City**.

Ci-dessous :
Kevin (Elijah Wood), un serial killer cannibale qui connaît une triste fin, littéralement démembré et décapité par Marv, avant que ses restes ne soient offerts à un chien ! (photos de tournage)

La carrière de Robert Rodriguez prend un véritable tournant pendant la postproduction houleuse du premier **Spy Kids** qui se déroule au Skywalker Ranch, lorsque George Lucas lui fait une démonstration du cinéma de l'ère digitale. Alors qu'il pensait à retrouver sa passion d'antan en filmant, montant, produisant, et composant sur pellicule, Rodriguez voit dans la vidéo Haute Définition une façon de se simplifier la vie, la vaste majorité du travail pouvant se faire en postprodiction (ce qui sera d'ailleurs le cas sur les deux derniers **Star Wars**). Après quelques essais durant le tournage de **Desperado 2**, histoire de se familiariser avec la technique, le réalisateur retrouve ainsi une joie de filmer qu'il n'a aucune peine à teindre, sa carrière - numérique » parlant pour lui : pas moins de cinq films tournés à ce jour en trois années de pratique, soit presque la moitié de sa filmographie entière, débutant en 1991 ! Vantant haut et fort les mérites du filmage numérique, Rodriguez se fend même d'un supplément au titre évocateur (**Film is Dead**) sur le DVD de **Desperado 2**, et déclare partout qu'il a choisi son camp. Aussi, c'est depuis cet événement qu'il entrevoit alors la possibilité de monter le projet de « traduction » (c'est le terme qu'il emploie) de *Sin City* à l'écran : *« J'ai eu l'idée de faire ce film en septembre 2003, alors que je sortais tout juste des* **Spy Kids** *et que je voulais profiter du boulot incroyable qu'ils avaient fourni pour accomplir un challenge plus important. Au début des années 90, je me souviens que je voulais déjà faire une version filmée de Sin City et que je m'étais penché sur la question de l'adaptation, en me disant que ça ferait juste un film de plus, sans intérêt particulier... Aujourd'hui, avec ce que je connais sur la lumière et les effets, je me suis posé la question différemment. Au lieu d'en faire un film qui ne serait pas terrible, je me suis dit qu'on allait donner au cinéma le style visuel des comics, et apporter ainsi le cinéma aux comics plutôt que l'inverse.*

ENTREPRISE DE SEDUCTION

Pour faire **Sin City**, il faut cependant séduire son créateur Frank Miller, celui-ci étant échaudé par ses mauvaises expériences avec Hollywood (**Robocop 2** et **3** en tête). Pour savoir si son idée est valable, et en même temps avoir quelque chose à montrer à Miller, Rodriguez fait alors quelques essais en jouant lui-même le rôle principal et présente le tout au créateur de Marv, qui semble séduit par l'affaire, d'autant qu'il se verrait co-créditer comme réalisateur au générique du film. Une bonne manière pour lui de garder le contrôle de l'entreprise et surtout, une preuve de bonne foi venant de Rodriguez. Car comme il le dit lui-même, il s'agit de faire **Sin City** par Frank Miller, et non **Sin City** par Robert Rodriguez. La DGA (le syndicat des réalisateurs américains) ne l'entend cependant

HARTIGAN PAR... FRANK MILLER

Hartigan est un homme civilisé et pétri d'honneur qui prend chaque décision comme s'il se basait sur un code moral à l'ancienne. C'est certainement le héros le plus pur que j'ai pu créer, le « Galahad » de *Sin City*. Travailler avec Bruce Willis revient à assister un brillant chirurgien. Il possède une telle expérience, un tel bagage qu'il peut impressionner au premier abord, même faire peur, mais dès qu'il utilise son scalpel, une transformation s'opère. Bien sûr, il transforme le matériau de base pour le faire coller à sa personnalité, et j'ai eu peur qu'il soit capable de bouffer tout cru le jeune réalisateur sans expérience que je suis. Au lieu de ça, il est entré dans cette aventure avec une compréhension et une adoration du matériau de base, et il s'en est inspiré pour accomplir sa performance. Il a compris toutes les références au film noir, il a cerné le côté Raymond Chandler de son personnage et même mieux, il a retranscrit la théorie de Chandler comme quoi son genre de persos représente avant tout une version moderne des chevaliers en armure d'antan. Ça a été un rêve que de travailler avec lui parce qu'il a donné une certaine beauté à sa performance. Si Mickey Rourke est notre Dionysos, alors Bruce est notre Apollon !

SIN CITY : FIDELE VIOLENCE

Sin City est sans doute l'œuvre la plus personnelle de Frank Miller, auteur de comics bien connu dans la sphère de la BD pour ses contributions aux mythes de Batman, Daredevil ou Elektra. C'est aussi une sorte de condensé de soufre dans le sens où le monde qu'elle dépeint n'est certainement pas le reflet d'une société idéale. Avec ses flics pourris, ses prêtres cannibales, ce n'est pas le genre de BD que les bien-pensants américains mettraient dans les mains de leurs adolescents. Dans les années 90, quand les premiers « massacres à l'école » du type Columbine font parler d'eux, ces mêmes bien-pensants ont fouillé dans les chambres de certains adolassassins et y ont trouvé, devinez quoi ? Des exemplaires de *Sin City* ou des disques de Ministry. De quoi mettre sur le dos de la contre-culture l'influence de ces meurtres. Selon une certaine Amérique, si le monde va mal, c'est à cause de choses comme *Sin City*, et pas parce que le système permet aux ados d'acheter des armes à feu et de les empiler dans des sacs de sport. *Sin City* reste donc liée à ce débat : la sortie américaine de l'adaptation filmique s'est déroulée une semaine après un autre massacre dans une école du Minnesota. 7 morts et 13 blessés qui ont fourni un joli prétexte aux plus fachos des critiques de cinéma, prompts à réclamer (sans l'obtenir) l'interdiction du film, car « *voyez les dégâts que ça occasionne !* » Dans ce contexte, il n'était pas évident que le résultat à l'écran soit sans concession…

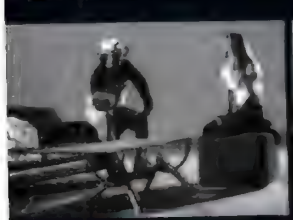
Imaginez un film sur les Mousquetaires où les producteurs décideraient que ce serait « *super plus cool* » si les héros avaient des skateboards plutôt que des chevaux. Le résultat serait sans doute délirant, mais cela n'aurait plus rien à voir avec les Mousquetaires. C'est pourtant bien à ce genre de « trahisons » que les adaptations ciné de BD nous ont habitué ces dernières décennies. Il y a bien eu des tentatives comme le **Dick Tracy** de 1990, avec Warren Beatty et Madonna… L'emphase avait alors été donnée aux couleurs « bonbons », et les acteurs avaient été maquillés avec des prothèses pour ressembler aux bad guys de la BD d'origine. Pourtant, l'effet tombait à plat parce que tout ce petit monde s'amusait bien, grimaçait, mais ne donnait pas l'impression de prendre la chose au sérieux. Quelques rares exceptions ont su tout de même tirer leur épingle du jeu, comme le **Spider-Man** de Sam Raimi.

Et puis vint **Sin City**, et là, il s'agit d'une autre dimension… Le style du dessinateur subsiste à l'écran, et pas seulement parce que ce dernier a assuré la coréalisation. Miller, lui, était prêt à effectuer quelques réaménagements, mais c'est son partenaire, Robert Rodriguez, qui aura été plus royaliste que le roi. On peut ainsi reprendre les BD ou encore *The Art of Sin City*, volumineux bouquin qui détaille le travail de l'artiste, et s'apercevoir que le film suit sa source à la virgule près. La vignette devient, à l'écran, le plan. Quand Hartigan (Bruce Willis) se retourne, avec Nancy (Jessica Alba) dans le fond de la scène, le cadrage est précisément le même. Quelqu'un, ne sachant pas qui de la BD ou du film a précédé l'autre, serait convaincu que les pages dessinées ont été décalquées d'après l'écran. Dans d'autres passages, le sens de lecture est inversé : quand le Yellow Bastard torture Nancy, l'image est identique, mais la vignette est tournée dans l'autre sens. Bref, jamais une BD n'a été aussi scrupuleusement respectée à l'écran. Reste à savoir si tous les cinéphiles seront à l'aise dans cette logique qui en vient à échapper aux règles habituelles du cinéma et là, c'est à chacun de se faire son opinion.

Xavier FOURNIER

Ci-dessous :
Afin que le film puisse être fait pour une somme d'argent raisonnable (environ 45 millions de dollars), et malgré son casting 4 étoiles ainsi que ses lourdes ambitions, les acteurs n'ont pratiquement tourné aucune scène ensemble. Comme ici, où Robert Rodriguez donne la réplique à Jessica Alba pendant que sa femme Elizabeth Avellan se charge de Mickey Rourke avant que les acteurs ne soient incrustés numériquement dans le même plan.

pas de cette oreille, et Rodriguez décide alors de démissionner de la compagnie pour pouvoir partager les crédits au générique du film. Cet autre geste finira par convaincre Frank Miller, d'autant que la production se monte très vite, et que les premières séquences se tournent aussitôt les premiers contrats signés. « *La plupart des films prennent des années à développer* » affirme Rodriguez. « *Et j'ai dit à Frank que ce ne serait pas le cas pour celui-là, parce qu'il avait déjà passé dix ans à le développer en comics. Je lui ai dit que nous commencerions à tourner tout de suite et que s'il fallait faire des changements, ce serait juste au niveau du casting. Et c'est ce que nous avons fait.* » Suivant ce procédé, autant affirmer que **Sin City** devient effectivement un work in progress constant, puisque les premières scènes tournées sont celles qui vont ouvrir le film (le sketch bien connu présenté au Comicon et dont nous parlait Fabrice Sapolsky lors de sa preview du Mad 167), mais qui vont aussi servir à attirer tout le gratin hollywoodien finissant par se bousculer pour faire une apparition dans le métrage. « *Quand nous avons fait le test avec Marley Shelton et Josh Hartnett, et que nous étions prêts à faire le film avec l'accord de Frank* » renchérit Rodriguez, « *il a toujours été question que ce soit la séquence d'ouverture. J'avais une liste de souhaits pour les acteurs qui allaient incarner les personnages à l'écran, et je les ai rajoutés dans le générique d'ouverture. Et ce test est devenu un bon outil de vente pour montrer aux futurs interprètes ce que nous voulions vraiment obtenir avec le film. Au final, nous avons d'ailleurs obtenu tous les noms qui étaient au générique, de Mickey Rourke à Bruce Willis.* » Les acteurs signent leur contrat et rejoignent le film au fur et à mesure qu'il se tourne, aussi séduits par l'entreprise que par le



« Je voulais me servir du bagage technologique que les Spy Kids m'ont apporté pour accomplir un challenge plus important. »

Ci-dessus et ci-contre :
Les premiers tests réalisés par Robert Rodriguez et sa sœur Patricia Vonne pour montrer à Frank Miller ce à quoi ressemblerait Sin City au niveau des jeux d'ombre et de la colorimétrie.

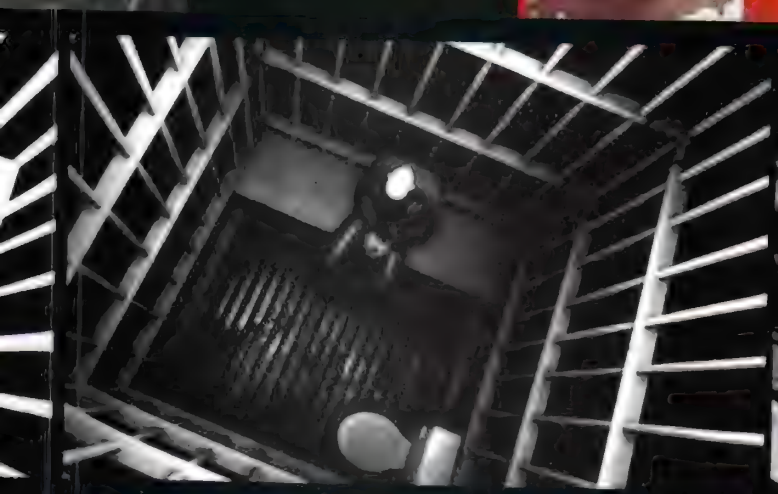
FRANK MILLER

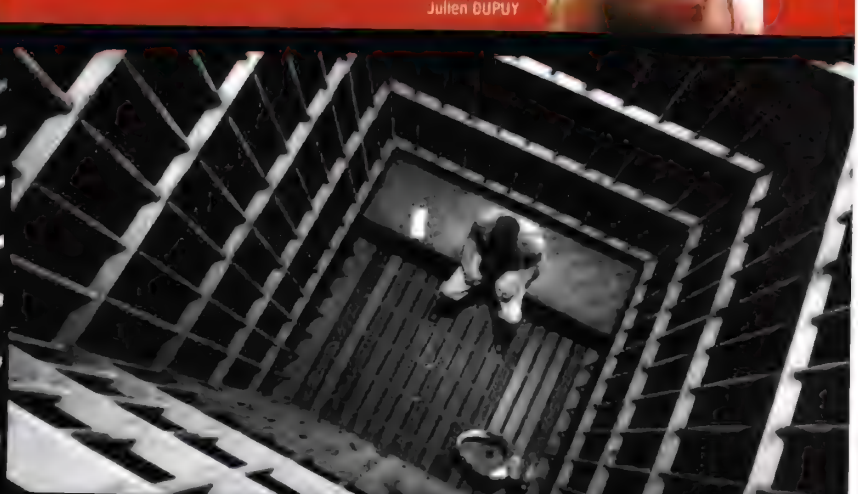
Quand je me suis penché sur la création de *Sin City*, je voulais proposer quelque chose de différent et d'inattendu, si bien que les premiers mots que j'ai écrits ont été « *Conan en imperméable* ». Mon idée de base a été de ramener la barbarie qu'on retrouve dans les histoires de *Conan* dans un cadre urbain, d'où la création de Marv. Ce n'est pas une enflure, mais ce n'est pas un chevalier en armure non plus. C'est un homme d'une autre époque, qui ne comprend pas le concept de civilisation. Pour lui, la seule chose à faire, face à un ennemi, c'est de le tuer de la façon la plus inhumaine qui soit. Bien sûr, il a un code, il honore sa parole, mais il n'a juste pas conscience de la vie en société. Quand Robert Rodriguez m'a dit qu'il souhaitait Mickey Rourke pour incarner le personnage, je n'arrivais pas à me rappeler de son travail dans des films récents. J'avais en tête la belle gueule de **La Fièvre au corps**, ce qui ne collait pas du tout. Mais lorsque nous l'avons rencontré avec Robert, il est entré dans la pièce en arrachant presque la porte sur son passage. Nous nous sommes assis pour discuter du film et du personnage pendant une bonne demi-heure, et la seule note que j'ai pu prendre était : « *J'ai rencontré Mickey Rourke, c'est Marv en chair et en os !* ».

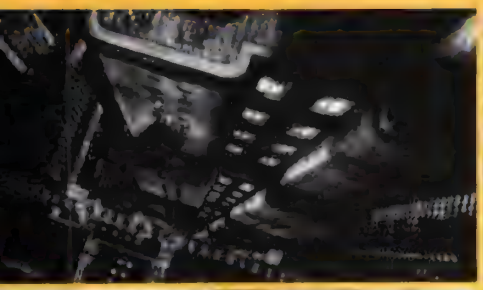
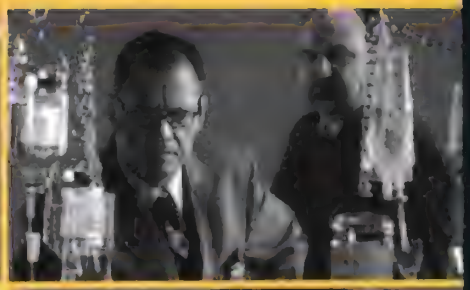
LES SFX DE SIN CITY
GUEULE DE PORTE-BONHEUR

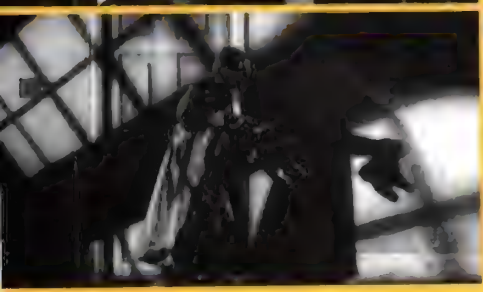
Figure emblématique du comics, Marv est aussi l'un des plus gros travaux de KNB sur **Sin City**. Dès le début de la mise en route du projet, Robert Rodriguez impose le port d'un masque en mousse de latex à Mickey Rourke, alors que le comédien est réputé dans le milieu pour refuser de se plier à ce genre de maquillage. Exceptionnellement, l'équipe de KNB ne travaille donc pas à partir d'un moulage classique de l'acteur, mais réalise plusieurs maquettes en se basant sur un cyberscan de son faciès. Débute ensuite une courte mais fructueuse période de recherches, durant laquelle plusieurs modeleurs sculptent le masque à partir des dessins du comics, et surtout de plusieurs croquis originaux réalisés par Frank Miller pour l'occasion. Au final, KNB et Greg Nicotero proposent cinq études différentes à Robert Rodriguez qui, comme à son habitude, conserve sa cool attitude. - *Robert ne m'a posé qu'une seule question* se souvient Nicotero. - *Et c'était : - Greg, quelle est ta maquette préférée ? - Je lui ai désigné mon numéro et mes sourcils favoris, et Robert m'a donné son accord pour l'employer ! Je n'ai jamais vu ça !* - Le maquillage de Marv, qui demandera quotidiennement un temps de pose de deux heures et demi, se compose au final d'un faux nez et de sourcils réunis sur une seule prothèse en forme de T ainsi que d'un menton et d'une perruque. Le travail de KNB ne s'arrête pourtant pas là : suivant les coups qu'encaisse Marv, différentes blessures apparaissent et disparaissent sur son visage, demandant encore plus de travail aux maquilleurs. Problème : les méthodologies de tournage de Rodriguez empêchent de respecter la chronologie de l'histoire et surtout ne laissent jamais le temps de souffler aux maquilleurs. La pellicule numérique ne coûtant pratiquement rien, la caméra tourne en effet sans arrêt et Rodriguez enchaîne les plans à une vitesse d'autant plus folle que la mise en place de la lumière s'effectue en quelques minutes à peine. La situation cauchemardesque pour les pauvres maquilleurs est en partie résolue en faisant un inventaire très précis de chaque évolution du visage de Marv. Environ 70 maquillages différents seront donc répertoriés, de la pose des prothèses de base au faciès lacéré par les coups de griffes de Kevin, en passant par les masques destinés aux doublures de Rourke. Suivant les impératifs de la scène, l'équipe aura besoin en général de dix minutes de maquillage supplémentaires, piquant des pointes exceptionnelles à une quarantaine de minutes. Rien d'étonnant donc, à ce que les 15 jours de tournage avec Mickey Rourke aient été de loin les plus pénibles pour l'équipe de KNB.

Julien DUPUY







SIN CITY - SCENES COUPEES

« Nous avons tourné les trois histoires en entier » raconte Robert Rodriguez, *« et je savais que même si on devait les couper, on ne perdrait rien parce qu'elles finiraient sur le DVD. Ce dernier comprendra le montage vu en salles, mais chaque intrigue sera disponible en entier sur un disque séparé, et vous pourrez ainsi les regarder indépendamment. Par exemple,* **That Yellow Bastard** *durera 45 minutes... Cette option peut être assimilée à la lecture instantanée du comics. »* Ceux qui connaissent bien les graphic novels de Miller remarqueront ainsi l'absence de certains personnages secondaires comme Weevil (censé se faire tabasser par Marv) et de petites sous-intrigues comme celle où Lucille aide Hartigan à sortir de prison (bâclée en 3 plans dans le film). Sans parler du moment où Marv rend visite à sa chère mère pour récupérer sa péteuse : *« Dans le film, Marv ne rend pas visite à sa mère, c'est vrai, mais nous avons tourné ces séquences. Elles n'étaient juste pas vraiment nécessaires au déroulement du film. Mais dans le DVD, ce ne seront pas des scènes coupées où les gens se diront « Ah oui, je comprends pourquoi ils ont coupé ça ! ». Non, ce sont de bonnes scènes, des scènes d'action avec beaucoup d'autres éléments. Je pense que c'est quelque chose de révolutionnaire de pouvoir regarder ces scènes coupées sur un autre support, parce qu'elles fonctionnent vraiment. Elles devaient juste être coupées pour donner un rythme à l'ensemble du film. ».* Révolutionnaire semble être le maître mot galvaudé du projet **Sin City**, à moins que Rodriguez n'ait pas vu les éditions du **Seigneur des anneaux** ou encore d'**Hellboy**...

Stéphane MOÏSSAKIS

caractère libertaire de Rodriguez, comme le souligne Jessica Alba, interprète de la pulpeuse strip-teaseuse Nancy Callahan : *« Quand on le rencontre pour la première fois, on se dit qu'il est un peu bizarre, surtout dans un endroit aussi désincarné qu'Hollywood, d'autant qu'il est vraiment gentil. Il s'est créé un environnement familial à Austin, alors que la plupart des gens du cinéma se sont déracinés de leur environnement pour aller travailler à Los Angeles, ce qui peut s'avérer dur pour eux, surtout si on leur demande d'être créatifs. Je pense en tout cas que c'est la raison pour laquelle certains réalisateurs sont un peu fous, parce qu'ils souffrent à chaque fois pour retrouver leurs racines. Robert est différent à ce niveau, parce qu'il est vraiment à l'aise là où il travaille, il connaît tous les gens de son équipe et cela lui permet d'être libéré des contraintes qui pèsent sur des films d'une telle ampleur et d'expérimenter au possible. C'est une source d'inspiration constante pour moi. »*. A la question *« Comment fait-on pour réunir un casting de brutes alors qu'on enquille les films cheap ! »*, la réponse se trouve là. Mais cela signifie-t-il pour autant que la gestion des divers emplois du temps des stars ait été un véritable casse-tête pour la productrice Elizabeth Avellan, d'autant que leurs personnages se croisent souvent dans les multiples intrigues ? Pas tout à fait, car le numérique veille...

TRADUCTION EN DEUX TEMPS

En effet, l'environnement familial évoqué plus haut par Jessica Alba n'est autre que le « garage » de Robert Rodriguez. Véritable structure hi-tech aperçue dans les diverses éditions DVD des films du réalisateur, le « garage » n'est autre que LE lieu où ses films se font, du tournage au mixage, c'est-à-dire chez lui à Austin ! Et comme le principe de **Sin City** revient en fait à « dessiner » progressivement les images tournées, qu'ils s'agissent des fonds de décors comme de la lumière assurée sur le plateau par Rodriguez lui-même, le film se tourne intégralement sur fond vert, comme ce fut déjà le cas (à l'exception d'une maigre séquence) de **Spy Kids 3-D**. A partir de là, c'est donc la porte ouverte au rafistolage total et à l'approximation relative dont Rodriguez s'est déjà rendu coupable sur ses précédents films, puisque l'absence volontaire de préproduction pousse fatalement à ce que le tournage se déroule dans une sorte de chaos organisé. Comme tout devient possible grâce au numérique, certains acteurs présents dans le même cadre tourneront leurs séquences communes à des semaines d'intervalle, comme ce sera le cas de Mickey Rourke et Jessica Alba, ou encore de Bruce Willis et Michael Madsen. Ainsi, **Sin City** se conçoit en deux temps. D'abord sur le plateau, où les séquences s'enquillent au fur et à mesure des disponibilités de chacun sous la tutelle d'un Frank Miller sans cesse présent pour diriger les acteurs (Rodriguez se chargera surtout de l'aspect technique du filmage), mais surtout en postproduction lorsqu'il s'agira de recoller les morceaux épars et de faire coïncider les performances des comédiens. Passons sur l'alchimie et sur la direction d'acteurs précise, physiquement impossibles à retranscrire dans de telles conditions, d'autant qu'aucun des acteurs ne semble s'en émouvoir, louant au contraire la liberté d'action du procédé, comme le fait Bruce Willis : *« Les voitures, les objets et certaines parties du décor étaient verts, mais il fallait imaginer tout le reste. Dans ce genre de cas, il faut pouvoir avoir une certaine mémoire. Le processus est plus rapide cependant, parce qu'avec les*

« Le test que nous avons réalisé est devenu un bon outil de vente pour montrer aux futurs acteurs ce que nous voulions faire avec ce film. »

DWIGHT PAR... FRANK MILLER

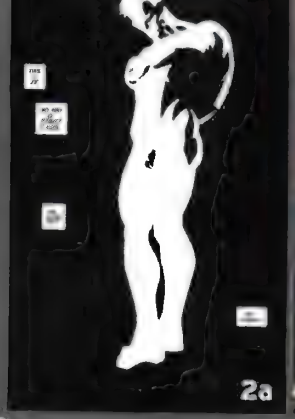
Dwight est le personnage de *Sin City* auquel je m'identifie au final le plus, parce qu'il attire les emmerdes mais ne possède pas la force herculéenne d'un Marv pour se sortir du pétrin. Le monde reste un endroit confus pour lui, et il essaye malgré tout de survivre à sa manière. J'imagine que c'est le plus immédiat de mes héros. L'intrigue racontée dans *Le Grand carnage* tient plus du suspense que les deux autres histoires, et Marv reste une figure cyclopéenne tandis que Hartigan est un héros très romantique. Dwight lui, n'est qu'un homme dans la mouise. Les merdes lui tombent dessus et il tente de garder la tête haute et de protéger les gens qui lui sont chers, donc son histoire est celle d'une amitié et d'une tentative de survie. L'avantage de Clive Owen, c'est qu'il joue son personnage de façon très suave, passant au travers des événements les plus ridicules sans jamais cligner de l'œil au spectateur pour se moquer de son personnage ou du matériau de base. Il a une interprétation très premier degré de l'intrigue et de son personnage, et c'est exactement ce qu'il fallait.

MIHO PAR... FRANK MILLER

J'ai aimé le personnage de Miho à partir du moment où je l'ai dessiné pour la première fois. C'est un personnage qui, d'une certaine manière, se situe à part dans l'univers de Sin City. Elle possède quelque chose de magique comparativement aux autres figures de la BD, qui sont plus terre-à-terre. Je ne dis pas qu'elle est capable de voler mais elle n'en est pas loin et reste avant tout un personnage mystérieux. Alors que tout le monde tourne sa veste dans Sin City, elle reste maîtresse de soi, en bout et savoure totalement, littéralement même, meurtrière. Travailler avec Devon Aoki a été une véritable partie de plaisir. Ça a été sur mesure d'imaginer que le jeune et un tout fragile garçon capable de donner son sang à Miho, mais Devon, avec ses yeux et sa magnifique gestuelle, a livré une performance remarquable.

caméras numériques, on ne coupe jamais. J'ai travaillé dix jours sur ce film, ce qui aurait normalement demandé six semaines de tournage. Le fait que la caméra tourne toujours offre des challenges différents. Il faut être prêt, savoir quoi faire de son personnage... Mais heureusement, Frank était là. Après chaque prise, Robert lui demandait si c'était bien ce qu'il voulait, si c'était ce qu'il avait en tête pour le personnage. Je pense que tous les acteurs sur ce film se sont dit qu'ils voulaient rendre hommage aux comics et au style du film noir, mais aussi aux écrits de Frank. Je ne pense pas que quiconque ait changé les lignes de dialogues des comics. Frank voulait parfois le faire, mais je lui disais toujours qu'il fallait utiliser le texte exact de la BD, car il est parfait. ». Encore heureux d'une manière ou d'une autre que certains se soucient d'ailleurs de la fidélité et de la cohérence de la « traduction » du comics à l'écran, parce qu'il est parfois arrivé à Rodriguez de passer à côté de ses ambitions, comme le souligne cette remarque d'Elijah Wood : *« C'était marrant parce que pendant le tournage des séquences de combats, Robert m'a regardé et m'a sorti : « C'est dingue, j'avais oublié à quel point ton vide était physique parce que je pensais que pour retranscrire toutes les images du comics où ton personnage saute et frappe, tu n'aurais qu'à te mettre dans un coin et avoir l'air diabolique ! » Mais c'était super, j'étais attaché à un câble et je sautais dans tous les sens en donnant des coups de pied, je me suis bien marré ! »*. Et oui, on ne peut pas tout rafistoler avec le numérique non plus ! Mais le tournage « physique » touchant à sa fin, le plus gros reste encore à faire, comme le précise Chris Olivia, superviseur pour la boîte à effets de Rodriguez Troublemaker Studios : « **Sin City** *a été tourné en couleur et même si nous pouvions triturer la lumière sur le plateau, nous avons opté pour une certaine neutralité afin d'avoir le maximum d'informations à modifier en postproduction.* ». Un constat qui implique, d'une manière ou d'une autre, que le style visuel appliqué au film n'a jamais vraiment atteint le stade de la finalité avant la fin du tournage...

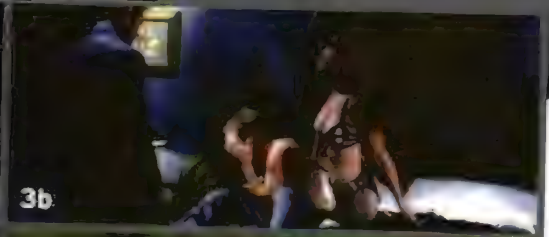
« Grâce au numérique, je n'ai travaillé que dix jours sur ce film. Normalement, il aurait fallu six semaines de tournage. »
(Bruce Willis)



CITONS *SIN CITY* !

Le *Sin City* de Frank Miller puise bien évidemment ses influences dans le cinéma noir hollywoodien comme dans les romans de gare, pour transgresser ses règles, jonglant avec les clichés inhérents au genre pour mieux les transcender et donner au final à son œuvre chérie une patine hard-boiled poussée à l'extrême. Ce traitement de choc trouve d'ailleurs une résonance dans certains films touchant de près ou de loin au même genre ou aux mêmes règles. Concordance d'esprits des différents médiums et artistes, ou simples citations de fan-boy ? Cela dépend des cas. Une chose est sûre, le polar hard-boiled et toutes ses obligations ne semblent plus les mêmes depuis le traitement hyperbolique de Frank Miller. Le premier à ouvrir la voie du durcissement sera peut-être Quentin Tarantino avec sa séquence de torture au rasoir dans **Reservoir Dogs** (1992), détournement évident d'un classique du genre (1). Mais si Tarantino joue de façon indirecte avec les émotions du spectateur (il ne montre rien !), Miller, lui, fonce dans le tas, avec un résultat aussi viscéralement efficace. D'autres suivent la voie du malaise percutant, notamment Éric Rochant dans son **Total western** (2000), où Samuel Le Bihan se fait dézinguer à poil par une bande de tortionnaires sans pitié (rappelons que le film est écrit par Laurent Chalumeau, méga fan du genre hard-boiled devant l'Éternel), le détail de la nudité masculine rajoutant, comme dans *That Yellow Bastard*, à l'oppression de la séquence (2). Il est évident cependant que ceux qui se sont penchés sur le polar hard-boiled au cinéma après la parution de *Sin City* ont trouvé une source d'inspiration dans l'œuvre de Frank Miller. Si Brian Helgeland connaît bien évidemment ses classiques (**Le Point de non-retour** de John Boorman en tête), cela ne l'empêche pas de pousser un peu plus loin, dans la représentation de la femme fatale à l'écran par exemple, avec le personnage SM de Lucy Liu, sorte de Miho après l'heure dans **Payback** (1999), affublée d'une tenue on ne peut plus équivoque (3). Même chose pour la représentation du Mal aux traits innocents dans le **8mm** (1999) de Joel Schumacher (écrit par le très torturé Andrew Kevin Walker), remontant au kevin alvarium mais fatal avec lequel Mary aura à découdre dans *The Hard Goodbye*. Enfin, *Sin City* ne serait pas *Sin City* sans son ambiance de délinquance urbaine inhérente à la dureté du polar hard-boiled. Certes, beaucoup de films du genre se réclament de ce propos artistique (**French Connection**, **Le Point de non-retour** encore, **L'Inspecteur Harry**), mais le **Seven** (1995) de David Fincher pousse encore plus loin le bouchon, d'autant que la volonté du cinéaste aura toujours été de « *faire du noir et blanc en couleur* » avec un résultat bluffant (4). Au niveau des citations directes, deux cinéastes s'y collent avec un amour évident pour *Sin City*. Il s'agit de Jan Kounen pour son **Dobermann** (1997), qui reprend une idée tordue de *The Hard Goodbye* pour finir la tronche de son pourri de Cristini sur le macadam parisien (5), et de Guillermo Del Toro qui reprend le style graphique de Miller pour y rendre un petit hommage dans deux de ses films les plus jouissifs : **Blade II** (2002) et son **Hellboy** (2004), transformé l'espace d'un instant en clone dézingué de Mary (6) ! Enfin, comment ne pas conclure avec Clint, le plus dur des durs, qui rend (consciemment ?) un hommage à Hartigan (personnage qu'il a certainement inspiré par ailleurs) lors de sa crise cardiaque dans **Créance de sang** (2002). Événement malheureux qui ne les empêche pourtant pas de sortir les tromblons pour finir leur satané boulot (7) !

Stéphane MOÏSSAKIS



Ci-dessous, de gauche à droite :
Dwight et la tête très abîmée de Jackie Boy, qu'il expose tel un trophée devant Manute et ses hommes de main.

La vénéneuse et implacable Miho (Devon Aoki), une des filles de la vieille ville, armée de ses fameux shurikens, s'apprête à commettre un nouveau massacre.

TOUT EST A REFAIRE !

« *En relisant les comics avec l'idée d'en tirer un film, je me suis dit qu'ils étaient les mieux filmés, les mieux photographiés, les mieux écrits, réalisés et montés des films que les spectateurs seraient susceptibles de voir...* » avance Rodriguez. « *La seule différence était qu'ils étaient sur le papier, et non sur un écran de cinéma. Donc l'idée était de prendre ce travail en considération, parce qu'il était plus que valable, et de le faire passer d'un médium à l'autre, les films et les comics étant des choses très similaires. Ce sont des plans en mouvement, et je ne vois pas où se situe la différence.* »

En fonction de ce qui a précédé dans la démonstration des diverses facilités recherchées par Rodriguez (aucune prépa, éclairage neutre en couleur pour un film à refaire en noir et blanc contrasté, direction d'acteurs assurée par Frank Miller, tournage expéditif), cette déclaration paraît pour le moins saugrenue. Impliquant le travail de titan accompli par Frank Miller sur son œuvre pour la rendre visuellement percutante, elle balaye instantanément 30 années de travaux d'adaptations difficiles de comics, pas seulement du point de vue technique mais aussi narratif. Sans compter que le travail de Miller, mis en parallèle avec le sien sur le film, tourne évidemment à l'avantage des comics. Rodriguez aurait ainsi voulu nous assurer que sa volonté de « traduction » littérale (à la force du poignet donc) était obsolète qu'il ne pouvait mieux s'y prendre. Et le film d'être constamment retouché en postproduction par diverses boîtes de SFX chargées de rafistoler les divers plans à partir du montage déjà prêt de Rodriguez (qui ne sera pas remis en question une fois les fonds rajoutés), et qui pour la peine se sont vues fournir certains travaux de prévisualisation et des directives assez vagues (cf. encadrés). Moins de travail pour Rodriguez signifie bien sûr plus de problèmes en postproduction d'autant que dans le cas présent, celle-ci a duré près de 11 mois. À titre de comparaison, le déjà bien lourd en la matière **Spy Kids 3-D** s'est fait en six mois, des premières prises de vues à la sortie du film ! Rodriguez ne s'empêche pourtant pas de se contredire quand il affirme la chose suivante : « *Je n'ai jamais travaillé aussi dur que sur ce film. Je pensais que ce serait simple, qu'il suffirait juste de copier les comics et voilà, mais non, c'est beaucoup de travail. C'est seulement vers la fin que je me suis rendu compte que j'avais fait une sorte de trilogie, parce qu'il s'agit en fait de trois films en un.* ». La « masse » de travail n'empêchera pas le réalisateur de se plonger aussitôt le tournage de **Sin City** accompli, dans l'écriture et le shooting d'un nouveau film intitulé **The Adventures of Shark Boy & Lava Girl in 3-D**, prêt à sortir en juin prochain, soit tout juste trois mois après **Sin City**. L'a-t-il mieux préparé et pensé que ses précédents films maintenant qu'il n'a plus de superbe matériau de base pour lui assurer le minimum qualitatif ?

Stéphane MOISSAKIS

GAIL PAR... FRANK MILLER ET ROSARIO DAWSON

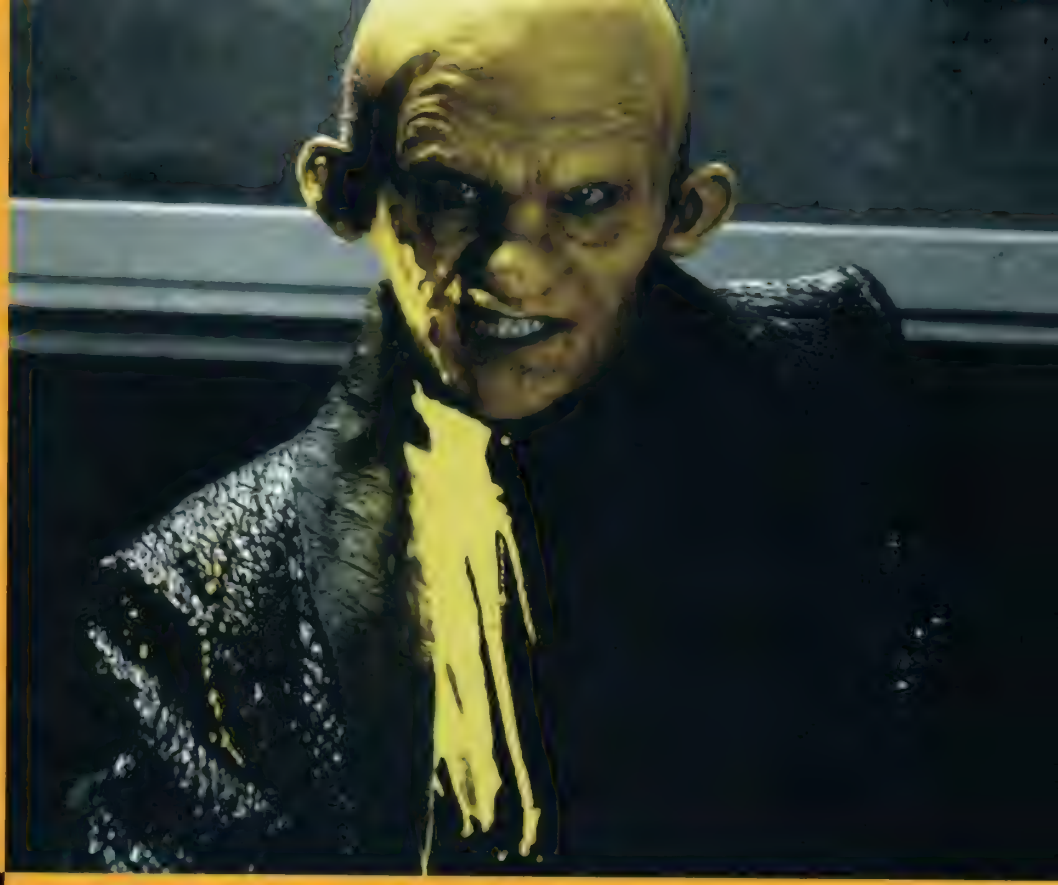
Frank Miller : Plusieurs des personnages de *Sin City* ont commencé par être des esquisses dans les premiers volumes du comics, pour ressurgir de plus belle dans les épisodes suivants. C'est le cas de Gail que l'on voit de façon sporadique dans le premier volet de *Sin City*, la première histoire racontée dans le film. Mais quelque chose émane vraiment d'elle, et j'ai fini par en faire le personnage féminin principal dans l'histoire *Le Grand carnage*. C'est un rôle très exigeant à jouer pour Rosario, parce qu'elle devait représenter plusieurs choses à l'écran. Elle devait être sexy bien sûr, mais aussi en colère, libre et un peu marrante. Comme Rosario est capable de tout ça, devant comme derrière la caméra, elle a rendu mon travail très aisé.

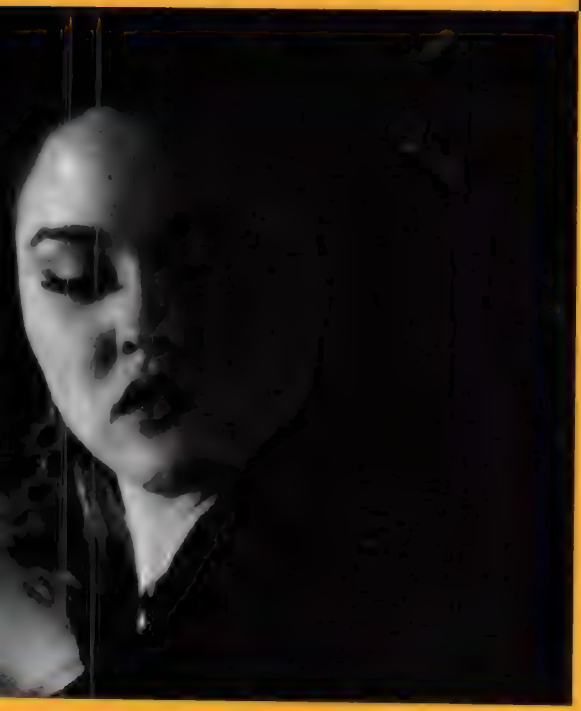
Rosario Dawson : C'est un personnage très fort, très intense et très puissant. D'une certaine manière, elle est complètement folle, mais aussi très loyale. J'ai remarqué en parcourant les comics que les personnages qui survivent dans *Sin City* sont ceux qui se serrent à l'aise dans cet univers de meurtriers et de corruption, le respectant même d'un certain côté, en restant loyaux les uns envers les autres. Certes, dans un monde aussi noir, cela ne veut pas dire grand chose, mais Gail est comme ça, elle vit sa vie au bord du gouffre.

JUNIOR (YELLOW BASTARD) PAR... NICK STAHL ET FRANK MILLER

Nick Stahl : Junior est le fils du sénateur Roark, un homme totalement corrompu qui contrôle Sin City. C'est un enfant de riche pourri gâté, et il obtient tout ce qu'il veut par ce biais. Il me semble que chaque personnage de *Sin City* est à sa manière corrompu, mais Junior est un véritable taré. C'est tout sauf un gars sympathique...

Frank Miller : Le Yellow Bastard est un méchant dans la tradition du Joker et autres vilains que pourchasse Batman : des personnages barrés mais aseptisés par la télévision et les films qui les ont portés à l'écran. On les a rendus presque trop comiques, comme s'ils s'agissaient de clowns plutôt que de dangereux criminels. Je pense que le Yellow Bastard va montrer combien ce genre de personnages peut être flippant, et ainsi rappeler aux gens qu'un comic-book peut également être effrayant. J'espère de tout mon cœur que **Sin City** parviendra à prouver clairement à l'inconscient collectif que les comics ne sont pas forcément des œuvres destinées aux enfants. Si ce film parvient à rehausser l'estime des gens pour mon autre terrain de prédilection, j'en serais ravi.

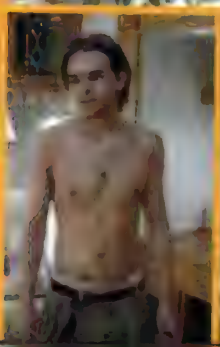


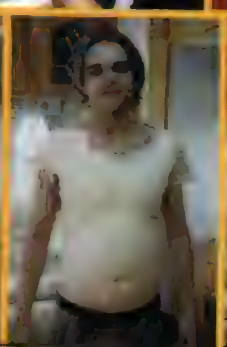


LES SFX DE SIN CITY - GUEULE D'AMOUR

Avec Marv, l'autre gros travail de KNB sur **Sin City** concerne le faux nez de Jackie Boy (un maquillage exigé par Benicio Del Toro en personne !) et surtout le Yellow Bastard, un effet spécial extrêmement lourd (le visage, mais aussi tout le torse de Nick Stahl sont recouverts de mousse de latex), qui fut pourtant réalisé dans des conditions de production dignes d'une série Z. Il faut en effet savoir que la préproduction du film a été totalement précipitée. Et c'est lorsque Rodriguez tournait **The Hard Goodbye**, qu'il se chargeait de mettre en place le filmage des segments suivants. Cette organisation explique notamment que le sang de Marv ne soit pas phosphorescent dans le premier segment (au grand dam de Greg Nicotero), ce choix graphique n'étant apparu que tard dans la production. Concernant le Yellow Bastard, la création de ce personnage est encore plus folle. Sachant d'ores et déjà que ce perso leur demandera un énorme travail, l'équipe de KNB sculpte aussitôt que possible trois prototypes différents. Le désir de respecter le comics est alors tel, que les modeleurs vont jusqu'à compter le nombre de rides présentes, par exemple, sous les yeux du personnage et le reproduisent à l'exactitude sur le masque. Autre défi concernant le Yellow Bastard : sa couleur jaunâtre. Après une multitude de tests, il est finalement décidé de le peindre en bleu. Il sera ensuite plus aisé de distinguer sa teinte en postproduction pour lui donner la carnation moutarde recherchée. Reste que KNB est alors bloqué dans son travail pour une raison très simple : aucun acteur n'a encore accepté le rôle ! Finalement, Nick Stahl signe un mardi, moins de dix jours avant son premier jour de tournage ! Et dès le mardi suivant, l'équipe de KNB doit s'envoler vers le Texas avec toutes les prothèses en stock, pour commencer à tourner le jeudi matin suivant. On imagine la pression qui a pesé sur leurs épaules durant ces quelques jours de travail. Nécessitant plus de cinq heures de pose lorsqu'il est torse nu, le maquillage du Yellow Bastard se compose d'un « débardeur » en mousse de latex pour son torse, d'une calotte crânienne, d'un nez, de deux joues, d'un front, de lèvres et d'une paire d'oreilles. On pourrait ajouter à cette liste les nuits blanches qu'ont dû passer les pauvres maquilleurs, soumis aux conditions de travail délirantes de cette production absurde...

Julien DUPUY



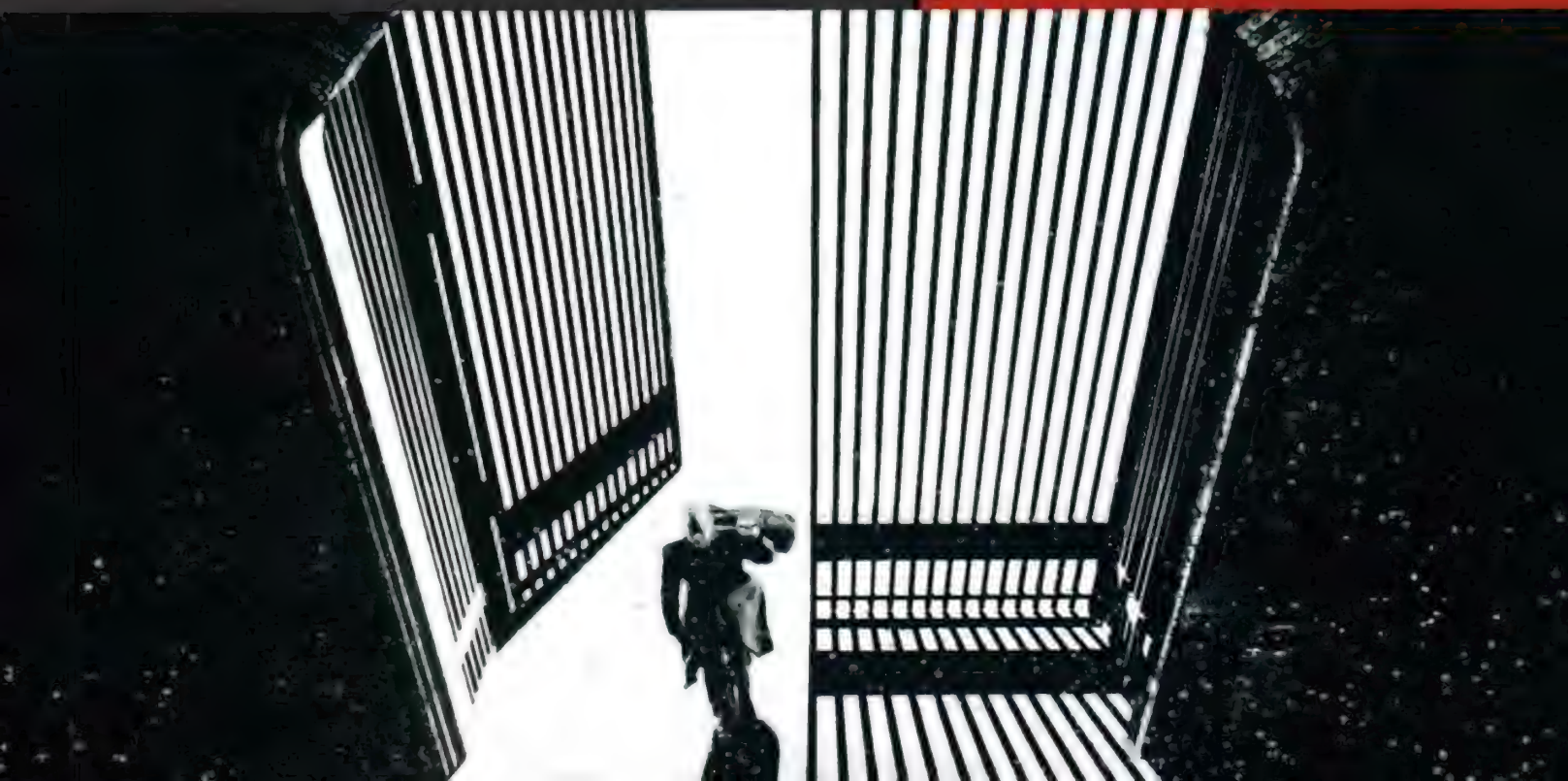


LA TARANTINO'S TOUCH

La séquence ne dure que quelques minutes, est noyée au centre d'un segment a priori insécable, ne fait intervenir aucun nouveau personnage et n'est pas spécialement démonstrative, et pourtant… elle saute aux yeux ! La participation du « special guest director » Quentin Tarantino donne un bref aperçu de ce qu'aurait pu être **Sin City** mis en scène avec une véritable vision. Durant ces quelques secondes, une simple scène dialoguée devient trépidante, les personnages existent et l'ambiance, entre cauchemar éveillé, polar crépusculaire à l'orée du fantastique et ironie glauque, rend un hommage véritablement vibrant à l'œuvre de Frank Miller, dont le réalisateur de **Kill Bill** est un fan manifeste. Logiquement, c'est aussi l'une des rares séquences où le matériau original a été vraiment étudié et commenté, avant d'être porté à l'écran. Se référant au travail de Dario Argento, Quentin Tarantino a en effet demandé à la firme Café FX d'ajouter des teintes colorées durant la séquence. Ce simple écart avec le comics, bien que minime et totalement en accord avec le sens de la scène, lui confère une profondeur et une incarnation imparables. Exemple idéal pour défendre la théorie des auteurs, cette scène est surtout éloquente sur la façon différente de « travailler » des deux réalisateurs. **Julien DUPUY**

NANCY PAR… FRANK MILLER

Quand nous avons procédé au casting du film, il a commencé à se passer des choses étranges : des acteurs se sont présentés en ressemblant comme deux gouttes d'eau à mes dessins, et d'autres en avaient même le feeling total. Parmi les personnages à respecter absolument, je tenais à celui de Nancy Callahan, que nous voyons d'abord sous les traits d'une gamine de 11 ans, puis complètement transformée à l'âge de 19 ans. C'est un personnage important pour moi, parce que d'une certaine manière, elle représente le symbole de *Sin City* : la Cow-girl. Quand vous pénétrez dans ce « saloon » de Sin City, vous remarquez le bar et tous les loosers qui y sont accoudé. Vous toussez à cause de la fumée qui envahit le lieu et de toute évidence, cet endroit n'a pas été nettoyé depuis des lustres. En faisant le tour du propriétaire, vous vous dites que le show de strip-tease va être le plus sordide qui soit, et c'est là qu'un ange fait son apparition sur scène en dansant comme une déesse. Vous êtes au cœur de Sin City, et Nancy est son égérie. Je trouve que quel que soit l'âge qu'elle a dans le film, MacKenzie Vega et Jessica Alba l'ont représentée de façon merveilleuse.



LES EFFETS VISUELS DANS LE ROUGE ET LE NOIR

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. En l'occurrence, les méthodologies de travail de Robert Rodriguez, tant vantées pour lui faciliter la vie et lui permettre de concrétiser sans peine sa propre vision, se sont révélées être un véritable calvaire pour les sociétés d'effets spéciaux visuels. Devant l'ampleur de la tâche demandée, trois d'entre elles, déjà habituées à travailler avec le metteur en scène depuis les **Spy Kids**, se sont partagé le travail. La première firme, Hybride, est basée au Québec. Ils ont créé les 735 plans nécessaires pour le premier segment du film, **The Hard Goodbye**. Café FX s'est pour sa part retrouvé en charge du second épisode, pour un total d'environ 680 plans. Enfin, la très prometteuse The Orphanage, une firme composée de transfuges d'ILM et qui s'est illustrée pour son travail sur **Hellboy**, **Le Jour d'après** ou **Jeepers Creepers 2**, s'est occupée du dernier sketch. Et toutes ont dû gérer un système de production qui les a laissées en permanence dans le vague. Pas de story-board disponible par exemple, tout devait être créé à partir des scènes filmées sur fond vert et des cases des comics. Ainsi, sur le second segment d'une durée de 45 minutes, seuls deux murs ont été réellement filmés. Tout le reste est numérique, demandant des temps de rendus absolument délirants pour des compositions visuelles souvent épurées. Les références autres que le comics sont également laissées au bon soin de chaque société. The Orphanage part chercher de son propre chef l'inspiration dans **Eraserhead**, tandis que Café FX révise les classiques du film noir et fait une expédition photo dans le vieux Los Angeles pour créer une Sin City plus réaliste. Si ces méthodes commencent à être la norme pour les trois firmes (The Orphanage

et Café FX sortaient alors du tournage de **Capitaine Sky et le monde de demain**), un autre imprévu va venir leur compliquer la tâche. Car Robert Rodriguez a tourné durant la postproduction du film **The Adventures of Shark Boy & Lava Girl in 3-D**, laissant ses techniciens quasiment à l'abandon. Edward Irastorza de Café FX se souvient : « **Sin City** *était un projet des plus difficiles… Alors que nous commencions notre travail, Robert a débuté les prises de vues pour un autre film pendant un mois et demi. Si bien que nous n'avions plus de contact avec lui, et qu'obtenir son opinion sur l'avancée de nos plans truqués était une véritable plaie. Nous nous sommes alors fiés à notre instinct et, dieu merci, nos effets spéciaux lui ont convenu.* » Sans commentaire…

Julien DUPUY

LE CRIME FARPAIT D'ALEX DE LA IGLESIA

CERTAINS L'AIMENT MOCHE

Alex de la Iglesia revient et il n'est pas content. Couronné par le Grand Prix du Festival du Film Policier de Cognac, LE CRIME FARPAIT est un exemple de comédie rythmée et déjantée, mais c'est surtout un pivot essentiel dans la carrière du plus chtarbé de tous les Ibères.

C'est bien connu, la comédie est à la fois un des genres les plus populaires et l'un des plus difficiles à aborder quand on veut faire montre d'une certaine exigence. Chez Alex de la Iglesia, le genre n'est pas un moyen de s'assurer la complicité du spectateur ou simplement de lui faire passer un bon moment, c'est carrément un état d'esprit qui en récupère les codes pour mieux renvoyer à la gueule de l'être humain la misère profonde de sa condition. Toutefois, jusqu'ici, les précédentes comédies du réalisateur comportaient toujours une pincée d'émotion (on se rappelle notamment du magnifique plan final de **Muertos de Risa**) susceptible d'emporter l'adhésion des plus rétifs à l'univers fou du père Alex. **Le Crime farpait** marque donc un tournant dans cette œuvre inclassable puisque le dernier opus du cinéaste, en plus d'être une comédie hilarante, réglée comme une horloge et brillamment exécutée, s'avère être sa pièce la plus désespérément noire. Rafael, directeur du rayon femmes d'un grand magasin madrilène, se voit comme un homme élégant et ambitieux. Il règne sur son bataillon d'affriolantes vendeuses comme un sultan sur son harem et s'imagine être l'homme le plus classe et le plus désirable du monde. Lorsqu'il tue accidentellement Don Antonio, le directeur du rayon hommes et son rival professionnel, et que le cadavre disparaît mystérieusement, Rafael commence à s'enfoncer dans un long cauchemar orchestré par la diabolique Lourdes, une petite vendeuse laide et insignifiante qui va le faire chanter, le contraindre à devenir son amant et faire imploser tout son univers.

Le Crime farpait s'ouvre sur un décor immaculé, vierge, dans lequel s'inscrivent deux personnages en train d'effectuer une simulation de vente. Une manière, pour Alex de la Iglesia, de redémarrer à zéro, de partir de rien en faisant table rase de ce qui a précédé (notamment son foutraque et émouvant **800 balles**) pour mieux construire un univers qu'il détruira in fine. Du néant au chaos en quelque sorte. Entre les deux, le cinéaste va pourtant s'acharner à bâtir une comédie parfaitement huilée et d'une classe visuelle réellement peu courante dans le genre. Le réalisateur balaie ainsi son superbe décor au moyen d'amples plans-séquences, tente un travelling arrière acrobatique qui passe à travers une rue et deux voitures, emballe une superbe et vertigineuse séquence de grande roue à la Hitchcock... Bref. De la Iglesia déploie la grosse artillerie et confirme, s'inscrivant ainsi dans la lignée de cinéastes prestigieux comme Billy Wilder ou Alexander Mackendrick, que comédie et virtuosité formelle ne sont pas incompatibles.

Pur objet de plaisir cinématique, **Le Crime farpait** n'en est pas moins une œuvre dure et sans réconfort. Rafael est d'abord un crétin qui vit dans l'enivrante mais factice impression de puissance que lui confèrent ses fantasmes (l'inconnue qui l'embrasse en pleine rue), puis peu à peu, il va se mettre à glisser dans les fantasmes d'une autre sans espoir de retour. Pas de morale, pas d'indulgence, pas de rédemption dans **Le Crime farpait** : les gens laids sont encore plus avides et manipulateurs que les beaux, les enfants sont de sales petites créatures qui tabassent les morts, démembrent leurs poupées ou profèrent les insanités les plus crasses à la table familiale, les personnages immoraux ne se bonifient pas... La seule porte de sortie làdedans s'avère être finalement la formidable énergie créative qui se dégage de l'ensemble. **Le Crime farpait** est une œuvre désespérée mais une œuvre qui affiche une confiance profondément saine et ludique en son caractère d'objet filmique. Si Alex de la Iglesia n'a jamais été aussi pessimiste, il n'a jamais été aussi conscient de ses capacités de cinéaste. Une démarche augurant d'un cinéma qui ira sans doute de plus en plus vers la conceptualisation offensive, et ce pour notre plus grand plaisir. Farpaitement.

Arnaud BORDAS

CRIMEN FERPECTO. ESPAGNE, 2005. RÉAL. : ALEX DE LA IGLESIA. SCÉN. : JORGE GUERRICAECHEVARRÍA ET ALEX DE LA IGLESIA. DIR. PHOT. : JOSÉ L. MORENO « MOTI ». MUS. : ROQUE BAÑOS. PROD. : ALEX DE LA IGLESIA, GUSTAVO FERRADA, JUANMA PAGAZAURTUNDUA ET ROBERTO DI GIROLAMO POUR SOGECINE, PLANET PICTURES ET PÁNICO FILMS. INT. : GUILLERMO TOLEDO, MÓNICA CERVERA, LUIS VARELA, ENRIQUE VILLÉN, FERNANDO TEJERO, JAVIER GUTIÉRREZ, KIRA MIRÓ... DUR. : 1H44. DIST. : LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 11 MAI 2005

interview

ALEX DE LA IGLESIA REALISATEUR LE PUNISHER ESPAGNOL

Ci-dessus :
Alex De La Iglesia et ses acteurs Guillermo Toledo et Mónica Cervera sur le tournage du **Crime farpait**.

En haut :
Rafael (Guillermo Toledo) et Lourdes (Mónica Cervera) : l'amour vache dans toute sa splendeur !

Page de droite, de haut en bas :
Rafael et Lourdes, unis par le crime, et uniquement par le crime !

Rafael en pleine descente aux enfers, d'autant que son mental lui joue des tours...

Lourdes dans toute sa splendeur : le pire cauchemar de Rafael !

DE PLUS EN PLUS VIRTUOSE TECHNIQUEMENT, ALEX DE LA IGLESIA ABANDONNE POURTANT L'ÉMOTION DE **800 BALLES** AVEC **LE CRIME FARPAIT**, COMÉDIE SURVOLTÉE ET MÉCHAMMENT RENTRE-DANS-LE-LARD QUI DÉMARQUE LES THRILLERS HITCHCOCKIENS AVEC ENCORE PLUS D'IMPACT QUE **MES CHERS VOISINS**. ET POUR CAUSE, LE CINÉASTE, SE SENTANT INCOMPRIS, DÉCIDE DE RADICALISER SON PROPOS ET N'ÉPARGNE PERSONNE, SURTOUT PAS SES COMPATRIOTES !

Avec Le Crime farpait, c'est la troisième fois de suite, après Mes chers voisins et 800 balles, que l'action se situe dans un décor principal, comme s'il s'agissait d'un des personnages principaux du film. C'est volontaire de votre part ?

Non, ce n'est pas une trajectoire pensée, c'est quelque chose que je fais inconsciemment. Cela me convient tout à fait bien sûr, mais il se peut que cela change dès mon prochain film. C'est juste qu'une histoire ressort de façon plus puissante si elle se déroule en lieu clos, car on obtient plus d'expressivité et l'on recentre bien le sujet.

D'autant qu'ici, le décor évolue en parallèle avec le personnage principal, je pense notamment à la vision d'enfer finale... C'est quelque chose que vous travaillez malgré tout...

Oui, dans le cas de votre exemple, le personnage principal passe du Paradis à l'Enfer. J'ai fait des études de philosophie, et si je fais des comédies, c'est parce que j'en ai honte et que j'essaye de le cacher... Je déteste l'intellectualisation. Mais c'est vrai qu'il y a une réflexion, une certaine intention dans mon travail. Ici, l'idée était de présenter le centre commercial tel qu'il est perçu en Occident, c'est-à-dire comme le symbole de la pensée traditionnelle, pour ensuite le réduire en cendres. J'adore le voir brûler plus tard dans le film !

C'est une espèce de purification, non ?

Tout à fait. Rafael croit en cette pensée occidentale, comme nous tous. Il croit que tout va bien et que tout est à sa place, et pourtant, c'est une supercherie absurde, tout n'est qu'un gigantesque mensonge repugnant destiné à nous écraser, et quand il finit par le découvrir, il se purifie en faisant brûler cet endroit, cette sorte de temple où l'on vénère les objets. Les centres commerciaux sont les nouvelles églises, ce sont de véritables lieux de cultes et c'est pour cela qu'il n'y a pas de fenêtres ou de vue sur l'extérieur, et que le temps se perd dans ces endroits. Leur absence efface le temps, c'est très pervers... Bon, je deviens chiant là, je pars dans des délires philosophiques à la con ! Mais bref, dans ce lieu, Rafael est tel un héros, l'Apollon des temps modernes, une sorte de Frank Sinatra bien lustré ! C'est ça, il est persuadé d'être Frank Sinatra le mec ! Bon, continuons dans cette interprétation idiote que je vous donne : notre héros apollinien rencontre le « monde » du sous-sol lors de la scène où il se débarrasse du cadavre et rencontre Lourdes, qui est le pendant de Dionysos, le dieu antagoniste. C'est la rencontre entre le monde matriarcal et le monde de l'homme, et c'est pour ça que tout se passe à la cave, le lieu premier, primitif. Elle, elle est très à l'aise, mais lui est mort de trouille parce que tout cela n'est pas très élégant. C'est marrant, je n'y avais pas pensé auparavant, ça m'est venu en vous parlant, mais finalement ça colle bien...

C'est comme la scène finale avec les clowns, qui est très ambiguë. Le ton est très caustique en tout cas, ce n'est pas vraiment une happy end !

La réalité, c'est qu'il n'y a pas d'issue, aucune échappatoire. Je ne propose pas de solution, et c'est peut-être le problème avec mes films : il n'y en a jamais une... Pour que mes films soient parfaits, ils devraient proposer une solution, une morale, un message final, mais non. La seule issue est la folie. Et effectivement, la conclusion c'est qu'au final, nous sommes tous des clowns formant une planète d'anormaux. Et c'est aussi comme ça que je me sens. En définitive, c'est quoi un clown ? C'est un mec avec un sourire forcé, parce que celui-ci est dessiné sur son visage ! C'est dégueulasse, non ? C'est la chose la plus répugnante du monde ! Voilà le problème que je rencontre avec mes films, ils sont « farpaits » et non parfaits. Je n'arrive jamais à les terminer, à proposer une « option ». J'adorerais avoir quelque chose à proposer, mais la seule chose que je finis par dire, c'est que tout est absurde et qu'il n'y a pas d'échappatoire. Regardez **Mes chers voisins** par exemple. Carmen sort de l'Enfer, du lieu maudit avec cet argent, mais pour ça, elle doit finir avec le Dionysos du film, l'élément démentiel qui surgit des catacombes, son antithèse. C'est absurde !

Ce que vous énoncez peut se mettre en parallèle avec votre propre dualité. Vos films démontrent que vous aimez les choses populaires, mais d'un autre côté, vous vous plaisez à taper sur les choses considérées comme populaires justement : la télévision dans Action mutante et 800 balles, les centres commerciaux dans Le Crime farpait. Vous semblez piégé dans votre propre système...

C'est vrai, je ne sais pas quel est mon problème.

Ce n'est pas forcément un problème, c'est plutôt le moteur de l'action chez vous...

Oui, mais regardez : pourquoi je ne peux pas faire du genre pur ? Pourquoi je ne peux pas faire un film d'aventures sans rajouter des vannes ? Pourquoi je ne peux pas faire un film sans le détruire ? En tant que spectateur, j'adore le cinéma de genre, c'est même la proposition la plus intéressante et la plus pure qu'on puisse faire au spectateur, mais je ne sais pas pour quelle raison, je ne réussis pas à en faire. Je me sens comme un enfant qui construit un beau château de sable pour finir par le piétiner et le détruire !

Vous voulez dire que vous démarrez avec une envie de faire du

cinéma de genre, pour dériver ensuite sur la comédie pendant le processus de création, c'est ça ?

Exactement. L'intention première est toujours pure, celle de faire du genre et donc de construire quelque chose de bien. Quand nous avions commencé à écrire **Le Jour de la bête** avec mon scénariste Jorge Guerricaechevarria, nous voulions faire un pur film d'horreur, et non une comédie. Mais pendant l'écriture, on se racontait des conneries, on se marrait et l'on finissait par les écrire. On se marrait, mais en même temps, on en souffrait parce qu'on se disait qu'on était encore en train de détruire le film, de tout foutre en l'air...

Mais à cette époque-là, et jusqu'à* Perdita Durango, *il me semble que la balance entre l'humour et le genre était assez équilibrée dans vos films. C'est à partir de* Muertos de Risa *que vous avez vraiment dérivé vers la comédie... Est-ce que l'expérience américaine de* Perdita Durango *a été déterminante quant à la suite de votre carrière ?

Je ne sais pas... Probablement... Mais c'est difficile pour moi de comprendre ce qu'il se passe dans mon for intérieur. Ce que je note dans mon cinéma par contre, ce sont des envies de destruction. Et à chaque fois, j'ai l'impression de devenir de plus en plus fou, de perdre de plus en plus la raison car il y a encore plus de rage, de destruction et d'envie de vengeance. Mais comme j'essaie de faire en sorte que cela ne transparaisse pas, je fais mes films avec beaucoup de tendresse. Un peu comme si je voulais poignarder un mec, mais qu'au lieu de le (((( )) l'embrasser ou je lui racontais une vanne...

Oui, mais les comédies réalisées de façon aussi méticuleuse et visuellement plaisantes sont très rares. En un sens, leur facture soignée se réclame quand même du genre...

Attention, ce sont deux choses différentes, la réalisation et le thème sont l'un à part. Ça n'a rien à voir à la base, et pourtant ça m'aide d'être dans une logique de réalisation très rigoureuse, techniquement, surtout pour raconter des trucs. Mais la conception technique me préoccupe énormément, et ce de plus en plus. J'aime être à chaque fois plus « académique » et raconter de manière encore plus rigoureuse mes histoires. C'est une façon de faire taire les critiques, et les gens sont clairs là-dessus : peu importe ce qu'on raconte dans une rédaction, l'important reste la perfection orthographique. Dans la même logique, la réalisation doit être techniquement parfaite. Ce que je déteste, c'est insulter les gens avec des fautes d'orthographe. Ça, je ne le supporte pas ! Si je traite quelqu'un de bon gros fils de pute, autant le faire avec une écriture parfaite, sur une lettre propre et sans fautes d'orthographe pour que ce soit extrêmement clair ! (rires) Maintenant que vous me le faites penser, il y a une faute d'orthographe intentionnelle dans le titre du film, ce qui est très important pour moi, parce que comme je le précisais auparavant, je n'arrive pas à faire en sorte que mes films soient parfaits. J'ai la sensation que je continue à me tromper et que personne ne comprend mes films de la manière dont je les envisage. Et ça, je veux que tout le monde le comprenne, jusque dans le titre, qui est très clair sur le fait que je ne suis pas clair ! J'ai toujours aimé les montages graphiques des Dadaïstes et cette envie de bien écrire vient de là, je pense. J'adorerais faire un film sur le Cabaret Voltaire, le berceau du mouvement Dada (1), pour montrer cette clarté dans leur façon d'insulter les autres. La revue Dada était hallucinante, ils trouvaient des trucs absurdes et incompréhensibles, mais que tout le monde pouvait comprendre malgré tout.

Mes chers voisins* et *Le Crime farpait* *partagent le même décor de Madrid, le quartier riche de la Puerta del Sol. Vous aimez bien foutre la merde chez les bourgeois, on dirait...

« J'adore le cinéma de genre, mais je ne sais pas pour quelle raison, je ne réussis pas à en faire. »

Ci-dessus :
Rafael et sa mauvaise conscience, à savoir l'homme qu'il a buté pour obtenir le poste tant convoité !

Mais pour moi, c'est là-bas que se trouve la merde ! Si je vois mes films dans ce quartier, c'est qu'il possède un côté factice qui en fait une sorte de décor de cinéma. On dirait presque des studios d'ailleurs... Mais en Espagne, mes films passent aux gens dans la plupart des cas, car ils y perçoivent un humour noir qui leur plaît, sans se rendre compte des coups que je leur balance. Ils ne comprennent pas mes intentions, et j'ai l'impression qu'on me perçoit mieux à l'étranger. **Action mutante** était particulièrement mauvais, mais l'idée de base était bonne. Je voulais me moquer des « Fils à papa espagnols, mais personne n'a pris ça pour lui, puisque personne ne se considère comme tel ! On me disait que c'était trop bien vu de se moquer de ces gens-là, mais j'avais pourtant la sensation de ne pas être compris, même si au final, le film plaît aussi à la cible de mon attaque. C'est comme si la voiture de mes films pouvait transmettre le virus Ebola : les gens les regarderaient et repartiraient chez eux sans se rendre compte de rien. C'est frustrant.

La solution ne serait-elle pas d'être encore plus radical ?

Possible, mais le risque serait que l'effet soit mineur et que je perde le public, dans le sens où en me radicalisant, il se peut qu'il devienne totalement de ce qu'il voie et se sente encore moins concerné. Je ne sais pas, c'est compliqué. L'unique solution serait de me radicaliser à tous les niveaux, de faire des films de plus en plus frivoles et superficiels en apparence, mais avec un contenu encore plus provocateur, qui aille en s'emportant. Je vais finir par faire des films à la ZAZ comme **Y a-t-il un pilote dans l'avion ?**, ou bien des films de loufes comme ceux des Three Stooges !

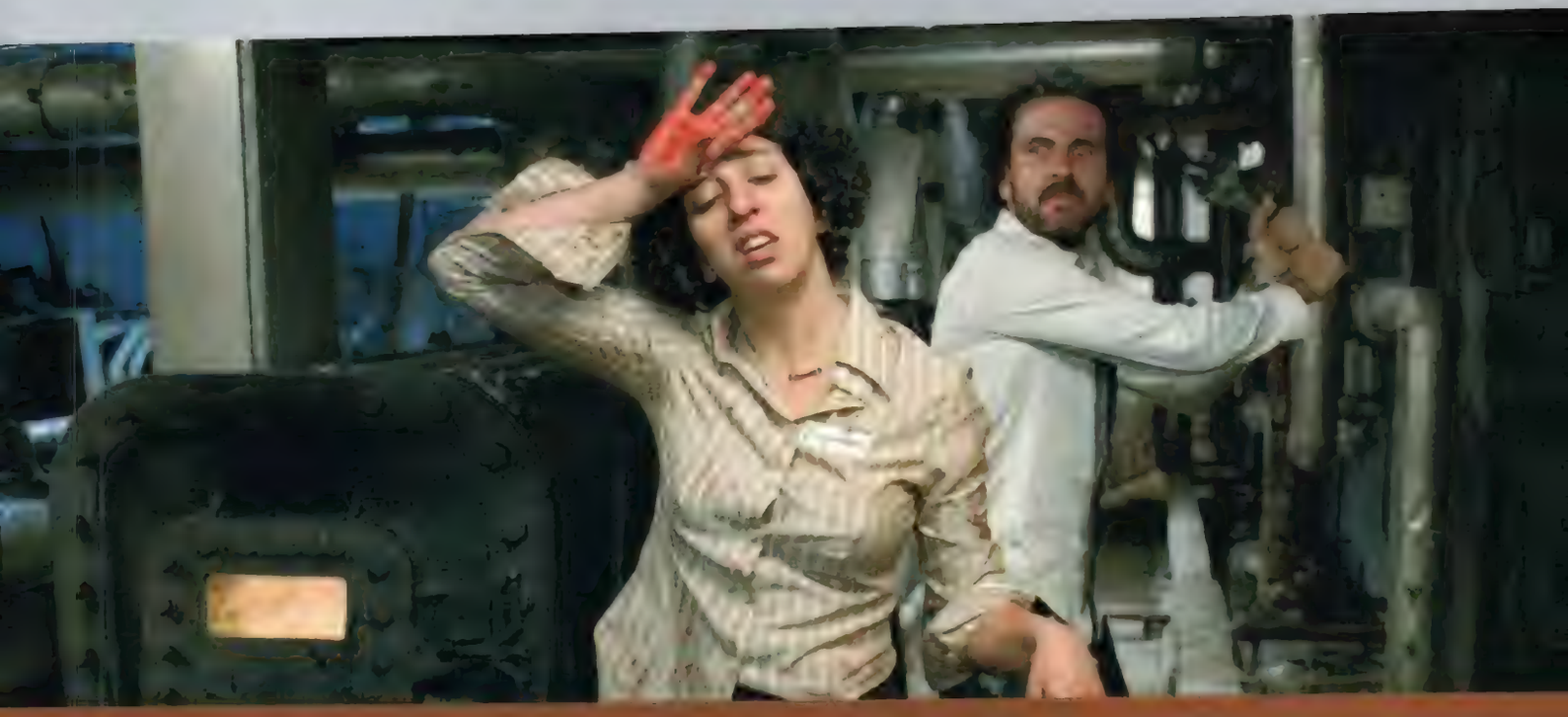
Mais est-ce que ce manque de compréhension que vous ressentez ne vous pousse pas à abandonner parfois l'émotion ? Par exemple, Le Crime farpait est bien plus radical que 800 balles, qui était beaucoup plus émouvant...

Tout à fait. J'ai été plus clément avec mon public, mais en voyant qu'il ne me comprenait pas, je me suis rattrapé. **800 balles** a été une erreur. Non pas que le film ne soit pas bon à mon sens... Si je devais le retourner, je le ferais de la même manière, mais mon cinéma a été de raconter les choses avec émotion, en montrant ce que je ressentais vraiment, et j'ai eu l'impression que les gens n'en ont eu rien à foutre. C'est comme dans un dîner avec des personnes qu'on ne connaît pas bien. Tu racontes un truc vraiment intime et ils se regardent tous bizarrement. Et alors tu te dis : « Merde, je viens de raconter ma vie et ils s'en sont rien à branler ! » LA, forcément, tu te dis que tu ne vas pas refaire la même erreur.

Comment voyez-vous l'évolution de votre carrière en suivant ce schéma de pensée ?

Ci-dessous :
Le couple en famille, difficile pour Rafael d'être à l'aise !

« La solution serait de se radicaliser, de faire des films plus frivoles, mais p



Avec Jorge Guerricaechevarría, on va reprendre un script que nous avons écrit il y a quelques années et qui s'appelle *Je voudrais avoir un million d'amis*. C'est complètement barré à la base, et notre volonté est d'obtenir une comédie à l'état pur, comme s'il s'agissait du résultat d'un long travail d'alchimiste. On veut trouver la formule du divertissement ultime, comme peu de films ont pu le faire à mon sens. Je pense notamment à **Frankenstein Junior** de Mel Brooks ou à **Un, deux, trois** de Billy Wilder. À l'époque où nous l'avons écrit, ce film était difficile à monter, mais aujourd'hui, je pense que c'est quasiment impossible parce qu'il s'agit d'une comédie de persécution dans la lignée des ***Fous du volant***, mais avec pour sujet le terrorisme et plusieurs autres thèmes peu recommandables. On avait conçu un personnage se nommant Crâne Rouge, comme le méchant dans *Captain America*, qui était en fait un ancien policier atteint du syndrome du Nord. En Espagne, il s'agit du syndrome frappant les policiers qui ont fait leurs armes au Pays basque, au milieu des vagues d'attentats, et qui ont subi de multiples pressions très fortes. Ils reviennent de cette expérience avec une sorte de panique démentielle se manifestant à n'importe quel moment. Bref, notre personnage était comme ça, et nous traitions du sujet sur le ton de la comédie bestiale, ce qui fait que nous avons eu du mal à trouver un financement. Suite à cela, nous avons donc mis le projet de côté. Aujourd'hui, on revient dessus, mais avec un autre point de vue.

Cela semble très subversif et politique. D'une certaine manière, cela rejoint certains de vos films où vous parliez des diverses nationalités de l'Espagne et de la déchirure interne de votre pays. Vous n'avez pas peur de toucher directement à ce sujet presque tabou ?

Oui, c'est un script très politique, et les problèmes régionaux que vous évoquez sont très présents en Espagne, mais il faut prendre en compte que c'est très facile d'écrire un film absolument révulsif. Le plus dur, c'est de faire en sorte que les gens l'achètent ! Ce qui m'intéresse, c'est de concevoir un colis piégé, qu'on me l'achète et qu'une fois arrivé à la maison, il pète à la gueule des clients ! Si je fais un truc qui sent le piège à plein nez, personne ne va l'acheter. Il faut que les gens achètent ce film, le mangent et se demandent ce qu'ils leur arrivent en le digérant !

Mais c'est une attitude de terroriste ça !

Oui, je vais faire du terrorisme intellectuel avec ce film.

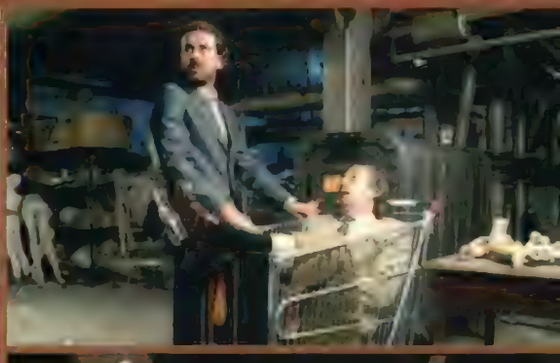
Propos recueillis par Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS, et traduits par Aurore SCHMID (interprète : Victoria SAEZ)

(1) : Mouvement contestataire né durant la Première Guerre mondiale regroupant artistes et intellectuels occidentaux remettant en cause les divers modes d'expression au travers de travaux provocants, déviés et profondément originaux. Le terme « Dada » est né d'un jeu de pure dérision

Ci-dessus : L'entente entre Lourdes et Rafael démarre sur les chapeaux de roues !

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Rafael dans son élément de prédilection : le centre commercial, véritable monument de superficialité...

préjudiciables. Si je continue, je vais finir par faire des films de baffes ! »



Fort du succès critique et commercial de son remake de Massacre à la tronçonneuse, Michael Bay enchaîne illico sur celui d'Amityville, la maison du Diable, petit classique du film de maison hantée signé à la fin des années 70 par Stuart Rosenberg. Une relecture attendue puisque abritant dans son générique Scott Kosar, jeune prodige du scénario en lequel nous placions...

AMITYVILLE D'ANDREW DOUGLAS

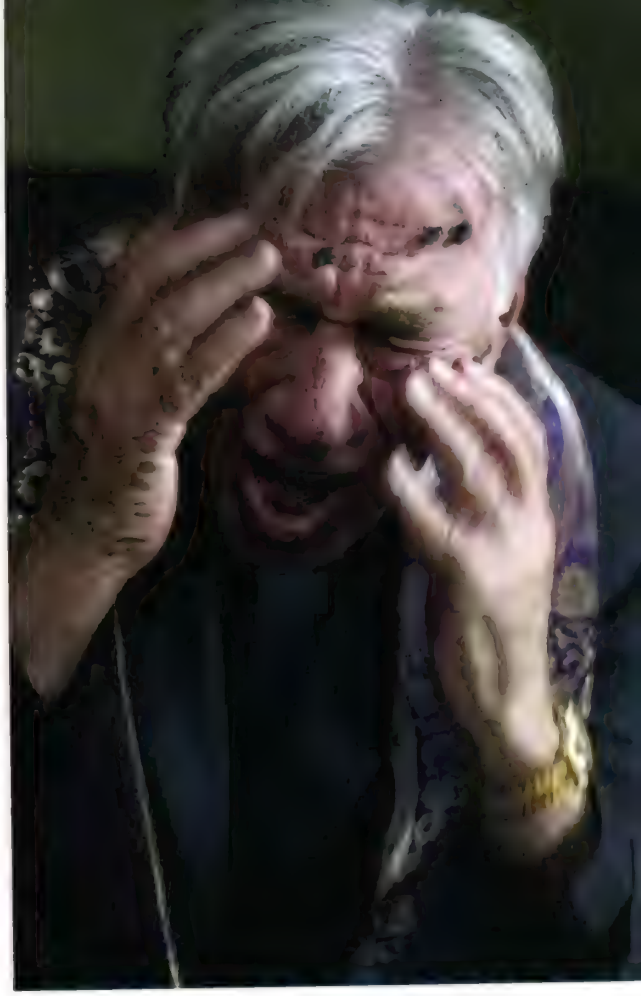
DE GRANDES ESPERANCES

La médiatisation de la légende de la maison maudite d'Amityville débute au mois de février 1976. Lors d'une émission sur les phénomènes paranormaux diffusée sur une chaîne newyorkaise, le reporter Steve Bauman revint sur les événements tragiques qui eurent lieu au 112 Ocean Avenue de cette petite ville tranquille de Long Island. Une adresse jusqu'ici connue des services de police pour être celle de la tristement célèbre famille DeFeo. Retour en arrière. Dans la nuit du 12 au 13 novembre 1974, le jeune Ronald DeFeo, tout juste âgé de 24 ans, abat méthodiquement ses parents et ses quatre frères et sœurs au fusil de chasse. Prétendant être possédé pendant le drame, Ronald DeFeo n'échappera cependant pas à l'emprisonnement à perpétuité. Début décembre 1975, la maison des DeFeo est rachetée pour la modique somme de 80 000 dollars par George et Kathleen Lutz, en toute connaissance de cause. Ils y emménagent le 18 décembre suivant, pour la quitter précipitamment quatre semaines plus tard, en laissant tous leurs biens sur place. La maison serait hantée selon leurs dires. La suite, on la connaît. Le romancier Jay Anson écrit leur histoire dans un livre devenu depuis un best-seller (*The Amityville Horror*), et la mythique firme AIP de Samuel Z. Arkoff produit **Amityville, la maison du Diable**, le film de Stuart Rosenberg au succès que l'on connaît. Cependant, si une grosse poignée d'illuminés croient dur comme fer aux témoignages de la famille Lutz, d'autres n'y voient là qu'une implacable machination financière nourrie par un cumulard savamment entretenu. Les parapsychologues se succéderont au 112 Ocean Avenue, sans qu'aucune preuve évidente ne soit trouvée sur une quelconque possession des lieux par un esprit malin. Toujours habitée aujourd'hui, la prétendue « maison des horreurs » est devenue l'une des plus grandes légendes urbaines du siècle passé, et l'attraction touristique principale d'une petite ville qui a su rapidement tirer tout le bénéfice d'un tel engouement médiatique. Que s'est-il alors réellement passé durant le séjour des Lutz ? On ne connaîtra sûrement jamais le fin mot d'une histoire qui fit trop longtemps les choux gras de quelques producteurs peu scrupuleux.

28 JOURS PLUS TARD

1979. À l'heure où **L'Exorciste**, **La Malédiction** et **Rosemary's Baby** viennent d'enflammer le box-office, le roublard Sam Arkoff lance le film de Stuart Rosenberg sur le marché, en insistant bien sur le fait qu'il s'agit là de l'adaptation fidèle d'une histoire vraie, officiellement tirée du roman de Jay Anson. Pour preuve, lorsque James Brolin fut contacté pour le rôle de George Lutz, il ne reçut pas de scénario mais un exemplaire du best-seller ! Un atout commercial non négligeable de la part d'un livre

plus reconnu pour son style captivant que pour ses [illegible] historiques - très romancées, atout qui permettra [illegible] d'amasser pas moins de 35 millions de dollars, rien que [illegible] terres natales. Un vrai succès public pour un ménage [illegible] *toujours à la limite du kitsch* - comme le dit encore aujourd'hui Margot Kidder (interprète de Kathy Lutz dans le *Rosenberg*) mais trop souvent mésestimé en dépit d'indéniables qualités. S n'arrive jamais à la cheville de **La Maison du Diable** de Robert Wise (le **Citizen Kane** du film de maison hantée), [illegible] Rosenberg nous marqua tout de même suffisamment [illegible] d'être toujours vivace dans nos esprits malgré le [illegible] lé qui suivra. La suite immédiate est pourtant [illegible] **Amityville 2 : le possédé**, réalisée en 1982 par le [illegible] Damiano Damiani (**El Chuncho**), une préquelle [illegible] déboires de la famille DeFeo. Si Rosenberg n'hésitait [illegible] ser dans le grand-guignol au fur et à mesure du de[illegible] son film, Damiani, lui, préfère revenir aux sources de la terreur par le biais d'une œuvre flirtant dangereusement avec la noirceur la plus putride, enfouie en chacun de nous. Passer du gimmick rigolo des murs qui pissent du sang à une scène froide et sans détour de consanguinité entre un frère et sa sœur avait de quoi refroidir, même les plus endurcis. Un parti pris risqué de la part de Damiani et de Tommy Lee Wallace (**Halloween 3**,



Vampires 2), son scénariste d'alors avec qui il décide de s'inspirer non plus du roman jugé trop folklorique de Jay Anson mais de celui, beaucoup plus crédible et certainement plus proche de la réalité, d'Hans Holzer (*Murder in Amityville*). Le résultat fut immédiatement payant, **Amityville 2 : le possédé** restant encore aujourd'hui le meilleur film de la saga. Une saga bien mise à mal dès l'année suivante avec **Amityville 3-D** (1983), nanar cosmique signé par un Richard Fleischer en pleine perdition (suivront les douloureux **Conan le destructeur** et **Kalidor**). S'enchaîneront alors entre 1989 et 1996 cinq téléfilms pathétiques que la décence nous oblige à zapper. Pas facile dans ces conditions de ressusciter le mythe, beaucoup moins en tout cas que de s'atteler à un remake d'un **Massacre à la tronçonneuse** qui connut une lignée bien moins honteuse que celle de la baraque maudite de Long Island. S'en étant tiré avec les honneurs sur le remake du Hooper, Kosar se voit donc confié cette périlleuse mission.

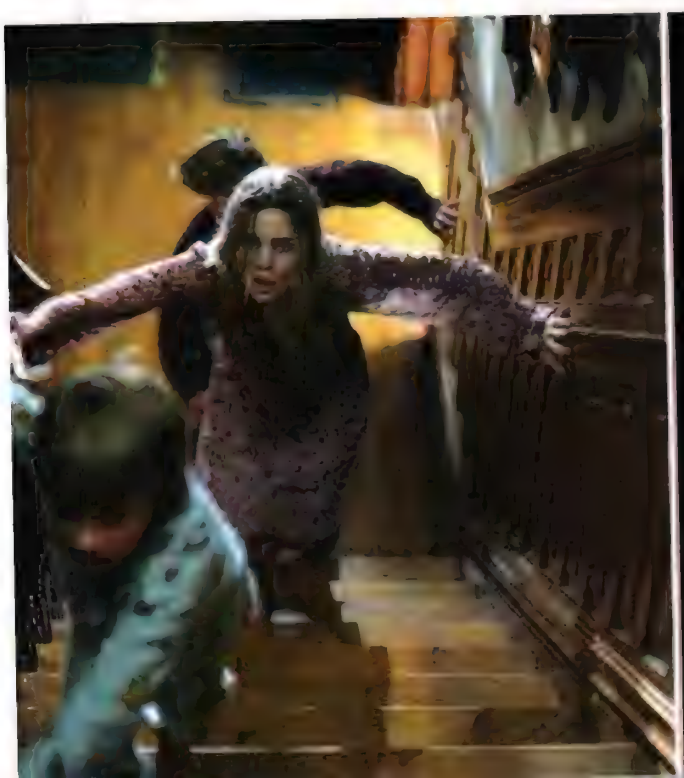
TROISIEME ACTE

Avant d'être le film d'Andrew Douglas (un réalisateur de pubs comme tant d'autres) et de Platinum Dunes (la boîte de Michael Bay), **Amityville** est sans conteste celui de Scott Kosar, connu comme le loup blanc depuis **The Machinist** et **Massacre à la tronçonneuse**. Un Scott Kosar visiblement bridé par la production qui l'oblige à renouer avec les lignes directrices majeures du roman de Jay Anson, tout en les saupoudrant d'apports historiques réels jamais traités jusqu'ici. Le résultat n'est en aucun cas le grand film de trouille qu'essayeront de nous vendre les publicistes des studios, mais une honnête série B, où le ridicule alterne sans cesse avec le meilleur. Petites explications. La structure de l'histoire ne bouge pas d'un iota. Après une scène d'introduction nerveuse et violente décrivant sans fioriture le carnage orchestré par Ronald DeFeo, nous retrouvons donc George Lutz (Ryan Reynolds), sa femme Kathy (Melissa George) et ses trois enfants nés d'un premier mariage, en train d'emménager sur fond de rock gentillet (bien loin des stressants arrangements aux voix plaintives de Lalo Schifrin) dans leur nouvelle maison d'Ocean Avenue. Le compte à rebours est enclenché. D'une durée étrangement courte (90 minutes et puis basta), **Amityville** ne perd pas de temps en verbiage inutile et balance directement ses protagonistes dans le feu de l'action. Passée la première bobine, les fantômes se déchaînent entre les murs de la maison coloniale, magnifiquement reconstituée. Une bâtisse impressionnante, regardant de haut par ses fameuses fenêtres en quart de lune les inconscients qui oseraient s'aventurer dans ses pièces... Mais hélas, celle-ci est sous-exploitée, alors que chez Rosenberg, cette dernière se voyait magnifiée sous des cieux rougeoyants du plus bel effet. On se consolera le temps d'une séquence inédite mettant vraiment en valeur tout le potentiel scénaristique de l'édifice (séquence vertigineuse se déroulant sur son toit), et de plusieurs plans épars, dont une balançoire trempée par la pluie et le célèbre panneau d'accueil « High Hopes » battu par les vents. Malgré tout, le film d'Andrew Douglas rattrape ses carences en introduisant dans son récit des éléments tirés des archives amérindiennes. Selon la société historique d'Amityville, lorsque l'Amérique était encore un continent inconnu pour l'homme blanc, les indiens Shinnecocks se servaient du terrain sur lequel sera construit la maison pour parquer les malades, les fous et les mourants jusqu'à ce qu'ils décèdent d'inanition. Durant l'ère pionnière, un certain John Catchum y bâtit sa maison, après avoir fui Salem pour pra-

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Kathy Lutz (Melissa George) et ses enfants tentent de fuir la menace qui habite leur nouvelle maison. Et s'il était déjà trop tard ?

Tuée quelques années plus tôt par son grand frère, Jodie DeFeo (Isabel Conner), ou plutôt son fantôme, revient hanter son ancienne demeure et se lie d'amitié avec la petite Lutz (Chloe Moretz), qu'elle visite régulièrement dans sa chambre.

Face aux étranges événements qui se déroulent sous ses yeux, Kathy Lutz plonge progressivement dans la folie.



tique de sorcellerie. Un hobby qu'il continuera d'exercer dans le Long Island jusqu'à sa mort. La légende raconte que son corps repose toujours au 112, dans la partie nord-est de la propriété. Mixant sans complexe ces deux histoires, le tandem Kosar/Douglas les régurgite à l'écran dans une succession de saynètes gore trop rapides, où de pauvres indiens se font torturer façon **Hellraiser** par une sorte de prédicateur diabolique que l'on devine être John Catchum. Frustrant de ne pas voir plus sa sale gueule à l'écran. Mais le pire reste à venir avec un choix artistique impardonnable. Non, il ne s'agit pas là de Ryan Reynolds qui, après ses pets à l'ail dans **Blade : Trinity**, menaçait d'arroser d'urine bénite les fondations de la baraque, mais bel et bien de Jodie...

ERREUR FATALE

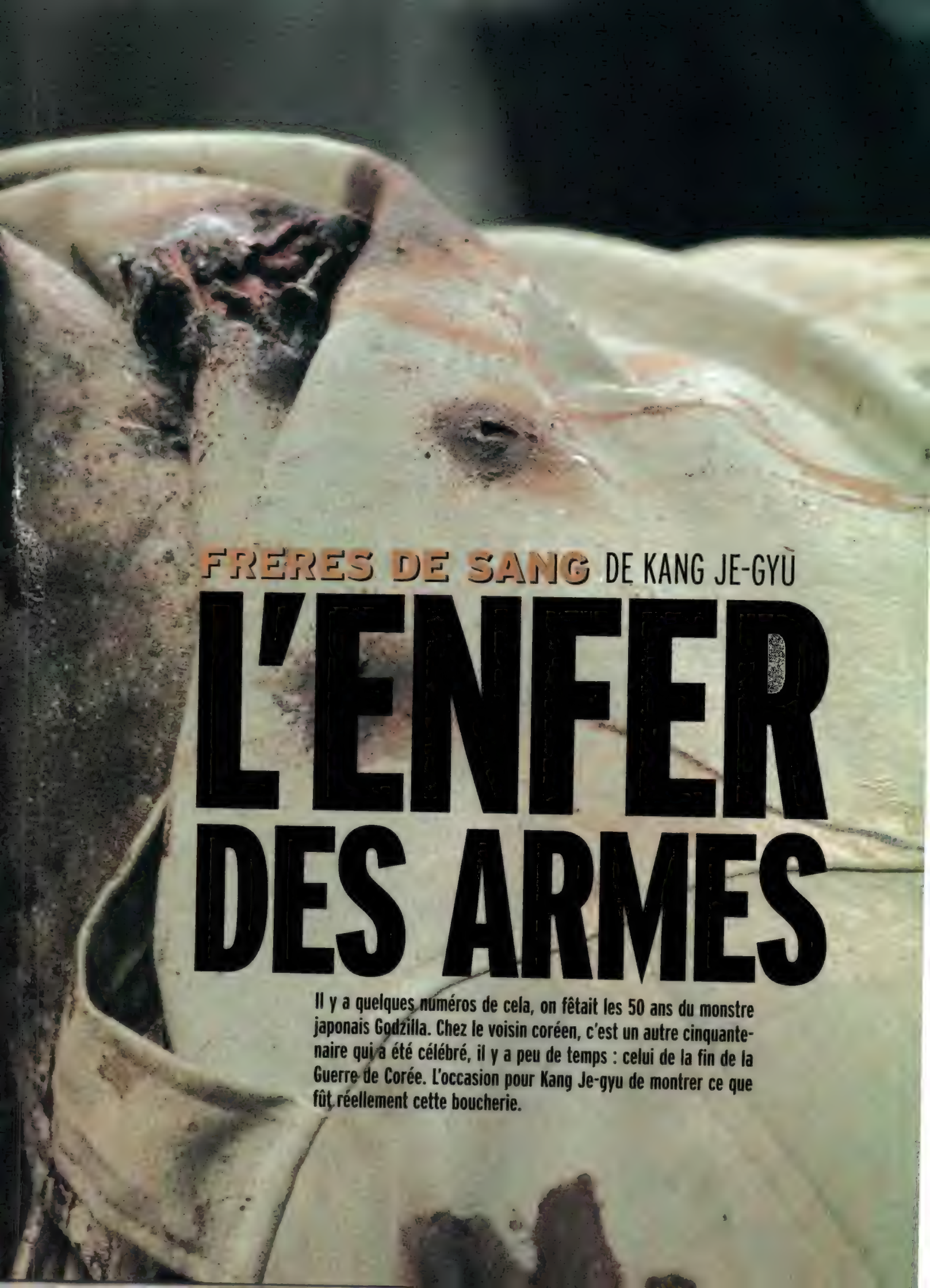
Si certaines scènes s'amusent gentiment à desservir le film tout en le maintenant dans son carcan d'aimable petite série B (les cercueils fabriqués par George, la mort onirique de Kathy, les mouches digitales attaquant le prêtre venu donner sa bénédiction), d'autres arrivent à nous faire douter de la réelle volonté du studio à effrayer son public. Le sabotage inexcusable ? Avoir fait de Jodie (l'amie invisible de Missy, la cadette Lutz) une petite fille fantomatique aux cheveux noirs et filandreux, figure spectrale directement héritée du kwaidan eiga et de tous ses avatars ricains ne faisant plus flipper personne aujourd'hui, pour cause de surexploitation. Jodie est peut-être le fait le plus troublant dans toute cette histoire. Missy Lutz passait ses journées entières à converser avec elle. Et lorsque sa mère lui demanda de qui il s'agissait, la gamine préfèrera lui répondre par un dessin, publié dans le roman de Jay Anson. On n'y voyait pas là un ersatz de Sadako, mais un cochon énorme détalant dans la neige ! Rosenberg avait capté tout le potentiel horrifique de Jodie, et s'employait à filmer une chaise à bascule bougeant toute seule, avant de nous dévoiler subrepticement les yeux puis le visage de la bête à travers l'une des fenêtres de la maison. Kosar et Douglas choisissent la facilité en préférant nous balancer leur fantômette dans chaque recoin de la maison. Si quelques séquences sont parfois réussies (sa première apparition, pendue dans la chambre parentale, la scène de la baby-sitter enfermée dans le placard), certaines n'hésitent pas à pomper les aînés (le gamin se relevant la nuit pour pisser, merci **Sixième sens**), tandis que d'autres affligent carrément (Jodie scotchée au plafond, le plan final). Le résultat est quand même bien supérieur à la moyenne malgré l'évidente retenue consensuelle d'un Scott Kosar, restant tout de même bien plus honnête et prometteur qu'un Kevin Williamson (l'ex-enfant chéri du film d'horreur hollywoodien), définitivement enterré depuis le four de **Cursed**, le projet maudit de Wes Craven. Mais si Kosar désire vraiment laisser libre cours à sa folie créatrice, peut-être est-il temps pour lui de s'émanciper d'un producteur sûrement trop castrateur.

Alexandre BUSTILLO

USA. 2005. REAL.: ANDREW DOUGLAS. SCEN.: SCOTT KOSAR D'APRES LE LIVRE DE JAY ANSON ET LE SCENARIO ORIGINAL DE SANDOR STERN. DIR. PHOT.: PETER LYONS COLLISTER. MUS.: STEVE JABLONSKY. PROD.: MICHAEL BAY, ANDREW FORM ET BRAD FULLER POUR PLATINUM DUNES, RADAR PICTURES ET DIMENSION FILMS. INT.: RYAN REYNOLDS, MELISSA GEORGE, JESSE JAMES, JIMMY BENNETT, CHLOE MORETZ, RACHEL NICHOLS, PHILIP BAKER HALL... DUR.: 1H29. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 1ER JUIN 2005.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le Père Callaway (Philip Baker Hall) subit l'attaque d'un essaim de mouches sorti du conduit d'aération de la maison.

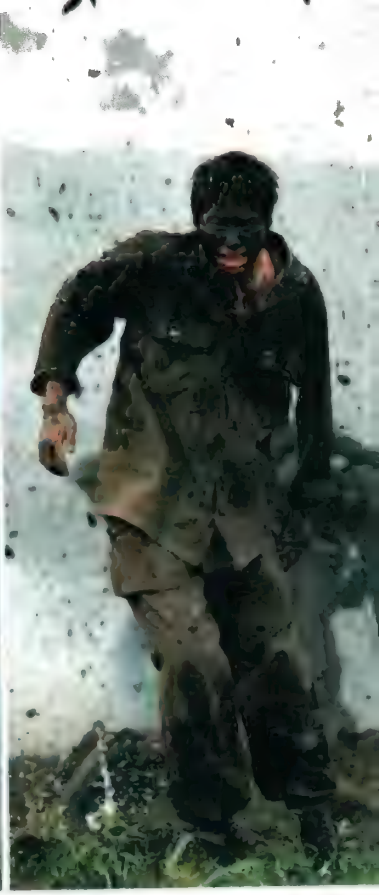
George Lutz (Ryan Reynolds), un père de famille tranquille dont le comportement commence à être inquiétant. Possédé ou tout simplement psychopathe ?



FRERES DE SANG DE KANG JE-GYÙ

L'ENFER DES ARMES

Il y a quelques numéros de cela, on fêtait les 50 ans du monstre japonais Godzilla. Chez le voisin coréen, c'est un autre cinquantenaire qui a été célébré, il y a peu de temps : celui de la fin de la Guerre de Corée. L'occasion pour Kang Je-gyu de montrer ce que fût réellement cette boucherie.



Ci-dessus, de gauche à droite :
Jin-suk (Won Bin) face à l'horreur de la guerre : le soldat debout parmi les morts.

Jin-suk fuyant le champ de bataille : la poudre et le sang.

Jin-tae (Jang Dong-gun), la rage au ventre, sort d'un bunker des soldats nord-coréens non-armés : les exactions commencent...

Ci-dessous :
Un assaut tétanisant des Forces du Sud face aux Forces du Nord : les sentiers de la mort.

Le 27 juillet 1953, la guerre de Corée prenait fin, laissant la péninsule Coréenne séparée en deux. Fin officielle de la guerre, mais pas du conflit : depuis ce moment, les deux pays n'ont cessé de renforcer leur politique militaire, dans la crainte, d'un côté comme de l'autre, d'une attaque du « frère ». Un gros travail de propagande s'est développé au Nord comme au Sud, en particulier dans les milieux cinématographiques qui produisent à tour de bras des œuvres visant à fustiger l'ennemi tout en montrant, bien évidemment, à quel point « leurs » hommes (et femmes, voir notamment **My Happiness**, incroyable morceau de pellicule nord-coréenne, dans lequel le réalisateur Kim Young-ho montre que les femmes, elles aussi, peuvent combattre au front) sont les plus droits, héroïques et dévoués à « leur » cause.

NOUVELLE VISION

Avec la chute de la dictature militaire en 1993, puis l'arrivée d'une nouvelle génération de réalisateurs en Corée du Sud, le traitement de la guerre fratricide au cinéma va soudainement prendre une nouvelle tournure. Exit les œuvres manichéennes dépeignant d'une façon simpliste les deux bords (les horribles Nord-coréens voués à détruire la liberté face aux gentils Sud-coréens prêts à se sacrifier pour la démocratie), les nouveaux tenants du cinéma sud-coréen réévaluent le conflit, ses dégâts et ses aboutissants. Comme on le sait, c'est Kang Je-gyu qui se lance le premier dans la tourmente avec **Shiri**, un polar détonnant qui oppose services secrets sud-coréens et militaires nord-coréens. Sans sombrer dans le bien-pensant et le « flower power », Kang nous présente des Nord-coréens humains. Déterminés, destructeurs et dangereux certes, mais indéniablement humains. Parallèlement à cela, il montre aussi que les « soldats » sud-coréens font preuve d'une froideur et d'une détermination que l'on assimilait jusqu'alors qu'aux hommes du Nord. Le retour en arrière n'est dès lors plus possible : Corée du Nord et Corée du Sud ne seront plus jamais les mêmes au cinéma. Dans la foulée, de nombreux autres réalisateurs comme Kim Hyeon-jeong (**Double agent**), Park Chan-wook (**JSA**) ou encore Kang Woo-suk (**Silmido**) vont aussi aborder le sujet, sans jamais toucher directement au cœur du problème : la guerre elle-même. Cinquante ans après la fin des combats, c'est de nouveau Kang Je-gyu qui franchit le pas et s'attèle à mettre en scène l'un des conflits les plus meurtriers de la seconde moitié du XX^{e} siècle. **Taegukgi** (le titre original de ce **Frères de sang**) est l'histoire de deux frères que la guerre va séparer et, finalement, opposer. Une métaphore claire sur ce que la guerre (civile) de Corée a véritablement été.

Depuis que leur père est mort, Jin-tae (Jang Dong-gun) a pris d'une certaine façon sa place et fait son possible pour protéger son petit frère, Jin-suk (Won Bin). Il travaille ainsi durement, en cirant des chaussures, afin d'économiser de l'argent pour que Jin-suk puisse aller à l'université. Mais ses beaux projets ne se déroulent pas comme prévu : avec l'invasion de la Corée du Sud par les troupes du Nord, Jin-suk vient gonfler les rangs des nouvelles recrues militaires. Jin-tae rejoint alors l'armée à son tour, toujours désireux de protéger son petit frère qu'il pense incapable de survivre au front. Son but est désormais simple : tout faire pour que Jin-suk puisse retourner auprès de leur mère et reprendre une vie normale. Pour cela, Jin-tae accepte de participer aux opérations les plus périlleuses, un moyen sûr d'obtenir la Médaille d'Honneur qui lui permettrait de renvoyer son frère à une vie civile. Obnubilé par sa « mission », Jin-tae, au contact des combats et des morts, se met peu à peu à changer jusqu'à sombrer dans une logique destructrice dans laquelle tous ceux qui ne sont pas de son bord méritent d'être envoyés six pieds sous terre...

LE CŒUR DE L'HISTOIRE

Frères de sang ne se place pas dans le cadre d'un film de guerre à la **Tora ! Tora ! Tora !**, qui se déroule du point de vue de faits historiques. Kang ne porte finalement que peu d'intérêt aux dates, faits précis et autres agissements exacts des « chefs de guerre ». C'est aux hommes qu'il s'intéresse, ceux qui ont

risqué leur vie ou versé leur sang parce qu'ils y furent obligés. Pas de place ici pour les dirigeants qui manipulent les cartes et déplacent des pions censés représenter la vie de centaines d'individus. Kang se met du côté de la boue, du sang, de la sueur et des larmes.

De fait, Kang n'évite pas un certain pathos, accentué par une B.O. frôlant parfois la caricature des compositions du genre (grandes envolées lyriques, violons geignards, etc.). Mais cette approche est plus à mettre sur le compte du goût très prononcé des Coréens pour les mélos qu'à un désir du réalisateur d'en rajouter question corde sensible. De toute façon, il est impossible d'aborder un thème aussi fort que la guerre sans jouer d'une manière ou d'une autre la carte dramatique et, par conséquent, de rentrer dans une certaine exagération. Pas besoin d'avoir plus d'une once de jugeote pour déduire que tout individu sain d'esprit, confronté à l'idée même de la guerre, puisse imaginer la peur, la souffrance, l'horreur... De plus, lorsque la personne en question est liée, d'une manière ou d'une autre, à de tels événements, il est évident que son interprétation personnelle des faits ne pourra en être que plus viscérale. Coréen et avec un père ayant participé aux combats (où il fut d'ailleurs blessé), Kang est de facto plus profondément affecté par ce qui s'est passé. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il prenne parti pour un camp. Kang ne se trompe pas d'ennemi : c'est à la guerre qu'il s'attaque, pas à ceux qui rejoignirent, de gré ou de force, le Nord. Bien sûr, tout le film se déroule du point de vue de deux hommes du Sud, mais cela n'empêche pas le réalisateur de cogner durement sur « ses » compatriotes. Exécutions sommaires, massacres orchestrés par les militaires du Sud... Kang ne prend pas de gants pour dépeindre la barbarie, et ce quel que soit son bord. Dans **Frères de sang**, il se place du point de vue d'un Coréen avec un grand « C », pas d'un Coréen du Sud ou d'un Coréen du Nord. Il s'exprime en tant qu'humain, départi de toute question de nationalité ou de sensibilité politique.

DANS L'ACTION

L'approche graphique qu'a Kang de la guerre est, bien entendu, en parfaite osmose avec son discours. Il ne nous épargne rien de la violence des combats, de la cruauté et de la folie qui règnent sur et en dehors des champs de batailles. Étonnant travail que nous livre là le directeur de la photo Hong Gyung-pyo, qui s'était déjà fait remarquer pour son exceptionnel (et le mot est faible) boulot sur le segment de Park Chan-wook dans **Trois histoires de l'Au-delà**, ou encore pour les ambiances claustrophobiques et tendues de **Phantom the Submarine**. Oui, Hong a visuellement été influencé par **Il faut sauver le soldat Ryan**, mais **Frères de sang** va tellement plus loin dans sa vision de réalisme brut, que les deux films ne peuvent pas véritablement être comparés.

Kang va jusqu'au bout de son sujet et montre sans tabou ni chichis ce à quoi la guerre peut ressembler. Pari gagné pour le metteur en scène : ses images frappent fort et font mal. En évoquant ce drame qui sépara son pays, Kang adresse un message universel sur la monstruosité de ces guerres mises en chantier par des dirigeants qui utilisent « leurs » concitoyens comme de la chair à canon. Une véritable œuvre d'utilité publique en ces temps bellicistes. Lorsque le sujet est de surcroît mis en scène avec un tel brio, on ne peut qu'adhérer totalement à la démonstration.

Julien SÉVÉON

Ci-dessus :
Première sortie guerrière pour les deux frères desang. Jin-tae, le protecteur, tente de soigner son frangin malade en plein combat. Une complicité qui va se détériorer au fur et à mesure des affrontements.

TAEGUKGI. COREE DU SUD. 2004. REAL. ET SCEN.: KANG JE-GYU. DIR. PHOT.: HONG GYUNG-PYO. MUS.: LEE DONG-JUN. PROD.: KANG JE-GYU, LEE SUNG-HOON, HWANG HYUN-JUNG ET LEE SE-HO POUR KANGJEGYU FILMS. INT.: JANG DONG-GUN, WON BIN, LEE EUN-JOO, GONG HYUNG-JIN, LEE YOUNG-RAN, AHN GIL-GANG, PARK GIL-SOO... DUR.: 2H27. DIST.: UIP. SORTIE LE 11 MAI 2005.

Malgré sa flamboyante mise en scène et ses 135 millions de dollars de budget, KINGDOM OF HEAVEN se révèle être une œuvre mineure dans la filmographie impressionnante de Ridley Scott. La faute incombant à un scénario intelligent mais quelque peu dogmatique dans ses questionnements religieux et au parcours initiatique assez désincarné du héros.

KINGDOM OF HEAVEN DE RIDLEY SCOTT

LA CITE DES HOMMES

France, 1184. Balian, forgeron de son village (Bloom assombri et virilisé pour l'occasion), porte le deuil de sa femme et de son fils. Surgit au même moment le chevalier Godefroy d'Ibelin (Liam Neeson), père dont il ignorait l'identité, ancien croisé qui veut se repentir des massacres perpétrés par le passé. Ce dernier invite Balian à l'accompagner à Jérusalem afin de faire rayonner un christianisme basé sur la tolérance et la justice. D'abord peu enclin à suivre celui qui l'a délaissé, Balian se ravise après avoir commis l'irréparable et décide de partir pour la Ville Sainte afin d'expier ses péchés. Arrivé là-bas, celui-ci se retrouve pris dans un jeu de pouvoir destructeur opposant le fanatique Guy de Lusignan au roi ladre de Jérusalem, Baudouin IV…

SOUS LES CIEUX

Alors que le scénario de William Monahan avait été sévèrement critiqué par un prêtre et un imam estimant tous les deux que leur confession respective allait être diabolisée, on peut affirmer à la vision du film qu'il n'en est rien. Ridley Scott parvient en effet à éviter l'écueil du manichéisme (à la seule exception des Templiers présentés exclusivement comme des fanatiques de la pire espèce) et stigmatise avec succès le rapport délétère que peuvent entretenir le pouvoir temporel et la religion. En épousant le point de vue de Balian, avec lequel nous découvrons Jérusalem et ses intrigues, Scott montre comment deux monarques éclairés, Baudouin IV (Edward Norton, excellent), dont la vie est très intelligemment liée à la pérennité de sa cité, et Saladin (Ghassan Massoud, superbe), essaient tant bien que mal de circonscrire la violence aveugle qui embrase leur camp et menace à tout moment de faire sombrer la région dans le chaos. Malheureusement, si la problématique posée est très intéressante, le traitement s'avère parfois trop démonstratif, notamment lors de scènes où les acteurs affirment leurs positions modérées d'une manière professorale, par le biais de monologues appuyés pouvant les faire apparaître comme de grossières caricatures de bigots (voir Brendan Gleeson, cabotin à souhait). Par ailleurs, nous avons du mal à nous attacher aux doutes dont fait preuve Balian vis-à-vis de sa foi vacillante. Celui-ci ne semble jamais tenté par le fanatisme et reprend trop rapidement à son actif les conseils salutaires d'un père finalement très peu connu. Autre problème, l'histoire d'amour unissant Sybille à Balian est expédiée alors que cette union empruntée à la geste chevaleresque aurait mérité quelques minutes de métrage supplémentaires pour devenir réellement émouvante.

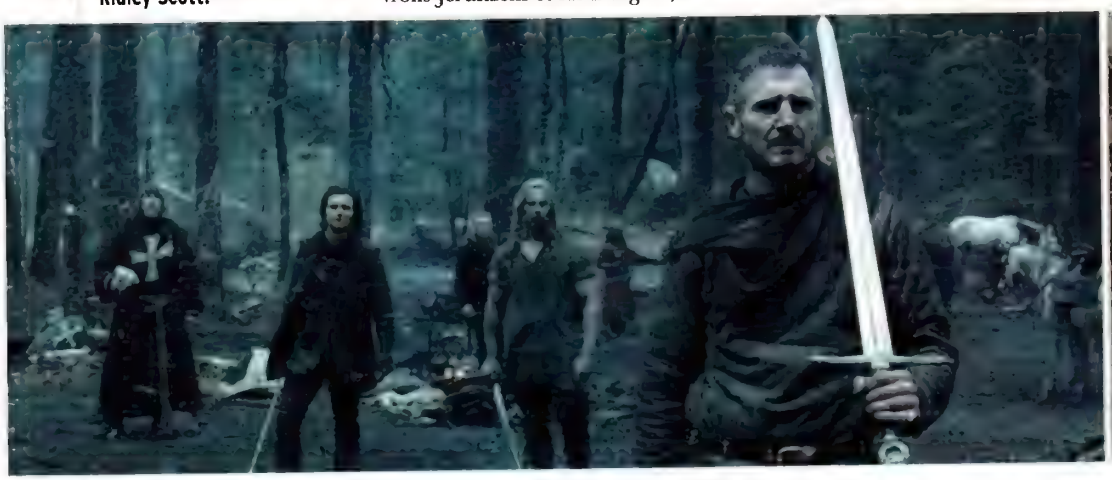
LA PATTE SCOTT

Visuellement, on ne peut que saluer le travail accompli par Scott et Arthur Max, le chef décorateur. Le réalisateur, comme à son accoutumée, s'inspire de la peinture et de l'art sacré pour composer des plans d'une grande beauté comme cette Jérusalem majestueuse entièrement reconstituée au Maroc. Cette citadelle imposante (dont les remparts font plus de 28 000 mètres) est magnifiée par la très belle photographie de John Mathieson et des effets spéciaux numériques quasiment transparents. En revanche, les combats rapprochés sont malheureusement surdécoupés à l'instar de **Gladiator**, ce qui entraîne parfois une illisibilité d'autant plus regrettable que le mouvement saccadé de l'image (popularisé par **Il faut sauver le**

Ci-dessous, de gauche à droite :
Godefroy d'Ibelin (Liam Neeson), père de Balian et croisé repenti, scrute les alentours en attendant l'affrontement éclair. L'épée parlera…

Une réunion au sommet des hommes de Saladin : une armée jouissant d'une tactique sans commune mesure.

Un assaut épique, magistralement servi par la maestria technique de Ridley Scott.



soldat Ryan) et le filmage caméra à l'épaule auraient pu rendre les affrontements vraiment percutants. Las ! Nous sommes loin de la scénographie efficace et puissante du duel qui opposait Achille à Hector dans l'inégal **Troie** de Wolfgang Petersen. Reste tout de même un fait d'armes assez jouissif où Balian affronte un certain nombre de Templiers à lui seul. Concernant les combats de masse, Scott prend souvent la décision de ne montrer que les conséquences de la guerre, notamment lors d'un plan à la beauté funèbre où Balian découvre un champ de bataille empli de cadavres et survolé par des corbeaux. Ellipse compréhensible d'un point de vue narratif, mais un tant soit peu frustrante pour le spectateur, même si le morceau de bravoure final aura lieu juste après avec le siège de Jérusalem. Un siège moyenâgeux où la stratégie militaire est au moins aussi importante que la foi si l'on désire gagner la bataille. Catapultes, huile bouillante et autres projectiles enflammés sont donc de la partie ainsi que des milliers de fantassins animés avec brio par un équivalent du logiciel Massive. Le résultat, spectaculaire malgré un air de déjà vu, se situe entre la bataille du gouffre de Helm dans **Les Deux tours** et la violence plus crue de **La Chair et le sang**. Jusqu'à un final, auquel Scott a voulu donner une résonance trop contemporaine, prônant le respect et la magnanimité envers son ennemi, ce qui est assez dérisoire à la vue du massacre perpétré par les belligérants.

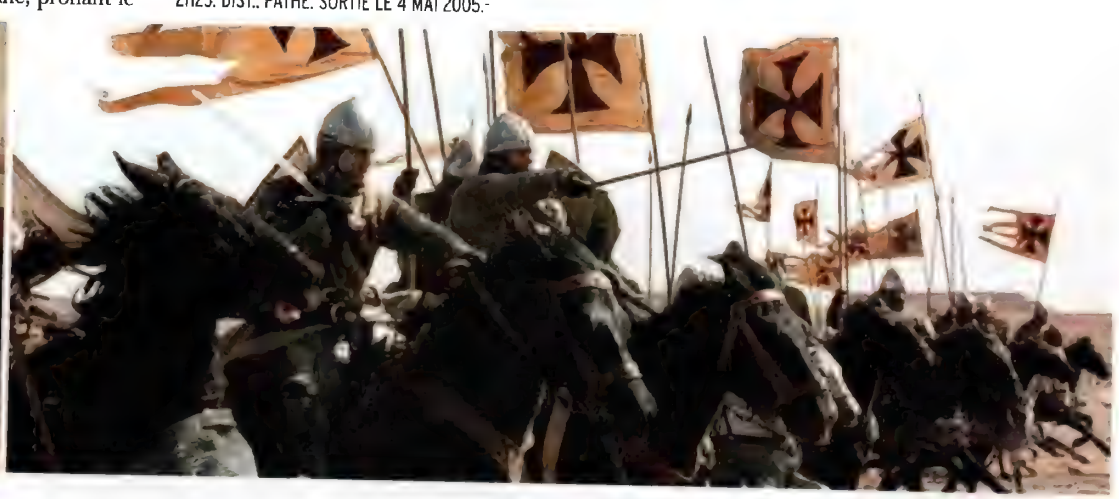
REPARTIR EN CROISADE ?

Kingdom of Heaven demeure malgré tout un film épique et plaisant, mais timoré et consensuel dans son dénouement. On ne peut alors s'empêcher de penser au **Crusade** de Paul Verhoeven (écrit par Walon Green, le scénariste de **La Horde sauvage**), dans lequel Hagen le pilleur de tombes devenait bien malgré lui un héros des Croisades, et qui aurait été autrement plus amoral, désespéré et viscéral. Ce qui paraît absolument inenvisageable dans le contexte géopolitique actuel où il faut ménager la chèvre et le chou…

David DOUKHAN

USA. 2005. REAL.: RIDLEY SCOTT. SCEN.: WILLIAM MONAHAN. DIR. PHOT.: JOHN MATHIESON. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD.: RIDLEY SCOTT, DENISE O'DELL, HENNING MOLFENTER, BRUCE DEVAN ET MARK ALBELA POUR 20TH CENTURY FOX, SCOTT FREE PRODUCTIONS ET KANZAMAN S.A. INT.: ORLANDO BLOOM, LIAM NEESON, DAVID THEWLIS, GHASSAN MASSOUD, EDWARD NORTON, MARTON CSOKAS, JEREMY IRONS, EVA GREEN, BRENDAN GLEESON… DUR.: 2H25. DIST.: PATHE. SORTIE LE 4 MAI 2005.-

Ci-dessus :
Balian (Orlando Bloom), fils de Godefroy d'Ibelin, en plein combat « sacré ». La croix et le sang…



Monteur, scénariste, réalisateur et tchatcheur invétéré, l'Italien Claudio Fragasso est un peu le touche-à-tout du cinéma bis transalpin. Proche collaborateur du grand Bruno Mattei, élève appliqué de Joe d'Amato, et fervent partisan de la liberté cinématographique, Claudio Fragasso revient sur une carrière éclectique et riche en anecdotes... pas toujours vérifiables !

PASSION DEVOREUSE

Vous avez fait vos débuts dans le cinéma en tant qu'assistant monteur puis scénariste. Comment cela s'est-il passé et à quoi ressemblait l'industrie du cinéma italien à cette époque ?

Oui, c'est vrai, j'ai débuté comme assistant monteur mais juste après j'ai commencé à écrire des scénarios. Dans les années 70, quand j'étais nouveau dans le monde du cinéma, l'Italie produisait entre 400 et 500 films par an, donc il y avait vraiment besoin de scénaristes... C'était une période très prolifique, on tournait encore beaucoup de westerns, la production de films d'horreur prenait son envol, Dario Argento avait réalisé **L'Oiseau au plumage de cristal**, et il y avait beaucoup de polars aussi. J'ai commencé pour ma part avec le cinéma d'horreur et le cinéma policier. Le premier film que j'ai écrit en tant que scénariste était **Il Medium** de Silvio Amadio. C'était un film qui parlait de spiritisme, avec Philippe Leroy et Martine Brochard. Même si ce n'était pas exactement un métrage d'horreur, c'était une œuvre très particulière, très étrange... Ensuite, j'ai écrit **Pronto ad Uccidere**, un polar d'action très intéressant, avec Martin Balsam et Ray Lovelock. Le film était très violent, il est sorti durant l'âge d'or du genre, à l'époque où sortaient les chefs-d'œuvre de Lenzi et de Di Leo. J'ai écrit plusieurs films comme ça, j'aimais bien alterner films d'action et films d'horreur. Je me souviens aussi des **5 de la section spéciale** de Mario Bianchi, un autre polar... J'ai même été le « ghost-writer » de plusieurs scénaristes... Je ne vous citerai pas leur nom, mais je peux vous assurer qu'il y en avait de très célèbres ! C'était vraiment une grande industrie, il y avait un grand enthousiasme. Je me souviens que l'on signait les contrats dans les bars, sur de petits bouts de papier quelconques ! Tout le monde était très fier de faire du cinéma de genre.

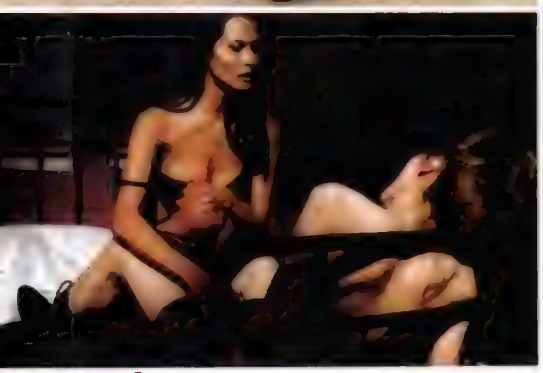
Sur cette double page : L'affiche de Monster Dog.

Votre rencontre avec Bruno a été décisive dans votre carrière. Comment avez-vous commencé à travailler ensemble ?

J'ai rencontré Bruno Mattei quand j'étais encore assistant monteur. Un metteur en scène n'a pas le droit d'être nommé ainsi s'il n'a pas eu d'expériences de montage. Ce dernier donne l'idée même de la composition d'un film. C'est essentiel. J'alternais donc cela avec mon métier de scénariste... Avec Bruno, on s'est tout de suite très bien entendus parce qu'il aimait le cinéma de genre comme moi. Il avait fréquenté une école pour apprendre le montage et il avait déjà une très grande expérience. Pour ma part, j'avais fait mes armes en rencontrant Margheriti et Bava. On a donc trouvé une entente technique : lui, dans un certain sens, avait le rôle du monteur alors que moi, j'avais celui du jeune metteur en scène un peu chien fou qui tournait des séquences fortes, parfois extrêmes. Notre rencontre a été le début d'une longue collaboration qui a duré environ 15 ans. Je crois que notre expérience commune a été très positive, car on a eu un très bon échange. Moi, j'étais plus un spécialiste de la seconde équipe, et lui, il était très calé en montage. Cependant, il n'y avait pas de vraie distinction entre le metteur en scène ou son assistant... On travaillait de pair, même s'il est vrai qu'au montage, le rôle de Bruno était indispensable. Pour le casting, le choix des décors ou la façon de tourner certaines séquences, on partageait [illegible] plus ou moins également. Et puis, il était question de mes propres histoires, des sujets que j'étais toujours prêt à changer si on avait des problèmes de budget. Alors oui, j'étais très jeune, et évidemment les films étaient signés par Bruno parce qu'il avait beaucoup plus d'expérience que moi. Franchement, je n'étais pas très intéressé par le [illegible] mes films parce qu'à l'époque, j'étais un peu partagé. J'avais envie de faire du cinéma un peu plus « intellectuel », mais là, c'était un peu comme si je faisais le tapin... J'avais 26 ans et une conception un peu auteurisante du cinéma, parce que je venais d'une [illegible] de poche. J'avais fait **Passaggi** qui a été mon premier film...

En 1978... Je crois qu'il a été tourné en super-8, n'est-ce pas ?

Exactement, en super-8. C'était une période un peu particulière. La presse l'a beaucoup apprécié, et il a même gagné le Prix Rizzoli de la meilleure première œuvre. Ensuite, j'ai réalisé **Difendimi dalla Notte** *(qui a gagné un prix au Festival d'Annecy - ndlr)*, un autre film très intellectuel. Après cette période, je me suis rendu compte que je m'amusais beaucoup plus en faisant du cinéma de genre. Toutes les expériences que j'ai eues par le passé ont été fondamentales pour ma carrière. Elles m'ont apporté une grande discipline pour les tournages, et c'est grâce à cela si maintenant j'arrive à faire des choses que d'autres metteurs en scène de mon âge ne savent pas faire.



« À l'origine, **Virus cannibale** était un film épique, une sorte d'**Apocalypse**

Ci-dessus :
La splendide et sublime Laura Gemser, la Black Emanuelle italienne, égérie de Gabriele Tinti puis de Joe D'Amato, ici dans Pénitencier de femmes, co-réalisé par Claudio Fragasso et Bruno Mattei.

***Dans votre filmographie, on s'aperçoit que le tout premier film que vous avez réalisé avec Mattei fut un mondo intitulé* Sesso Perverso, Mondo Violento...**
La vérité en fait, c'est qu'il y a une grande confusion... On s'est échangé les rôles tellement souvent que parfois on ne comprend plus rien, et l'on ne sait plus qui a fait quoi. On a sûrement fait ce film ensemble, mais franchement, je ne me souviens plus de grand-chose... Il est fort probable que je l'aie écrit et qu'il l'ait monté. Comme il est très possible que j'aie moi-même réalisé quelques séquences pour les insérer, car je crois qu'il s'agit d'un film basé presque entièrement sur des images d'archives... Réaliser un film de 90 minutes en partant de la base de 30 ou 60 minutes de stock-shots, ce n'est pas facile du tout. Il faut tourner des scènes pour le compléter, mais il faut surtout que le film soit plaisant et vendable. Oui, maintenant que j'y pense, c'était sûrement ça, un petit film réalisé à partir d'une demi-heure, ou même plus, de stock-shots. Bon, autant le dire franchement, c'était une véritable saloperie, et c'est aussi pour ça que je ne m'en souviens plus... J'essaie de l'oublier !

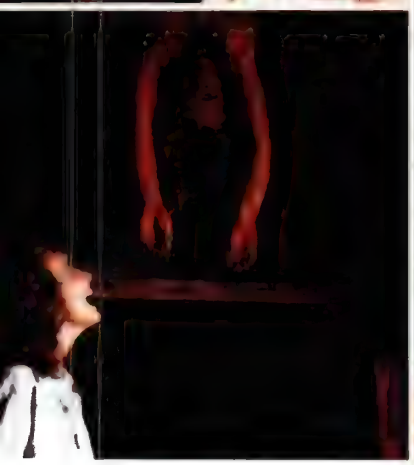
La même année, toujours avec Mattei, vous avez réalisé deux films tournés simultanément :* Novices libertines *et* L'Autre enfer. *Comment vous répartissiez vous le travail ?
On était dans un couvent qui, par une étrange coïncidence, est juste à côté de ma maison actuelle. Au sous-sol de ce couvent, il y a de très grandes catacombes, les catacombes de Santa Priscilla, qui ont une histoire très importante. Au premier niveau, il y a une église avec les chambres des nonnes. Là, Bruno tournait **Novices libertines** qui était le film « A », lorsque je tournais dans les souterrains le film « B », **L'Autre enfer**. En haut, on faisait le film majeur et en bas le film mineur. Le plus drôle, c'est que le film le moins important a eu un très grand succès, surtout à l'étranger, alors que le film que l'on croyait « majeur » a obtenu un résultat plus modeste. Les acteurs étaient les mêmes et ils allaient d'un plateau à l'autre, en montant et en descendant selon les exigences du moment. C'était une expérience particulière, utile parce que grâce à cela, j'ai appris qu'avec un peu d'expérience et d'organisation, on peut arriver à tourner deux films en même temps, tout en obtenant de bons résultats.

C'était un grand avantage que de pouvoir tourner deux films en même temps...
Oh oui, c'est sûr ! On les tournait simultanément parce qu'ils avaient un très petit budget, les acteurs étaient à peu près les mêmes, et donc en 5 ou 6 semaines on arrivait à avoir deux films plutôt qu'un seul. C'était une véritable joie pour les producteurs ! Par contre, pour nous, c'était un peu difficile de s'organiser surtout quand on avait des problèmes de matériel. Bruno avait toujours à disposition tout ce dont il avait besoin alors que moi, je n'avais presque rien... Parfois, je montais en cachette à l'étage où il était en train de tourner et je lui volais de la pellicule !

Ensuite est arrivé* Virus cannibale. *Qui a eu l'idée de ce film si particulier ?
J'ai écrit **Virus cannibale** avec Rossella Drudi, qui a aussi commencé comme assistante en montage pour ensuite écrire des scénarios. Elle a travaillé pendant dix ans avec les Américains et plus tard, elle a écrit ses premiers scénarios pour moi. J'ai toujours été très bien avec elle... Ce n'est pas pour rien qu'on s'est mariés ! (rires) À l'origine, **Virus cannibale** était un film épique, une sorte d'**Apocalypse Now**. Il y avait déjà une pléthore de films de zombies et j'avais très envie de faire quelque chose de différent. Je me souviens qu'après avoir montré le scénario aux producteurs, ils nous ont dit que c'était vraiment extraordinaire. Le film était une coproduction espagnole et quand on est arrivé à Barcelone pour le tournage, on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas d'argent. On a vraiment dû s'arranger pour improviser. Le scénario que j'avais écrit avec ma femme n'était pas fait pour un petit budget et cela a posé un vrai problème. C'était vraiment dommage parce que je suis encore convaincu que le scénario original est vraiment très bon et qu'il mériterait d'être réalisé comme il faut. Peut-être que je le ferais moi-même dans le futur, ne sait-on jamais...

Dans le film, il y a des scènes très particulières comme la séquence où un militaire en tutu chante Singing in the Rain...
(rires) Oh mon Dieu, c'est vrai ! J'avais oublié tout ça ! J'avais écrit cette scène pour diminuer la tension juste après une séquence très forte. C'était une scène prévue dans le scénario original et je voulais absolument la garder. Je savais que l'on allait éliminer nombre de séquences, mais j'ai insisté pour garder celle-là. J'ai dit : *« D'accord, le film va être très différent du scénario, mais on doit absolument garder la séquence du tutu car elle est vraiment drôle. »*. Et on l'a gardée...

Avez-vous eu des problèmes pour tourner la scène de l'enfant qui dévore son père ?
En tournant des scènes comme celle-ci, la chose la plus importante c'est de comprendre l'enfant et de ne pas le traumatiser... C'est vrai, la scène était très forte... L'enfant avait un grand charisme, une grande énergie... Il était parfait en zombie ! Quand on lui a mis les tripes du père dans la bouche, qui n'étaient en fait que des saucissons, il nous a choqués. En travaillant avec les enfants dans des films d'horreur, on se rend très vite compte qu'ils sont les premiers à s'amuser... D'ailleurs, je me souviens que l'on a dû refaire plusieurs fois la scène parce qu'il n'était jamais satisfait ! Il nous disait : *« Encore, encore ! Je veux la refaire encore une fois, je peux faire mieux ! »*. Il s'amusait réellement et quand il terminait, il commençait à rire comme un fou. Certes, on peut penser que tout cela est un peu glauque, mais au final, l'enfant était en train de s'éclater et moi j'avais une des meilleures séquences du film, donc tout le monde était content ! (rires) En tout cas, je me souviens qu'on a pas mal improvisé car à l'origine la séquence aurait dû durer seulement quelques instants. Quand on s'est rendu compte de l'énorme potentiel de ce que nous étions en train de tourner, on a décidé de lui donner une plus grande importance. On avait une scène vraiment très longue et on a dû la couper un peu au montage parce qu'elle était vraiment trop forte. On a eu peur que cela puisse déranger le public, même si en définitive, je pense qu'on aurait dû la laisser telle quelle, dans son cynisme le plus total.



Now. Mais comme on n'avait pas l'argent nécessaire, il a fallu improviser. »

D'où venait l'idée des fameux stock-shots inutiles du documentaire sur la Nouvelle-Guinée que l'on voie dans le film ?
Ne m'en parlez pas... À l'époque, il y avait une espèce de folie des distributeurs et des producteurs qui demandaient toujours de réutiliser ce type d'images. On nous faisait des propositions réellement absurdes, du genre : *« J'ai un quart d'heure de ce film que tu pourrais monter dans le tien. Pourquoi ne le ferais-tu pas ? »*. Ça ne servait vraiment à rien, mais on a dû les placer parce que c'était inévitable. C'était la mode et la chose la plus énervante, c'est que tout cela était fait par économie alors qu'en réalité, on n'économisait rien du tout ! Et dans **Virus cannibale**, les stock-shots étaient totalement superflus...

La fin dans l'usine tranche complètement avec le rythme du reste du film. C'était un choix prévu dans le scénario, ou vous avez dû l'improviser ?
Les deux à la fois. Le film devait avoir un final complètement différent. On aurait dû voir les populations africaines en train de se rebeller à l'idée de la mort comme solution au problème de la faim. Rossella et moi, nous avions vu dans un ciné-club **Soleil vert** et cela nous avait vraiment frappés. Dans notre histoire originale, il y avait un nuage toxique transformant en zombies tous les gens du Tiers-monde qui, en se mangeant entre eux, résolvaient une fois pour toute le problème. L'usine qui avait créé le nuage était américaine. La fin du film aurait dû consister en une rébellion du peuple africain contre les pays soi-disant développés, qui avaient proposé cette solution. Techniquement, tout cela était impossible à réaliser avec le budget dont on disposait, et l'on a dû opter pour un final gore, écrit au dernier moment et qui n'avait pas le même effet. D'ailleurs, je ne l'aime pas, je pense que la fin prévue initialement était bien plus forte.

Avez-vous assuré le montage du film aussi ?
Bien sûr que oui ! Je suis toujours très présent durant le montage de mes films. À propos de **Virus cannibale**, si la paternité du film est attribuée à Bruno Mattei, il ne faut pas oublier que j'ai tourné une bonne moitié du métrage et que j'en suis autant l'auteur que lui, même si au final, je ne suis pas très satisfait du résultat. Et l'on doit dire la même chose pour Rossella, qui n'a pas signé le scénario, même si elle y a travaillé.

En 1983, vous avez réalisé 2 films avec Mattei, encore une fois simultanément :* Révolte au pénitencier de filles *et* Pénitencier de femmes. *Quels souvenirs gardez-vous de ces œuvres ?
Sur **Révolte au pénitencier de filles**, je n'ai presque rien fait, alors que je pense avoir participé au tournage de **Pénitencier de femmes** à environ 80 ou 90 %. J'ai écrit les deux films *(toujours avec Rossella Drudi - ndlr)* et je m'en considère l'auteur pour ce qui est du scénario et de la mise en scène sur **Pénitencier de femmes**.

On y retrouve d'ailleurs un casting exceptionnel : Laura Gemser, Gabriele Tinti, Lorraine de Selle, Franca Stoppi... Comment étaient vos rapports avec eux ?
Excellents, ils étaient tous de grands professionnels, et j'ai eu la chance de pouvoir bien les connaître. Laura est vraiment une amie, je l'ai fréquentée pendant très longtemps, elle a même été costumière sur quelques-uns de mes films. Elle a été la femme du pauvre Gabriele Tinti, qui est mort vraiment trop tôt. Et puis, elle a travaillé très souvent avec le grand Aristide Massaccesi, plus connu sous le nom de Joe d'Amato...

Quels souvenirs gardez-vous de ce dernier, grand homme du cinéma au demeurant ?
Aristide était vraiment une personne splendide. Il représentait vraiment le cinéma de série B, dans le sens noble du terme. Dans le sens noble, parce que je partage, avec Rossella et de nombreuses autres personnes comme nous, un amour de la série B, que je trouve supérieure au cinéma de soi-disant série A. C'était un véritable honneur de pouvoir travailler avec quelqu'un comme lui. Aristide était tout simplement parfait pour produire des films, il avait une mentalité très ouverte et arrivait à compenser le manque d'argent avec un immense amour pour le cinéma, une passion viscérale. Il était génial parce qu'il arrivait à réaliser des films intéressants en partant de zéro, sans avoir de budget, de moyens ou d'acteurs... Et il ne faut pas oublier qu'il a aussi été un fantastique directeur de la photographie. J'ai vraiment un très bon souvenir d'Aristide, il a produit **Troll 2** et **Au-delà des ténèbres** pour moi, et j'ai écrit **Il Piacere** pour lui *(en 1985 - ndlr)*. Quant à Rossella, elle a écrit pour Aristide **Onze jours, onze nuits** *(en 1986 - ndlr)* et sa suite *(en 1990 - ndlr)*, en utilisant le pseudonyme de Sarah Asproon qui était aussi le nom de la protagoniste des deux films. Par ailleurs, j'avais surnommé Aristide le Roger Corman italien. (rires)

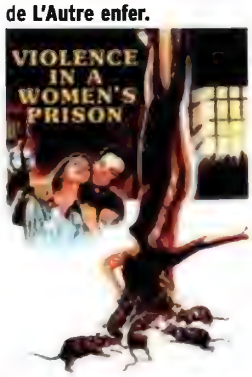
Les Rats de Manhattan est l'un des films les plus connus de votre période avec Mattei. Où l'avez-vous tourné ?
Nous l'avons tourné presque entièrement dans les studios De Paolis, à Rome, et aussi dans les studios où Sergio Leone a shooté **Il était une fois en Amérique**. On a tourné dans une localité qui s'appelle Pietralata, où il y avait le bar de Fat Moe *(Larry Rapp - ndlr)*. Travailler dans les mêmes lieux où Leone mit en boîte son chef-d'œuvre était un incroyable honneur pour moi.

Comment avez-vous réussi à gérer tous les rats sur le plateau ?
À mon avis, une grande partie des rats sont encore en train de se promener dans ce qui reste des studios De Paolis ! (rires) Les rats du film n'étaient pas de vrais rats d'égouts, c'étaient des souris blanches, des cobayes qui étaient destinés à la mort. On les avait mises dans un grand bidon que l'on avait rempli avec une substance colorante, et quand on les avait sorties, elles étaient devenues grises et paraissaient beaucoup plus agressives qu'en réalité !

L'idée du final est vraiment surprenante. Qui a imaginé cette fin ?
Oh mon Dieu, j'ai honte... Je ne m'en souviens plus ! Attendez... (il rit, un peu embarrassé)

Ci-dessus :
Trois clichés de l'absurde et improbable Virus cannibale, un des films les plus célèbres de Bruno Mattei, sur lequel Claudio Fragasso officiait en tant que coscénariste avec sa femme Rossella Drudi.

Ci-dessous :
Les affiches internationales de Pénitencier de femmes et de L'Autre enfer.



Vous avez oublié le final des* Rats de Manhattan *? (ATTENTION : SPOILER) Quand les sauveteurs enlèvent leur masque à gaz et que l'on découvre qu'ils sont en fait des rats géants !
Ah oui, c'est vrai ! Je m'en souviens parfaitement maintenant ! Comment ai-je pu l'oublier ! ? (rires) L'idée était de Rossella, il faut bien le dire... Elle voulait une fin vraiment apocalyptique et sans espoir, donc elle a imaginé un monde complètement dominé par les rats. Elle a aussi écrit les dialogues et le scénario qu'elle n'a pas signés...

Est-il vrai qu'à l'origine, le film devait être beaucoup plus gore ?
Tous les films de l'époque auraient dû être plus sanglants, mais il y a eu une espèce de censure stupide et hypocrite. Si je fais un film qui s'appelle **Les Rats de Manhattan**, c'est normal que ce soit un film sanglant ! Le public qui va au cinéma pour voir un métrage comme celui-ci a envie de voir du sang, des tripes et des rats qui bouffent tout le monde ! Soyons sincères : un film comme **Les Rats de Manhattan** est un pur divertissement où il faut exagérer à tout prix. Exagérer avec le sang, avec les absurdités, avec les effets. L'horreur est un genre basé sur l'excès, mais quand on commence à s'autocensurer, le film prend une mauvaise direction et cela peut être triste et dangereux à la fois. J'ai toujours essayé de faire ce que je voulais, sans penser à ce que les producteurs me disaient. Ils ne voulaient pas de scènes violentes ? Alors j'essayais de les rendre encore plus extrêmes... C'était mon âme rebelle qui me faisait faire ça !

Comment avez-vous partagé le travail sur le plateau avec Mattei ?
À l'époque, Bruno avait quelque peu freiné sa carrière de metteur en scène. J'ai donc tourné **Les Rats de Manhattan** presque entièrement. J'ai mis beaucoup d'enthousiasme dans ce projet et je l'ai vécu en tant que réalisateur, et pas comme simple collaborateur.

Avez-vous revu récemment le film ?
Non, je ne regarde jamais mes films, je veux toujours chercher quelque chose de différent. L'idée de s'arrêter pour regarder vers le passé n'est pas pour moi. Si je repense aux **Rats de Manhattan**, c'est en premier lieu la grande fatigue du tournage qui me vient à l'esprit. On s'est amusés, on l'a fait avec passion, mais terminer un film comme celui-là ne fut pas une mince affaire.

Ci-dessus :
Le cultissime Rats de Manhattan, à découvrir de toute urgence, et en version française de préférence si vous ne l'avez jamais vu (on ne vous le répètera jamais assez).

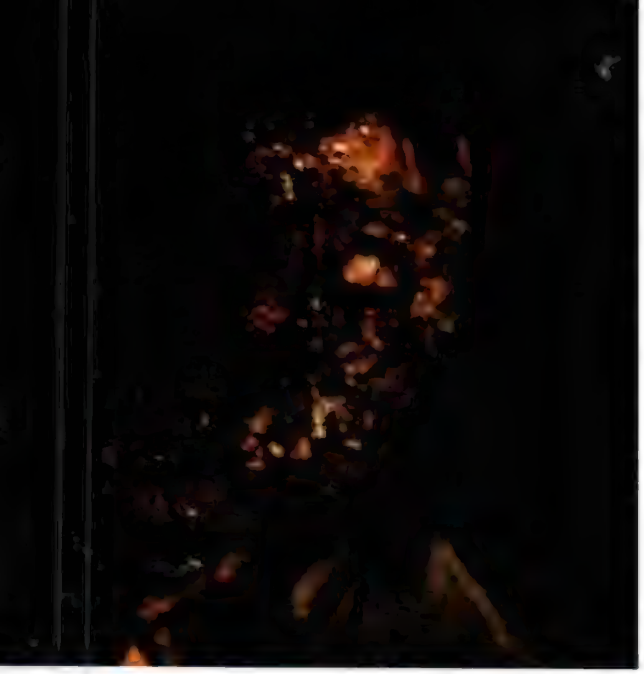
Passons à* Monster Dog. *D'où est venue l'idée principale du film ?
Un producteur, Eduard Sarlui, m'a contacté après avoir vu **Les Rats de Manhattan**. Il m'a dit qu'il avait envie que je fasse un autre film avec des animaux... Après les rats, il était temps de passer aux chiens ! (rires) À l'époque, les films naissaient comme ça, ils étaient vendus pour le marché étranger et proposés au public comme s'ils s'agissaient de produits américains de série B. Maintenant, on ne peut plus faire ça parce que le marché américain des B-movies s'est énormément développé et, évidemment, il est devenu extrêmement supérieur.

On dirait que le film a été tourné en Amérique du Sud alors qu'en réalité, vous étiez en Espagne...
Oui, on a tourné **Monster Dog** en Espagne, près de Madrid, dans une maison où Carlos Saura avait tourné un film. La production devait engager de l'argent en Espagne, alors on a dû faire semblant d'être en Amérique du Sud... Je crois que cela passe plutôt bien au final...

Ceci étant dit, il semblerait que* Monster Dog *ait été massacré au montage...
Oui, « massacré » est le mot exact. Le film m'a été arraché des mains et fut complètement remanié au montage. J'avais un contrat à l'américaine qui stipulait que le final cut revenait au producteur et non pas au metteur en scène. Près de 20 minutes de film ont donc été coupées !

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Le loup-garou de Monster Dog, incarné par Alice Cooper !

Zombi 3, tourné par Lucio Fulci puis trituré et remonté par Claudio Fragasso et Bruno Mattei, est le premier film de zombies avec des morts-vivants qui piquent des sprints. Mais de là à dire qu'il fût une source d'inspiration pour Danny Boyle, Uwe Boll et Zack Snyder...



Le film tel qu'on le trouve en VHS n'est pas celui que j'ai réalisé. Je ne le renie pas, mais tout incombe au montage du producteur. Il a fait un horrible boulot et a éliminé toutes les meilleures séquences, celles de transformation, voire même des scènes gore... Mais cela reste une très belle expérience quand même, je me suis bien amusé, j'ai eu la chance de connaître une personne merveilleuse comme Alice Cooper et j'ai appris beaucoup de choses très utiles quant à la suite de ma carrière.

Si le film est un peu raté, on peut dire que la faute incombe aussi au chien mécanique qui s'est cassé dès le début du tournage.
C'est triste, c'est vrai... (rires) Ce chien mécanique avait été breveté par un artisan italien qui habitait en Espagne, Carlo De Marchis. Le problème, c'est que ce maudit monstre n'était jamais prêt ! Un designer romain avait réalisé le dessin-prototype et, quand on est arrivés en Espagne, on l'a donné à De Marchis. Il nous a fait attendre très longtemps pour enfin arrivé avec cette création très compliquée à utiliser : pour la bouger, on utilisait des fils et un chariot ! Dans une séquence qui a été coupée, le monstre défonçait une porte et gardait dans sa gueule la tête d'un des acteurs qu'il venait de tuer. C'était la première fois qu'on l'utilisait, et il s'est cassé exactement à ce moment-là... On a été obligé de l'utiliser manuellement pour le reste du film... Et oui, c'est une chose qui peut arriver, c'est ça le cinéma ! (rires)

De l'Espagne aux Philippines, évoquons* After Death, *film de zombies que vous avez tourné dans la jungle asiatique, lorsque Mattei tournait* Mission suicide. *Était-il difficile de faire coexister les deux films ?
Ce n'était pas facile... Le matin, j'aidais Bruno sur le plateau de **Mission suicide** et la nuit, je tournais **After Death**. Je ne dormais jamais durant cette période !

Utilisiez-vous les mêmes caméras ou y avait-il deux productions différentes, chacune avec son matériel ?
Pensez-vous ! On avait deux caméras et je les utilisais quand elles ne servaient pas à Bruno, c'est-à-dire la nuit car c'était le seul moment où elles étaient libres ! On devait même économiser le temps, car le marché du film nous avait demandé un film de guerre et un film d'horreur, et on les faisait donc simultanément.

L'acteur principal d'*After Death *était Jeff Stryker, star du porno gay...
(rires) Un jour sur le plateau, est arrivé cette espèce de Big Jim, un acteur mignon, très musclé, l'air un peu niais... Il nous avait été conseillé par un collaborateur philippin de la production. Par la suite, j'ai découvert que c'était un acteur porno et j'ai trouvé ça très drôle. À l'époque, je savais seulement qu'il n'était pas un très bon acteur et qu'il n'avait pas un grand talent. Mais bon, il était gentil et poli, il a toujours suivi mes conseils et donc pour moi, tout était OK. Sur le plateau, c'était un peu le Schwarzenegger... du pauvre !

Ce film a souffert du même problème que* Monster Dog *: lui aussi a été coupé au montage, surtout dans sa version italienne...
Oui, ce fut horrible. À l'époque, le cinéma gore était déjà sur le déclin, du moins dans la tête des producteurs. Le résultat final de **After Death** est hybride, c'est un métrage en demi-teinte parce qu'il a été pensé pour être un film extrême et très sanglant, alors qu'au final, il a été privé de toutes ses scènes fortes, qui de surcroît étaient très nombreuses. Quand un film a un budget restreint, la seule chose qu'on peut lui apporter pour le rendre un peu plus « amusant » et plus intéressant, c'est le facteur gore ! Plus on exagère avec ça, et plus le film devient amusant pour le public qui aime ce genre de choses. C'est inutile de faire un film sérieux, sans sang et sans effets, car à ce niveau-là, il est préférable de faire une comédie !

Zombi 3 est un film sur lequel ont été dites beaucoup de choses. Quelle est la véritable genèse du film ?
J'ai toujours eu un grand respect pour Fulci. Je l'ai toujours considéré comme l'égal d'un Margheriti, d'un Bava ou d'un Massaccesi. C'était un artisan et un artiste à la fois, un réalisateur complet, un grand technicien. J'ai écrit **Zombi 3** avec Rossella sans savoir que cela deviendrait un film de Lucio Fulci. **Virus cannibale** n'avait pas été le film auquel nous avions pensé, alors nous avons écrit **Zombi 3** un peu pour le « venger ». Le scénario était vraiment très beau, et les producteurs de Variety en étaient très satisfaits quand ils l'ont lu. Ils m'ont demandé de réaliser le film avec Bruno, mais nous avions d'autres engagements et à l'époque nous n'étions pas disponibles. Les producteurs voulaient à tout prix utiliser ce scénario qu'ils trouvaient satisfaisant, alors ils ont décidé de le donner à un metteur en scène qui avait déjà de l'expérience dans le genre. Comme il avait déjà tourné **L'Enfer des zombies**, Lucio Fulci s'est avéré être le plus qualifié pour s'atteler à la tâche.

Vous l'avez donc rencontré seulement à ce moment-là...
Oui, et après avoir lu le scénario, Fulci nous a dit qu'il le trouvait génial. Il tomba amoureux de ce projet. Notre rapport avec Fulci a commencé comme ça. Rossella et moi essayions de comprendre comment il allait traiter notre scénario. Finalement, il est parti aux Philippines pour tourner le film.

On raconte que Fulci a quitté le plateau...
Oui, je sais, mais c'est absolument faux. Fulci n'a jamais quitté le plateau, jamais. Il a tourné pendant les 5 semaines prévues sur le plan de travail du film. Ce n'est pas à moi de juger comment il a terminé le tournage, parce que quand on lui a donné le scénario, le film est devenu SON film. Fulci a terminé le métrage et l'a donné au producteur. C'est à partir de ce moment-là que tous les problèmes ont commencé. Après avoir monté tout ça, on nous a dit qu'il fallait rajouter des séquences...

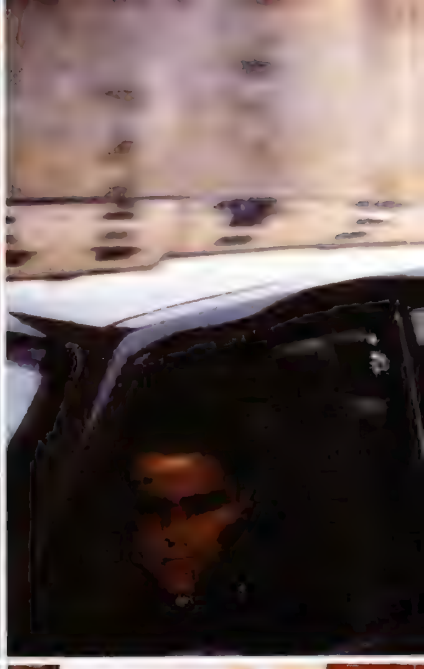
Donc selon vous,* Zombi 3 *est à créditer à 100 % au nom de Lucio Fulci...

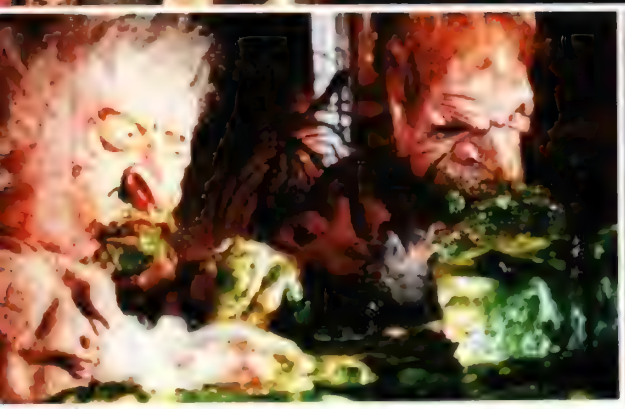
Ci-dessus :
Les affiches internationales des Rats de Manhattan et de Zombi 3.

« Soyons sincères : un film comme **Les Rats de Manhattan** est un pur divertissement où il faut exagérer à tout prix. »

Absolument ! Il a achevé son métrage selon sa propre vision de réalisateur. La propriété du film, jusqu'à ce que les droits du scénario ne soient cédés au producteur, est celle du scénariste. Une fois que le scénario est donné à un réalisateur, les droits lui appartiennent, avant de revenir entre les mains du producteur.

Qu'a dit le producteur après avoir vu le film ?
Il a dit que ça ne suffisait pas, qu'il manquait encore quelque chose. À ce moment-là, le producteur a renié la paternité du film. Rossella, le monteur et moi sommes allés voir Fulci et nous lui avons raconté ce qui s'était passé, que le producteur trouvait le film « incomplet ». En parlant avec lui, nous avons décidé de rajouter 30 minutes au film et je lui ai demandé la permission de le faire. Je lui ai donné le scénario de cette demi-heure en plus, il a lu tout ça et il m'a donné son approbation officielle. Fulci a reconnu que cette demi-heure en plus n'endommageait pas le film. Je suis donc parti pour les Philippines et j'ai rejoint Bruno, qui à l'époque tournait **Robowar**. Bruno et moi n'avions plus de très bons rapports, alors nous avons décidé de nous partager les séquences et de les tourner séparément. Voilà la vérité. Bruno et moi avons seulement fait ce qu'on nous avait demandé de faire, mais le film reste un film de Fulci.





« Zombi 3 est un authentique film de Lucio Fulci. Bruno Mattei et moi n'avon

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Même s'il l'a tourné aux États-Unis, pour le compte de Joe D'Amato, Troll 2 n'a strictement rien à voir avec le film d'origine produit par Charles Band en 1984 et réalisé par le maquilleur John Carl Buechler.

Le « boogeyman » d'Au-delà des ténèbres, programmé au Festival d'Avoriaz en 1991.

L'excellent polar Palerme Milan, aller simple, sans aucun doute le meilleur film de Claudio Fragasso, est sorti sur les écrans français le 30 juillet 1997.

Dans le film, vous faites un petit caméo avec Mattei. Cela a fait un petit scandale parce que c'est une séquence où l'on vous voit tous les deux habillés en militaires en train de jeter dans le feu un cadavre que beaucoup ont trouvé très ressemblant à Lucio Fulci. Que pouvez-vous dire à ce propos ?
Que c'est de la connerie. C'était seulement un jeu, il n'y a aucune interprétation de ce genre. Moi aussi j'ai entendu des imbéciles qui disaient que le corps que l'on était en train de brûler symbolisait Fulci... La vérité, c'est qu'on avait déjà utilisé tous les acteurs dont on disposait pour jouer les militaires et alors, puisque Bruno et moi étions les seuls à ne pas avoir eu d'apparition dans le film, on a décidé de jouer nous-même cette petite scène. C'est tout, il n'y a vraiment rien d'autre.

Vous êtes ensuite parti tourner* Troll 2 *aux États-Unis. Comment le projet est-il né ?
C'était un moment particulier. Le cinéma d'horreur était en crise et le gore n'avait plus sa place. Je me souviens qu'un producteur nous avait dit que l'on ne devait plus montrer le rouge du sang. Avec Rossella alors, on a pensé à le montrer... en vert ! Un délire de vert ! Rossella avait profité du fanatisme des végétariens de l'époque pour inventer une espèce de fable horrifique, vraiment drôle et démentielle. Son idée était d'utiliser la viande comme on utilise les crucifix contre les vampires. Dans une séquence du film, l'enfant de l'histoire se sauve en brandissant un hamburger ! Dans notre métrage, les trolls mangent les humains mais, comme ils sont végétariens, ils sont obligés de les transformer en plantes avant de les manger. L'idée réside en cela : essayer d'être sanglant sans l'être réellement. C'était une œuvre bizarre, très amusante à réaliser, et une très belle expérience avec Aristide, qui produisait alors le film. Je pense que **Troll 2** est un métrage qu'il faudrait réévaluer un peu, car c'est certainement mon film le plus amusant, le plus fun, et c'est surtout celui qui a été fait avec le plus de liberté.

Vous avez ensuite tourné aux États-Unis un autre long-métrage, et surtout l'un de vos plus gros succès :* Au-delà des ténèbres, *un film que vous appréciez tout particulièrement...
Oui, je l'aime et je le respecte beaucoup. C'était un film qui faisait vraiment très peur car il était basé sur des éléments réels vraiment inquiétants. Rossella avait lu un livre qui s'appelait *Les Cents cas de possession démoniaque reconnus par l'Église Catholique*, du Père Malachia. En lisant le bouquin, on a commencé à observer des phénomènes étranges dans notre maison : les lumières s'allumaient et s'éteignaient toutes seules, des lampes explosaient sans raison... Tous ces phénomènes s'intensifiaient pendant l'écriture du scénario. On avait vraiment peur. Une fois, on était dans la voiture d'un de nos amis et la portière s'est ouverte toute seule alors qu'on roulait à toute vitesse. À ce moment-là, on avait avec nous le scénario. Notre ami était terrifié et il nous a supplié de le jeter, mais évidemment, après tout le travail que l'on avait fait, on l'a gardé !

Vous avez tourné des séquences dans une vraie prison...
Oui, on était dans le vrai couloir de la mort d'une prison de la Louisiane. On a d'ailleurs tourné une séquence dans la salle d'exécution. L'actrice était sensible, et quand elle est entrée dans la pièce, elle a commencé à crier, désespérée, parce qu'elle percevait une énorme énergie négative. Du coup, elle ne voulait plus tourner la scène...

Avez-vous vécu d'autres situations étranges dans la prison ?
Oui, il y a aussi une chose concernant David Brandon. Il interprétait un prêtre et quand on est entré dans le couloir de la mort, un condamné, qui allait être exécuté quelques jours après, lui a demandé de le confesser. David a eu beau lui expliquer qu'il n'était pas un vrai prêtre, mais le pauvre homme disait que pour lui c'était la même chose, et il a quand même voulu être confessé. À partir de ce moment-là, David a acquis une nouvelle sensibilité sur ce sujet et il a commencé à s'intéresser au problème de la peine de mort.

Toujours aux États-Unis, vous avez par la suite enchaîné avec* Night Killer, *un film encore une fois très sous-estimé. Jouissant d'une habile utilisation du suspense, il propose un point de vue original dans sa caractérisation des personnages. En Italie, il est sorti sous l'atroce titre* Non Aprite Quella Porta 3, *comme s'il s'agissait d'un chapitre abusif de la saga de Tobe Hooper (1). Cette idée de titre handicapante venait-elle de vous ?
(rires) Oh non, bien sûr que non ! Ce titre débile est une idée des producteurs pour la distribution italienne. Je n'aurais jamais fait cela, le film n'a rien à voir avec la saga de la tronçonneuse, pour moi il s'agit de

j'avais traité le sujet d'une façon très directe, très honnête... Mais je suis content du film, il a eu son succès, même s'il est difficile, délicat et un peu maudit. Il ne peut pas passer à la télé, mais reste très demandé sur le marché de la vidéo, et il a quand même gagné pas mal de prix dans les festivals.

Deux ans plus tard est sorti* Palerme Milan, aller simple, *l'un de vos plus grands succès. C'est un film très connu et très apprécié en Italie. À chaque fois qu'il passe à la télé, il récolte les faveurs d'un large audimat.

Oui, je me souviens que la première fois qu'il a été diffusé à la télé, il a eu plus de 10 millions de téléspectateurs et a été le premier film italien à obtenir un tel résultat. C'était un vrai succès, et cela a un peu changé le cours des choses pour le cinéma de ce genre, un cinéma qui puise son inspiration dans les années 70 et qui mélange action, drame, mélodrame, engagement politique et même comédie. On a pu le réaliser aussi grâce au financement de l'État, et il est rare qu'un film italien arrive à rendre l'argent emprunté à l'Etat... On y est arrivé et j'en suis très fier ! C'est un film de genre très mature. Honnêtement, je croyais pouvoir ouvrir les portes à une nouvelle vague du cinéma de genre, mais je les ai ouvertes à la télé ! À partir de ce moment, la télévision italienne a commencé à s'intéresser à tout ça. C'est bizarre, parce que mon film est extrêmement cinématographique. À la télévision, on a trop de limites, on ne peut pas montrer certaines choses... Mais pour en revenir au film, j'en suis très content, il partait fort grâce au beau scénario écrit par Rossella et il jouissait d'un casting de très haute volée. Il y avait deux générations d'acteurs, d'un côté, des gens comme Giancarlo Giannini et Stefania Sandrelli, des comédiens avec une grande expérience, et de l'autre, des jeunes comme Valerio Mastandrea, Raul Bova, Romina Mondello, Rosalinda Celentano, Ricky Memphis, Francesco Benigno...

Ci-dessous :
L'affiche italienne de La Casa 5, dont le titre international est Beyond Darkness (Au-delà des ténèbres en France) et les affiches internationales d'After Death et de Night Killer.

fait que tourner des scènes additionnelles à la demande des producteurs. »

Night Killer un point c'est tout. On l'a tourné à Norfolk, en Virginie, et je me souviens qu'il faisait un froid de canard. L'histoire était celle d'un serial killer qui tuait des femmes ayant des problèmes particuliers. Mais malgré cela, ce n'était pas un pur film d'horreur. Je voulais avant tout faire un film avec une atmosphère américaine et européenne à la fois. Malheureusement, le producteur n'était pas content car il ressemblait trop à un giallo et pas assez à un film d'horreur. À mon insu, il a donc fait tourner des scènes en plus, comme celle du masque et de la main avec le gant que l'on voit au début, alors que dans mon montage, le film s'ouvre avec la petite fille brossée par sa mère, en Virginie.

Vous avez ensuite réalisé un film très dur qui parle d'un problème encore actuel :* Teste Rasate. *Racontez-nous la naissance du projet.

À l'époque, dans la banlieue de Rome, des groupes de skinheads commençaient à émerger. C'était un phénomène curieux parce que normalement, les gens de la banlieue, les prolétaires, ont toujours été des gens de gauche. Rossella a fait des recherches très détaillées, elle est même allée dans des repaires de néonazis en se faisant passer pour une journaliste. On a alors imaginé l'histoire d'un garçon qui subit l'influence d'un chef de bande néonazi et qui est fasciné par ce monde. Ce garçon a une relation avec une fille noire, ce qui va alors envenimer la situation. Il souffre beaucoup à cause de cela, et l'on débouche sur un final par conséquent très dramatique avec une grande valeur cathartique. Pour ce film-là, certains journalistes ont même parlé de néo-néo-réalisme.

Avez-vous eu des problèmes avec de vrais skinheads à cause de ce film ?

Oui, mais pas seulement avec eux. Quand j'ai fait le film, je savais que le phénomène existait. Maintenant, il a un peu changé et on le retrouve surtout dans le milieu des supporters de foot. Je croyais avoir fait un film de dénonciation, parce que j'ai traité sérieusement le problème en essayant de comprendre les raisons de cette fascination pour ce monde. J'ai été attaqué par les skinheads qui n'ont pas aimé le film, et l'acteur Gianmarco Tognazzi a même été menacé de mort. Mais j'ai eu aussi contre moi la gauche ! La gauche un peu plus réactionnaire disait que je n'aurais pas dû faire un film comme ça. Je ne m'attendais pas ça,

Puis, vous vous êtes attelé à la réalisation d'un très bon long-métrage d'action qui s'intitule* Coppia Omicida, *un film qui a peut-être les meilleures séquences d'action de la dernière décennie du cinéma italien. Le problème est que le public l'a ignoré... Au casting, on retrouve Raz Degan, un mannequin célèbre en Italie. Pensez-vous que sa présence vous a privé d'au moins une petite partie du public ?

Non, je crois qu'il m'a privé de la plupart du public ! (rires) Je n'ai rien contre Raz, mais il m'a été imposé par le producteur. À la base, j'avais pensé à quelqu'un d'autre pour ce rôle... Mais en Italie, on a la fâcheuse habitude d'utiliser au cinéma des figures de la télévision locale. Je trouve cela complètement inopportun parce que les gens qui vont au cinéma, et surtout pour voir des films de genre, ne sont pas ceux qui regardent le plus la télé. Heureusement, **Coppia Omicida** a bien marché à l'étranger et il a été vendu dans le monde entier.

Votre dernier film,* Concorso di Colpa, *est un thriller très particulier, très actuel...

Oui, c'est une histoire qui se déroule sur 25 ans, à partir de l'année 1978. Tout est parti d'une histoire vraie que l'on a romancée. L'aspect thriller est un prétexte pour parler de sujets actuels comme la jeunesse contestataire et pour donner mon avis sur la situation politique et sociale de l'Italie de ces dernières années.

Votre femme Rossella a écrit un scénario pour un film qui va s'appeler* Uccidimi, *et qui narre les méfaits d'un serial killer. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Uccidimi est un projet très ambitieux, et je veux prendre mon temps avant de le réaliser. Maintenant, j'ai deux autres projets en vue : **Le Ultime 56 Ore**, un film d'action avec une forte composante sociale et **Milano Palermo, il ritorno**, la suite de **Palerme Milan, aller simple**.

Propos recueillis par Federico CADDEO et Laurent LOPÉRÉ
(traduction : Federico CADDEO)

(1) : Il faut savoir que le chef-d'œuvre de Tobe Hooper, **Massacre à la tronçonneuse**, ainsi que ses séquelles, sont sortis en Italie sous le titre **Non Aprite Quella Porta**, que l'on peut traduire littéralement par *« N'ouvre pas cette porte »*.

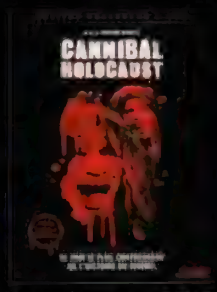
DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Édition Collector 25 €

Saw Director's Cut Zone 2 UK 33 €

La Mutante 2 15 €

Street Trash 20 €



Cannibal Holocaust 20 €

Manson Family 18 €

L'Au-delà Collector 20 €

Frayeurs Collector 20 €

Maniac édition collector 20 €

DVD ZONE 2 ITALIE

Le Boss/Killer vs Killers 35 €

L'Empire du crime 29 €

Milan Calibre 9 35 €

Uomini si Nasce... 29 €

La Jeunesse du massacre 29 €

El Topo/Holy Mountain 60 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

!!! EXCLUSIVITE MOVIES 2000 !!!

6 HOURS, LE PREMIER DVD DE 4-16 PROD

Plus de 3 heures de programmes

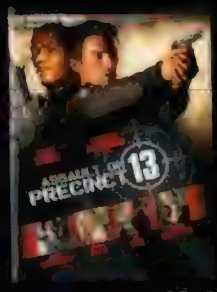
15 € seulement !

DVD ZONE 1 NEUFS

Blade - Trinity 33 €

Shaun of the Dead 33 €

Riding the Bullet 33 €



Assaut sur le central 13 33 €

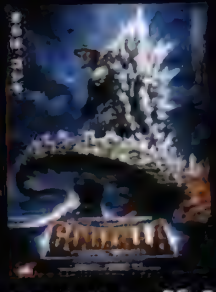
Alone in the Dark 33 €

Team America 33 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Kung Fu Hustle 25 €

Born to Fight 20 €



Godzilla Final Wars 25 €

Appleseed 2004 25 €

Devilman 25 €

Breaking News 25 €

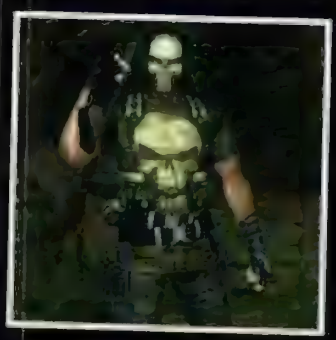
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Les "boys" de l'anim' débarquent en DVD !



sommaire

#80 DVD
Ce mois-ci, Fausto est content, enfin on lui laisse la place adéquate pour parler des polars qu'il affectionne tant. Du coup, Dupuy réplique à coups de Predator, tandis que Bordas joue à la roulette russe devant le collector de **Voyage au bout de l'enfer**. Pendant ce temps-là, Pimp'in Busti YO! YO! s'éclate avec ses uncut movies et Marc Toullec chevauche le sanglier sauvage de **Razorback**. Ça décoiffe !

#96 TELE MANIAC
Mal rasé et sentant la sueur, Wild Yan, fraîchement revenu de l'Ouest amér... euh, parisien, nous cause de l'ÉNORME série ***Deadwood***. Juste en face, Martin Winckler s'envole dans l'espace avec la saga ***Star Trek***. Ah les failles spatio-temporelles de Mad !

#98 ANIME NATION
Toujours prêt à scruter les horizons animesques, Julien « Kamen » Dupuy brosse cette fois le portrait de Hideaki Anno, célébré pour son **Evangelion** mais aussi initiateur d'une version live de **Cutie Honey**. C'est chaud !

#100 PLAYMAD
Après son entraînement avec les meilleurs pistoleros de l'Ouest, Yannick ne quitta pas sa TV et enchaîna avec les tests du **Punisher** et de **Devil May Cry 3**, deux actioners qui sentent la poudre. Yan, tu viens de recevoir un courrier de la NRA...

#102 MELOMAD
Lord Doukhan, revenu des croisades avec les attachés de presse, nous cause B.O. ce mois-ci. **Million Dollar Baby**, **Sin City**, **Saw** et Rob Zombie se partagent l'affiche. Beau tableau de chasse !

#103 SANG D'ENCRE
Alex Garland est dans *Le Coma*, Martin Winckler se retrouve avec des *Miroirs obscurs* et Platon, Aristote et Sartre parlent de **Matrix** au troquet du coin. Comment ça j'ai rien compris à la rubrique ?!

Association explosive !

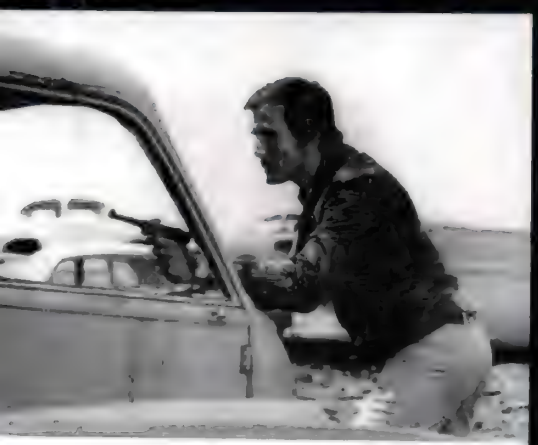
(UOMINI SI NASCE POLIZIOTTI SI MUORE + MILANO CALIBRO 9 + LA MALA ORDINA + IL BOSS/KILLER VS. KILLERS)

C'EST DU CÔTÉ TRANSALPIN QU'IL FAUT JETER UN ŒIL POUR CONSTATER AVEC UN IMMENSE BONHEUR LE DYNAMISME DE L'ÉDITEUR RARO VIDEO, SOUTENU DANS SA QUÊTE DU CINÉMA POPULAIRE ITALIEN PAR LA CULTISSIME REVUE NOCTURNO. RETOUR SUR UNE POIGNÉE DE TITRES JALONNANT LA CARRIÈRE D'UN MAÎTRE EN SON GENRE : FERNANDO DI LEO.

Alors que nombre de polizieschi (= polars italiens) commencent à pointer le bout de leurs galettes en Italie (chez AYP, Federal Video, etc.), très souvent dépourvues de sous-titres anglais, l'éditeur Raro Video fait montre, quant à lui, d'une application rigoureuse et quasi miraculeuse afin de satisfaire les fans du genre. Copies restaurées (mais de qualité variable), sous-titrage anglais, bonus riches et inédits, bref, de quoi sustenter tout amateur qui se respecte. Commençons ce tour d'horizon sélectif par l'œuvre la plus dégénérée du lot : **Uomini si Nasce Poliziotti si Muore**. Polar excessif signé Deodato, qui applique les préceptes néoréalistes mâtinés de digressions gore (sa touche personnelle) à un scénario signé Di Leo, **Uomini si Nasce...** voit deux flics d'une brigade spéciale d'intervention urbaine (le duo ultra homo Marc Porel/Ray Lovelock, sorte de Starsky & Hutch échangistes et francs-tireurs) confrontés à un Capo local, le grand (et sadique) Renato Salvatori. Percutant et rondement mené, le film de Deodato est accompagné d'un excellent documentaire revenant sur le tournage du film et surtout d'un module contenant des spots publicitaires tournés par le réalisateur de **Cannibal Holocaust** (d'une pub pour un décap'four local à celle d'un fromage à tartiner !), véritable document d'archives inédit et passionnant. Mais passons à la livraison majeure de la collection : **Milano Calibro 9** (**Milan calibre 9**). Pièce maîtresse de la trilogie du Milieu initiée par Di Leo (avec **La Mala Ordina/ L'Empire du crime** et **Il Boss/Le Boss**), ce sommet du néo-noir, adapté d'une nouvelle tirée du recueil homonyme de Giorgio Scerbanenco, grand auteur de gialli, fait clairement écho aux œuvres de Jean-Pierre Melville (**Le Deuxième souffle** en tête) et se démarque du coup des polars ludiques d'Umberto Lenzi ou de Stelvio Massi, plus axés sur l'action pure et les exactions de leurs personnages. Sur le second disque de cette double édition, Di Leo (encore vivant durant la préparation de la collection) évoque ses influences allant de Melville à Joseph H. Lewis (**Le Démon des armes**) en passant par John Huston. Un témoignage auquel s'ajoutent deux docus : l'un sur Scerbanenco, l'autre sur le film lui-même, avec moult interventions à la clé (Armando Novelli, le producteur, Luis Bacalov, le compositeur, Philippe Leroy, Barbara Bouchet, etc.). Bref, un DVD de haute volée pour un polar majeur dans le paysage du cinéma de genre européen. D'œuvre forte et radicale, il en est aussi question avec **La Mala Ordina**, chasse à l'homme nerveuse aux prises de vues documentaires tout droit héritées du cinéma de Don Siegel. Servi par un Mario Adorf bestial et vindicatif, confronté à un duo de tueurs (Henry Silva et Woody Strode) aussi complémentaires qu'efficaces, le film de Di Leo est une véritable déflagration de plomb dans la tête du spectateur : rythme soutenu, poursuites enlevées, violence sèche, la quintessence stylistique du maître transalpin résumée en un seul film. Le DVD est quant à lui toujours accompagné d'un docu sur la création du métrage (attention cependant, il s'agit d'une édition simple et non pas double comme indiquée sur la jaquette). Afin de clore cette trilogie, Di Leo finit par une autopsie en règle du milieu mafieux avec **Il Boss** (en double programme avec le navrant **Killer Vs. Killers**, exempt de bonus), où Henry Silva, tueur à gages taciturne, fait sa place dans le Milieu à grand renfort de plomb, grenades et autres coups de poignard. Auscultant les rapports tacites entre forces de l'ordre et clans mafieux, Di Leo fait preuve d'une pertinence de discours qui n'a d'égale que la violence des actes perpétués par ses protagonistes. Encore un chef-d'œuvre à mettre au crédit du Transalpin musclé. In fine, il est bon de préciser que nous reviendrons très bientôt sur les autres DVD de la collection, qui s'étoffe chaque mois d'au moins 3 ou 4 nouveaux titres. Merci Raro/Nocturno !

Fausto FASULO

EDITEUR : RARO. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 ET 1.0 (VOST ANGLAIS UNIQUEMENT). SUPPLEMENTS (VO ET VOST ANGLAIS) : DOCUMENTAIRES - GALERIES PHOTOS - LIVRETS COLLECTORS (SUR TOUS) - SPOTS PUBS (SUR UOMINI SI NASCE...).



PREDATOR 2 - EDITION SPECIALE

DE STEPHEN HOPKINS

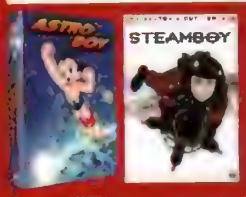
Si malgré ses quinze ans d'âge, le blockbuster bourrin de Stephen Hopkins n'a rien perdu de son énergie, les bonus de cette édition spéciale vont vite calmer les ardeurs du spectateur excité par ce grand show explosif et joyeusement remuant. Discours promotionnel lénifiant, poncifs assommants, disposition des bonus totalement absurde dans une interface d'une laideur rare, ce collector est de plus desservi par des intervenants très peu concernés et des images d'archives extrêmement rares, un comble pour un film aussi récent. Reste un beau festival de trognes estampillées eighties (le pompon revenant sans conteste à Stan « veste à carreaux » Winston), et un Gary Busey totalement halluciné, qui venait alors de subir une expérience post-mortem suite à un grave accident de moto. Pour les plus courageux, le commentaire audio de Stephen Hopkins distille quelques informations purement techniques assez intéressantes, et les deux scénaristes pourront en faire rigoler certains. Le plus important est cependant là : le film, présenté dans une belle copie qui rend très bien les explosions, et un bon son qui souligne chaque détail des détonations du gros pistolet de Danny Glover.

Julien DUPUY

INFO ZONE : EDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - FEATURETTE - BANDES ANNONCES - SHOW « HARD-CORE » IN EXTENSO - SFX - GALERIES.

LA JAPANIME A L'EXPORT

(ASTROBOY - SAISON 1 + STEAMBOY - EDITION 2 DVD)



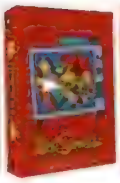
Mauvais temps sur l'animation japonaise avec la sortie de deux titres qui, au lieu de témoigner de la santé de ce médium, se font l'émissaire des difficultés rencontrées à l'exporter. Bide important, voire considérable si on le compare à son budget (entre 20 et 30 millions d'euros !) et à son temps de gestation (une grosse décennie quand même), **Steamboy** reste un spectacle hyper jouissif, étonnamment culotté, mais probablement trop jusqu'au-boutiste (notamment dans un dernier tiers submergé sous les penchants nihilistes d'Otomo) et conceptuel pour remplir ses ambitions de blockbuster ultime. Loin de pallier à cette absence, les bonus de cette édition spéciale petit bras (une grosse heure de suppléments et basta !) enterrent le film auprès des néophytes, en particulier parce qu'ils se contentent de recaler un making-of japonais abscons, et où Otomo brille par son absence. Ce dernier parle dans un petit module qui lui est consacré, avec une insupportable voix-off traduisant en anglais ses déclarations. Il faudra aussi que l'on nous explique la raison de ce claironnant « *Director's cut* » placé en tête du coffret, alors que le montage proposé est celui vu en salles. Autre tentative d'exporter l'anime nippon, une nouvelle série d'***Astroboy*** coréalisée entre Japonais et Américains, un mélange qui n'a jamais été très probant par le passé. La catastrophe ici est moindre, mais ce lifting d'une icône indéboulonnable de l'anime manque tout de même d'homogénéité, en particulier dans son design qui passe de Tezuka à Matrix sans transition. Le découpage hystérique et une musique rock omniprésente finissent de plomber cette série honnête, mais totalement gênée de charme. Ce qui, considérant le sujet, est tout de même problématique.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 EDITEUR : GCT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **STEAMBOY**), 2.0 (VO ET VF D'***ASTROBOY***) ET DTS (VF DE **STEAMBOY**). SUPPLEMENTS (VOST) : MAKING OF - INTERVIEW - GENERIQUE DE FIN SANS TEXTE - GALERIES - ANALYSE DE SEQUENCES (SUR **STEAMBOY**) - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

NID FAMILIAL

(*LES SIMPSON* - *SAISON 5* + LES INDESTRUCTIBLES)



On pourrait penser qu'entre les beaufs patentés des ***Simpson*** et les philanthropes résignés des **Indestructibles**, le trait de Brad Bird s'est adouci. À y regarder de plus près, ces deux œuvres consolident pourtant une vision du monde totalement cohérente. Alors véritable phénomène de société, ***Les Simpson*** s'apparente plus, dans sa cinquième saison, au conte édifiant qu'à la satire acerbe. La série n'en est pas moins réjouissante (les lecteurs de Mad ne pourront rester insensibles à la parodie des **Nerfs à vif**) ou parfois très noire (l'épisode montrant Bart devenir célèbre est franchement déprimant). **Les Indestructibles** est pour sa part un projet bien plus rentre-dedans que ses dehors de divertissement familial ne pourraient le laisser présupposer. Le DVD collector montre bien à quel point la personnalité intransigeante de Brad Bird a pu remettre en cause les acquis de Pixar, qu'il s'agisse de l'idéologie défendue ou des méthodes de travail. Se heurtant avec le producteur, secouant les développeurs, repoussant les animateurs dans leurs derniers retranchements, Brad Bird se pose dans les suppléments comme un explorateur enthousiaste et aussi responsable d'un point de vue artistique qu'il est irresponsable d'un point de vue matériel. Cette attitude a aussi contaminé ce double disque, encore plus extrémiste dans sa passion que les précédentes éditions Pixar, ce qui n'est pas peu dire. Dommage que l'éditeur n'ait pas suivi le mouvement, en ne proposant que la VF sur les courts-métrages et les scènes coupées (absolument démentielles), alors que le Zone 1 proposait des sous-titres sur tous les bonus.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 EDITEURS : FPE ET BVHE. TRANSFERTS 1.33 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES INDESTRUCTIBLES**) ET 2.0, (VO ET VF SUR ***LES SIMPSON***). SUPPLEMENTS (VOST) : INTRODUCTION - COURTS METRAGES - BANDES ANNONCES - GALERIES - MAKING OF - FEATURETTES - BETISIER (SUR **LES INDESTRUCTIBLES**) - ANIMATIQUES - RETROSPECTIVE - DOUBLAGES ETRANGERS (SUR ***LES SIMPSON***) - COMMENTAIRES AUDIO - SCENES COUPEES (SUR LES DEUX).

STAR TREK : PREMIER CONTACT

édition speciale

DE JONATHAN FRAKES

Sorte d'apogée de l'univers ***Star Trek*** sur grand écran, **Premier Contact** est incontestablement l'un des meilleurs films tirés de la série, et une cure de jouvence décomplexée, comme si ses créateurs, enfin débarrassés des contraintes du précédent opus **Generations**, nécessaire passage de flambeau qui connut moult galères de tournage pour un résultat vraiment naze, avaient enfin pu moderniser librement la saga, tout en poursuivant sur la brillante mythologie créée par ***STNG***. Doté de somptueux jeux de lumières, d'une mise en scène vraiment dynamique qui n'a pas peur (enfin !) de faire bouger sa caméra, mêlant les genres avec aisance (comédie, action, SF, space opera) tout en renouvelant l'imagerie de ***Star Trek*** (les costumes, décors et SFX déchirent), **Premier Contact** est un ravalement de façade spectaculaire mais aussi poétique, revisitant les origines de la saga imaginée par Roddenberry avec une sincérité touchante. On regrettera juste qu'à l'heure où cet univers culte s'arrête aux États-Unis en même temps qu'***Enterprise***, cette édition riche en bonus soit purement promo et réitère les mêmes discours usités (*« On est une grande famille... »*) mille fois entendus sur les autres DVD collectors. Mais bon, les fans le savent très bien : toute résistance est inutile...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 EDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - FEATURETTES - STORY-BOARDS - GALERIES - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

DVD WORLD

38, RUE MOLITOR - 75016 PARIS - METRO MICHEL-ANGE MOLITOR

TEL 01 40 71 62 11 - FAX 01 40 71 91 66 - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 11H à 21 H

NOUVEAUTES DVD ZONE 2 A PRIX DISCOUNT

+ DE 1000 FILMS NEUFS EN PROMOTIONS

4.95€ 6.95€ 9.95€ 11.95€

LECTEUR DE DVD MULTIZONES

~~69.95€~~ 49.95€*

* Sur présentation du Magazine

IMPORT DVD ZONE 1 PLASMA & LCD

DVD WORLD FETE SON OUVERTURE ET VOUS OFFRE* 1 DVD** SUR PRESENTATION DE CETTE PUBLICITE***

* Lors de votre 1ER achat d'un montant minimum de 14.95€ (offre valable jusqu'au 30 mai 2005)

**A choisir parmi la sélection ci-dessus et sous réserve des disponibilités

***Offre non cumulable avec d'autres supports

MAD DVD

CINEMA-CIMINO

(VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER COLLECTOR + LE SICILIEN)

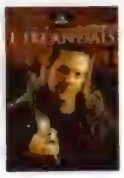
L'événement du mois, c'est bien sûr la sortie tant attendue du collector de **Voyage au bout de l'enfer**. L'un des plus beaux films de toute l'histoire du cinéma est donc désormais disponible dans une copie qui enterre la précédente les doigts dans le nez et qui redonne à ce chef-d'œuvre intemporel sa beauté originelle. Rarement un jeune cinéaste aura atteint dès son deuxième film une maturité filmique aussi impressionnante, développant sur près de 3 heures une narration visuelle qui retrouve la pureté cinématique d'un Griffith ou d'un Ford. À une époque où le cinéma américain ne jurait que par le naturalisme européen, cette odyssée de l'homme moderne, à la fois voyage mythologique et chronique vibrante d'humanité, tient de l'exploit pur et simple, voire du miracle. Cette édition ne propose certes qu'une poignée de bonus, mais d'une qualité qui frise l'excellence. Les trois interviews proposées (Cimino, le chef opérateur Vilmos Zsigmond et l'acteur John Savage), qui durent entre 15 et 25 minutes, permettent déjà de se faire une idée précise du projet hors norme que fût **Voyage au bout de l'enfer**. Zsigmond revient en détails sur le rendu visuel et les différents problèmes techniques rencontrés sur le tournage, revenant au passage sur la légendaire maniaquerie du réalisateur. Cimino, qui ressemble de plus en plus au Swan de **Phantom of the Paradise**, apparaît fatigué, brisé et éteint par le naufrage de sa carrière, mais trouve quand même l'énergie pour nous raconter quelques anecdotes qui reviendront dans le commentaire audio. L'entretien le plus remuant reste celui de John Savage, qui se replonge dans ses souvenirs avec une émotion à fleur de peau culminant dans une dernière minute difficile, où le comédien (visiblement dépressif), semblant fusionner avec le rôle qu'il tenait il y a plus d'un quart de siècle, ne trouve plus ses mots et reste muet, la voix brisée par le chagrin. Enfin, on a droit à un commentaire audio de haute volée où Cimino, accompagné par un ami journaliste, explique ses choix avec une intelligence redoutable et déploie sa culture livresque et son amour pour la nature. Les anecdotes fusent, nourrissant un peu plus la légende du cinéaste démiurge et omniprésent, et les 3 heures filent comme si de rien n'était. À côté de **Voyage.... Le Sicilien** (proposé dans une édition minimaliste), biographie épique mais à moitié ratée du bandit Salvatore Giuliano, fait certes pâle figure. Le constat est simple : oubliant la sève humaine et intimiste qui nourrissait ses films précédents, Cimino s'est axé uniquement sur une imagerie romantique qui donne trop souvent dans le cliché surgalvaudé, même si quelques belles scènes demeurent (comme celle de la mort du coiffeur). Allez, Mike, reviens, on a besoin de toi !

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 1 : EDITEUR : STUDIOCANAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS (SUR **VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER**) - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

L'IRLANDAIS

DE MIKE HODGES



Arrivé au dernier moment sur **L'Irlandais**, le mollasson Mike Hodges (**Flash Gordon**) a ensuite renié le montage final du film. C'est dire l'implication du réalisateur, en amont comme en aval du projet, dans ce petit film assez ennuyeux sur la rédemption d'un terroriste de l'IRA. Reste un Mickey Rourke habité, qui n'était pas encore devenu le freak number one d'Hollywood, dans le rôle d'un personnage écorché vif et christique qui lui va comme un gant, et la prestation convaincante de Bob Hoskins, qui ne cachetonnait pas encore dans des pantalonnades comme **Danny the Dog** ou **Le Fils du Mask**, en prêtre rongé par le sens du devoir. Tout ça paraît bien loin...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 1 : EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

L'ARMEE DES OMBRES

DE JEAN-PIERRE MELVILLE

Laissez tomber les **Lucie Aubrac** et autres « Jeanmoulinades » télévisuelles fleurant bon l'Histoire parfumée à la camomille. Si vous voulez le film définitif sur la Résistance française, le chef-d'œuvre de Jean-Pierre Melville est enfin dispo en DVD. Solennel comme un peloton d'exécution (la musique des ***Dossiers de l'écran*** !), effroyablement beau et désespéré, ce vrai grand film n'a pas pris une ride et en remontrera à ceux qui ont un peu trop vite glorifié le style épuré et minimaliste de Melville (voir la séquence énorme de l'apparition de De Gaulle). En bonus sur cette édition, un docu intéressant faisant intervenir différents collaborateurs du maître et où l'on apprend notamment que Melville et Ventura s'entendaient comme chien et chat. Par contre, comme d'hab' avec cette collection, le packaging laisse à désirer...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 : EDITEUR : STUDIOCANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0. SUPPLEMENTS : DOCUMENTAIRE - GALERIES - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE.

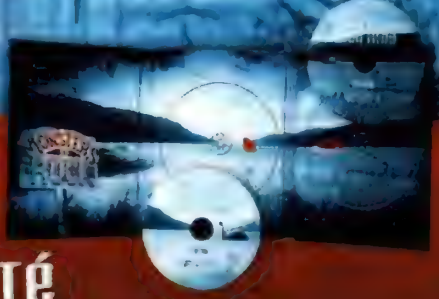
QUAND *LOST IN LA MANCHA*
RENCONTRE *SPINAL TAP* ET *LE PROJET BLAIR WITCH*

TOUT EST VRAI... OU PRESQUE

FILM CULTE !
A LA VENTE
LE 12 MAI

"Ce film (...) est d'ores est déjà culte" ★★★ LE FIGARO MAGAZINE
"Drôle, palpitant et décalé, (...) un petit bijou" ★★★ L'ÉCRAN FANTASTIQUE
"Documentaire ou documenteur ? Une œuvre délirante" ★★★ STUDIO
"Ce reportage (...) brouille avec une diabolique malice la frontière entre le vrai et le faux" ★★★ LE MONDE

MONSTERS OF ROCK



DIGIPACK COLLECTOR DOUBLE DVD
5H30 DE BONUS HILARANTS ENTRE
VRAI MENSONGE ET FAUSSE VÉRITÉ

LA FABRIQUE DE FILMS

www.lafabriquedefilms.fr

mcm FIGARO Scope oüi

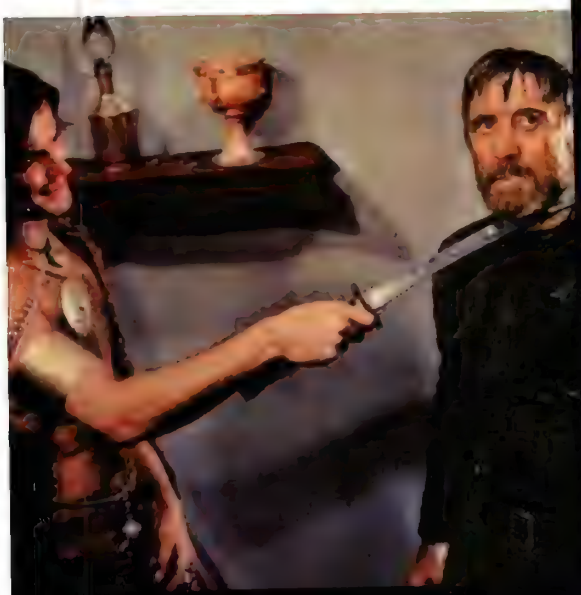
COLLECTION JULES VERNE

(MICHEL STROGOFF + LE TRIOMPHE DE MICHEL STROGOFF + LE PHARE DU BOUT DU MONDE)

Centenaire de la mort de l'écrivain oblige, voici les premiers titres d'une collection Jules Verne au packaging original et rétro en diable. Hélas, les films proposés ne sont pas de la meilleure cuvée. Si le **Michel Strogoff** de Carmine Gallone reste emblématique des coproductions européennes de l'époque, avec son tournage en Yougoslavie, son exotisme slave d'une naïveté touchante et ses rebondissements feuilletonesques, le filon s'épuise avec le beaucoup plus conventionnel **Triomphe de Michel Strogoff**, dont on doit l'histoire non à Jules Verne, mais à son arrière petit-fils, et qui est réalisé par l'Ukrainien Victor Tourjansky, déjà responsable d'un **Michel Strogoff** muet et beaucoup plus inspiré en 1926. Le diptyque se laisse toutefois regarder, ne serait-ce que pour ceux qui l'ont découvert enfants à la télé (perso, avec ma môman, qui roucoulait devant Curd Jürgens) et qui retrouveront ici les charmes surannés d'une époque révolue. On ne peut pas en dire autant du calamiteux **Phare du bout du monde**, coproduction américano-européenne ridicule dotée d'un casting pourtant prestigieux (Kirk Douglas, Yul Brynner, Fernando Rey). Ce film de phare décousu et grotesque reste un sacré ratage, d'autant plus impardonnable qu'il était inspiré d'un des romans les plus sombres de Verne.

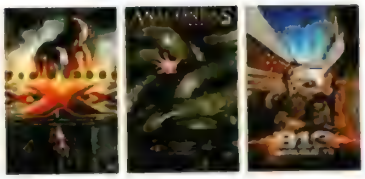
Arnaud BORDAS

EDITEUR : STUDIOCANAL. TRANSFERTS 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 1.0 (VO ET VF SUR **LE PHARE DU BOUT DU MONDE**). SUPPLEMENTS : FILMOGRAPHIES - QUIZZ - INFORMATIONS.



LE SENS DE LA FORMULE

(xXx DIRECTOR'S CUT + ANACONDAS : À LA POURSUITE DE L'ORCHIDÉE DE SANG + BANLIEUE 13)



Si t'aimes les lascars qui se la racontent mais qui ne savent pas jouer, les monstres en plastique tout moches qui n'apparaissent qu'une minute sur 1H30 ou les rois californiens du BMX qui confondent James Bond avec Johnny Knoxville, alors viens découvrir les trois plus grosses bouses du mois dans des DVD bourrés de bonus à leur gloire ! Des nanars cosmiques qui se rejoignent dans la loose totale : la volonté de reprendre des formules qu'ils croient codées mais qu'ils ne comprennent pas, et dont ils lissent les angles pour essayer vainement de ratisser large. Passons vite sur notre **New York 1997** hexagonal, **B13**, production fun et jeune d'un Besson acquis à la cause d'une banlieue ghettoïsée dont il entretient les archétypes caricaturaux, qui ne vaut que pour ses cascades hallucinantes. Du côté d'**Anacondas**, suite indigne d'une série B plutôt fun, le réal Dwight Little ne cherche même pas à pomper un classique du genre. Pensé comme un Z de vidéoclub mais formaté par une Major, le film n'est ni transgressif, ni spectaculaire, juste insi-

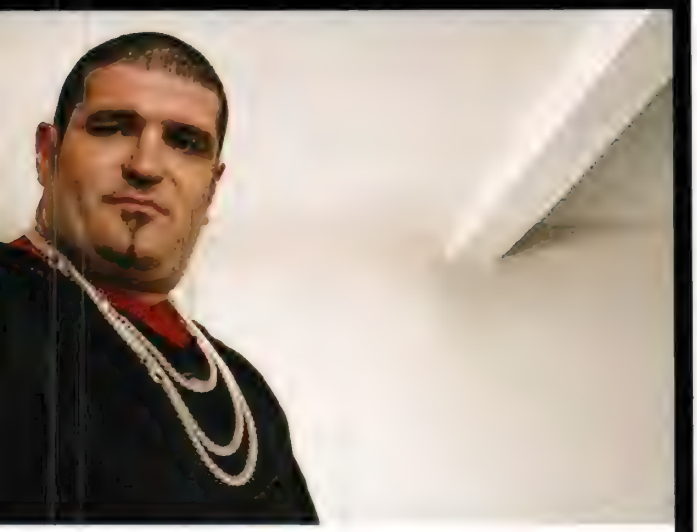
DU COTE DE CHEZ MGM

(AMITYVILLE - EDITION COLLECTOR + LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE - EDITION COLLECTOR + NEW YORK, NEW YORK - EDITION COLLECTOR)

MGM semble décidé à mettre en valeur son catalogue. Bien sûr, si le geste est louable, le choix des titres n'est pas innocent. Le nullard **Amityville** débarque ainsi en collector pile poil au moment où son remake s'apprête à envahir nos salles. Non content de remettre sur le devant de la scène cette véritable rupture d'anévrisme filmique, l'éditeur nous balance une émission télé sensationnaliste sur la vraie bicoque tandis que les acteurs viennent calmer le jeu dans le making-of. Quant à **La Folle histoire de l'espace**, nul doute que l'arrivée de ce collector n'est pas étrangère à la sortie imminente du nouveau **Star Wars**. Pas grave, c'est l'occasion de revoir cette grosse farce melbrooksienne pas toujours très fine mais aux persos souvent hilarants (Pizza the Hut !), et de goûter moult suppléments joyeusement crétins ou à l'occasion émouvants (hommage à John Candy). Enfin, le collector du **New York, New York** de Scorsese. Ce coup de chapeau classieux mais inabouti au Vieil Hollywood par l'un des meneurs du Nouvel Hollywood, qui mélange avec plus ou moins de virtuosité artificialité et réalisme, trouve ici un bel écrin, accompagné qu'il est par d'excellents documentaires (sans langue de bois), de nombreuses prises alternatives où les acteurs improvisent à tout va et un commentaire audio passionnant mais débité comme d'habitude à la mitrailleuse par un Scorsese en grande forme.

Arnaud BORDAS

EDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.66 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO SUR TOUS ET VF D'**AMITYVILLE** ET **NEW YORK, NEW YORK**) ET 2.0 (VF DE **LA FOLLE HISTOIRE...**). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES TROIS) - GALERIES (SUR **NEW YORK, NEW YORK** ET **LA FOLLE HISTOIRE...**) - SPOTS RADIO - FEATURETTE (SUR **AMITYVILLE**) - PRESENTATION - SCENES COUPEES - PRISES ALTERNATIVES - FIN ALTERNATIVE (SUR **NEW YORK, NEW YORK**) - QUIZZ - BETISIER (SUR **LA FOLLE HISTOIRE...**).



gnifiant. Enfin, comment résister au plaisir de retrouver Rob Cohen, le réal le plus mégalo du monde, pour le Director's cut de **xXx**, dont le seul but est de préparer la sortie de sa suite. Au programme : des bonus où Cohen se prend pour le Orson Welles du film d'action, un court ultra nul censé faire le lien entre **xXx** et sa séquelle en montrant la mort de Xander Cage (mais sans Vin Diesel), et des scènes coupées ineptes (facilement repérables puisque le commentaire audio, tiré de la précédente édition, ne les couvre pas) qui montrent à quel point le film est un monument de puritanisme pour jeunesses chrétiennes. Signe de l'évolution des mœurs, le « disneyen » **Anacondas** est précédé du mythique *« certaines scènes peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes »* On croit rêver !

Yannick DAHAN

xXx EDITEUR : GCT ET FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – CLIPS VIDEO (SUR **xXx**) – FEATURETTES – COURTS METRAGES (SUR **xXx** ET **B13**) – MAKING OF – SCENES COUPEES – BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

SEUL LE MEILLEUR SURVIVRA !

LA SOCIÉTÉ

en 2020 tout est permis

DISPONIBLE EN DVD LE 11 MAI

WE

MAD MOVIES

WENDIGO

DE LARRY FESSENDEN

Créature mythique du folklore amérindien, le Wendigo connut essentiellement son heure de gloire dans le roman *Simetierre* de Stephen King. Totalement occultés dans le film de Mary Lambert, les agissements de la créature, située entre le Yeti et le Big foot, étaient parcimonieusement décrits par le binoclard du Maine au fil des pages, d'un ton « allegro terrorissimo » marquant à jamais le lecteur. Etrangement, le cinéma ne s'est que trop peu intéressé à cette légende. Roger Darbonne tente le coup en 1984 avec le déjà bien-nommé **Wendigo**. Peine perdue, le film est un nanar honteux, sorti chez nous à l'époque sous la bannière d'US Vidéo. Suivront **Windigo** (une relecture d'**Apocalypse Now** réalisée en 1994 par un certain Robert Morin, comme quoi on peut faire des films aux USA avec un patronyme de conseiller fiscal à la Caisse d'épargne), **Frostbiter : Wrath of the Wendigo** (de Tom Chaney, 1996, des rednecks se paument dans les bois, vous connaissez la suite) et ce film, signé du tout fou Larry Fessenden. Acteur (allez jeter un œil ou autre chose sur les Notules) et réalisateur (après **Habit** et **No Telling**, **Wendigo** serait le dernier volet d'une trilogie), Fessenden écrivit son scénario en pensant d'abord en tirer un comic-book, avant de se raviser et de se lancer dans un tournage ardu et glacial. Fuyant le stress de Manhattan, un photographe (Jake Weber, **L'Armée des morts**), sa femme (Patricia Clarkson, bientôt dans **The Woods**, le nouveau Lucky McKee, viiite !!) et leur gniard se retrouvent cloîtrés dans une petite maison perdue dans une forêt enneigée. Et qui donc ose perturber leurs vacances de bourges bien méritées ? Les autochtones du coin ? Une grosse bébête au cul laineux ?? Sévéon en train de faire du kung-fu à poil dans la neige ??? Mystère, mystère, mais le titre devrait vous mettre sur la voie, bande de Sherlock. Bavard et trop souvent filmé de traviole, **Wendigo** sauve les meubles grâce à une photo naturaliste plutôt réussie, et une ambiance parfois pesante que quelques scènes vraiment stressantes (l'altercation avec les chasseurs et le final notamment) doperont régulièrement. Honnête.

Alexandre BUSTILLO

USA, 2001, REAL.: LARRY FESSENDEN, INT.: JAKE WEBER, PATRICIA CLARKSON, ERIK SULLIVAN, FORMAT 1.85 (16/9), SON 5.1 (VO ET VF), SUPPLEMENTS : MAKING-OF, FIN ALTERNATIVE, INTERVIEW, DIST.: M6 VIDEO

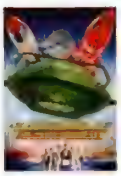
DEAD BIRDS

D'ALEX TURNER

Premier film d'Alex Turner écrit par le scénariste de **Frankenfish**, **Dead Birds** avait toutes les cartes en main pour devenir une bonne série B originale et flippante. Mais malgré son cross-over western/maison hantée (des desperados se réfugient dans une plantation habitée par des spectres vindicatifs), son casting honorable (dont Henry ET Thomas), sa jolie lumière et ses quelques monstres très « munchiens », **Dead Birds** nous plonge dans un ennui mortel. Rayon casba maudite, on préfère encore la nouvelle version d'**Amityville**.

Alexandre BUSTILLO

USA, 2004, REAL.: ALEX TURNER, INT.: HENRY THOMAS, NICKI LYNN AYCOX, FORMAT 1.85 (16/9), SON 5.1 (VO ET VF), SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO, MAKING-OF, SCENES COUPEES, DOCUMENTAIRE, DIST.: GCT



THUNDERBIRDS

DE JONATHAN FRAKES

Alors que le seul intérêt des ***Sentinelles de l'air*** résidait dans son incroyable production design, les pontes d'Universal décidèrent d'en tirer un film live vraiment raté, dans lequel nos héros (ou ce qu'il en reste) se voient sauvés par... leurs gamins ! Et oui, marionnettes = mioches, c'est bien connu mais malheureusement, l'orientation family-friendly n'a pas empêché le film de se viander partout et de sortir en direct-to-DVD chez nous. Et pour cause, il n'y a pas de marionnettes dans le film et les fans de la série ont bien grandi depuis !

Stéphane MOÏSSAKIS

2004, USA/ANGLETERRE, REAL.: JONATHAN FRAKES, INT.: BILL PAXTON,, FORMAT 1.85 (16/9), SON 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VF), SUPPLEMENTS : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE, B-ROLL, INTERVIEWS, DIST.: UNIVERSAL

ELECTRA GLIDE IN BLUE

DE JAMES WILLIAM GUERCIO

Vu le prix, la qualité étonnante de la copie et les sous-titres français, on ne saurait trop conseiller aux amateurs de chefs-d'œuvre méconnus qui n'ont jamais vu **Electra Glide in Blue** de se ruer sur cet import américain. Authentique ovni, véritable film culte, c'est à ce jour le seul métrage de son réalisateur, James William Guercio, figure incontournable de la scène musicale américaine des années 70. Un petit flic opiniâtre (formidable Robert Blake), qui arpente les routes d'Arizona sur sa moto tout en rêvant de rentrer à la criminelle, trouve un jour l'occasion de concrétiser son idéal lorsqu'un vieil ermite est retrouvé « suicidé ». Partant de cette histoire dure et émouvante, Guercio décrocha un très bon contrat à la United Artists (le final cut en échange d'un budget limité) et décida de réunir autour de lui certains des meilleurs techniciens de l'époque, comme le monteur Jerry Greenberg (**French Connection**) et le chef opérateur Conrad Hall (**Les Professionnels**). Résultat : un superbe voyage mélancolique aux accents fordiens dans l'Amérique des années 70 qui s'achève sur un plan final antho-lo-gi-que. Incompris à sa sortie (les critiques français le taxèrent de fascisme...), **Electra Glide in Blue** est aujourd'hui 10 fois plus emblématique de son époque que le nullissime **Easy Rider** et pourtant 10 fois moins connu. La vie est injuste. Arnaud BORDAS

EDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST) ET 1.0 (VF). SUPPLEMENTS (VO NON ST) : PRESENTATION DU REALISATEUR - COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

VAMPIRES 3

DE MARTY WEISS

Boum ! Ce vieux débris de San Helving venant à peine de nous en parler dans le Mad 174, que **Vampires 3** déboule déjà en DVD dans nos vertes contrées. *« Bon alors, c'est bien ? »* me demande notre routard du Z. Non, mais ça se matte les doigts dans le nez pour peu que vous aimiez les ersatz débiles de **Blade**. Kung-fu câblé (Thaïlande oblige, tout le monde se bastonne), gore propret et exotisme de pacotille seront les seuls et maigres atouts de cette séquelle bien moins réussie que la précédente. Aussitôt consommée, aussitôt digérée.

Alexandre BUSTILLO

VAMPIRES : THE TURNING. USA. 2004. REAL. : MARTY WEISS. INT. : COLIN EGGLESFIELD, STEPHANIE CHAO, PATRICK BAUCHAU. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : GCT.

DRAKWORLD.COM
produits dérivés ciné et bd

ATTENTION : pour fêter la sortie de l'épisode III, des remises exceptionnelles seront effectuées sur les produits Star Wars durant tout le mois de mai. Merci Monsieur Lucas.

Sandtrooper 98 euros

Boba Fett 98 euros

Statue Dark Vador échelle 1/4 (56cm) Dispo Nov.2005 Précommande 400 euros

Statue Dark Vador 298 euros

Dark Vador (koto.) 98 euros

Stand up 1.80m 30 euros

Statue Trinity 298 euros

Alien Vs Prédator série 2 20 euros pièce

Buste Lobster, Predator... à partir de 45 euros

Statue MasterChief taille réelle 2 m

King CONAN 45 euros

Batman N&B 75 euros

Jack peluche taille réelle 1.80m 270 euros

commandes 24h/24h et 7 jours sur 7
www.drakworld.com
par téléphone de 9h à 21h du lundi au vendr
ou par courrier à :
DRAKWORLD
6 Allée de la Gardière
13530 TRETS
Tel: 06.15.34.87.42
E-mail: drakworld@drakworld.com

INTO THE SUN

DE MINK

Toujours aussi bouffi à l'andouillette, plongeant avec la grâce d'une otarie bourrée à la bière dans les profondeurs abyssales de la série Z, notre ami Steven, musicien top hype et réincarnation d'un Lama concerné, continue quand même de casser des bras dans des direct-to-DVD tournés dans le seul but de payer ses voyages. Torché à la va-vite par un certain Mink qui a bien raison de garder l'anonymat, **Into the Sun** est une molle histoire de guéguerre entre la CIA et les yakusas, qui sert de prétexte à une visite touristique de Tokyo par un Steven nous faisant découvrir le quartier où il avait dirigé son dojo. Le reste, entre danses folklos et cérémonies du thé, bouche les trous d'une bouse sans nom qui ne vaut que pour ses dialogues débiles (où tout le monde flatte Steven sur son art et son physique !!) et une ou deux bastons pourraves. Ah si, Steven a remis son catogan et ça, ça fait plaisir...

Yannick DAHAN

EDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF).

GUERRES DE L'OMBRE

DE RINGO LAM

Film mineur de Ringo Lam sorti en 1990, **Guerres de l'ombre** raconte comment un flic de Hong Kong (Danny Lee) et un agent de la CIA sont contraints de faire équipe pour arrêter un dangereux terroriste. Tourné en anglais avec un casting international (Vernon Wells en bad guy adepte du déguisement ridicule !), le film souffre certes d'un scénario et de dialogues ineptes, mais enchaîne des scènes d'action violentes et couillues, qui offrent même quelques plans hardcore que Lam réutilisera dans ses futurs films.

Yannick DAHAN

EDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLEMENTS (VOST) : PRESENTATION - SCENES COMMENTEES - GALERIE DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE.

UNCUT GORY PICTURES SHOW

(LUTHER THE GEEK + ANTHROPOPHAGOUS 2000)

Doucement mais sûrement, Uncut Movies devient bel et bien l'un des éditeurs majeurs pour les férus de gros gore dégueulasse que nous sommes. Leur catalogue DVD commençant à avoir grave de la gueule (**Nikos the Impaler, Unhinged, Slime City...** que du lourd qui ne se rattrape pas à la machine), Patrice Carmona et Romuald Falleau l'enrichissent aujourd'hui avec **Luther the Geek** et **Anthropophagous 2000**, deux titres mythiques, chacun pour différentes raisons. Réalisé par le producteur du culte **De si gentils petits monstres**, le premier est l'archétype de la série B mésestimée à réhabiliter d'urgence. Tout juste libéré d'un asile psychiatrique, Luther Watts s'aperçoit que sa thérapie n'a servi absolument à rien. De nouveau assailli de pulsions cannibales, Luther part faire un tour à la campagne avant de s'attaquer à une famille vivant dans une ferme isolée. Spécialiste du dépeçage à coups de dents (d'où son surnom désignant à l'origine les pékenots qui décapitent les poules avec la bouche), Luther s'octroie logiquement les scènes les plus crades du film. Des effets gore réussis qui ne plairont cependant pas à leur créateur Mike Tristano (**Les Griffes du cauchemar, La Fiancée de Re-Animator, Hatchetman**), au point qu'il retira son nom du générique. Franchement Mike, t'as fait ta pisseuse sur ce coup. Moins réussi mais tout aussi indispensable, **Anthropophagous 2000** nous brosse dans le sens du poil avec ce remake plus ou moins officiel de l'un des meilleurs films du regretté Joe d'Amato. L'histoire est donc quasiment la même que celle écrite en 1980 (femme enceinte comprise) et confère au film d'Andreas Schnaas (**Nikos the Impaler, Demonium**) un parfum de nostalgie indéniable. Dommage cependant que Schnaas est mâtiné son film de porno soft. Pour une fois, on aurait voulu du hard, histoire de rendre un dernier hommage plus appuyé à un d'Amato qui, ne l'oublions pas, termina sa carrière dans le X le plus bandulatoire.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT : USA, 1990. RÉAL. : CARLTON J. ALBRIGHT. INT. : ED TERRY, JOAN ROTH, THOMAS MILLS... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM, INTERVIEW, BANDES-ANNONCES. ALLEMAGNE, 1999/2004. RÉAL. : ANDREAS SCHNAAS. INT. : OLIVER SAUER, CORNELIA DE PABLOS, ANDREAS STOEK. FORMAT 1.66. SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM, INTERVIEW, BANDES-ANNONCES. DIST. : UNCUT MOVIES

CARD PLAYER

DE DARIO ARGENTO

Alors que **Le Sang des innocents** s'allouait encore le luxe d'une sortie technique dans une maigre poignée de cinémas, **Card Player**, lui, s'échoue directement dans nos vidéoclubs. Certes, Dario Argento n'est plus vraiment (et injustement) en odeur de sainteté depuis fort longtemps, mais voir son dernier opus distribué en catimini en DVD laisse un sale goût d'amertume dans la bouche. Oui, **Card Player** est un mauvais film de Dario Argento, un ratage presque honteux venant de l'auteur de **Suspiria** et de **Ténèbres**, mais pas plus minable que les thrillers hollywoodiens pourris pullulants en salles (**Taking Lives, Instincts meurtriers, Suspect zéro...**). Planqué derrière l'écran de son ordinateur, le joueur de cartes nargue la police romaine, totalement désemparée devant ce chantage d'un genre nouveau : une simple partie de poker via le Net. Le seul souci pour les flics est l'enjeu de cette bataille, une jeune touriste britannique fraîchement enlevée et menacée de mort en cas de défaite. Pensant à un coup de bluff, quelques gradés peu futés mettent un terme à la partie. Résultat, le corps de la gamine est retrouvé salement égorgé, en train de pourrir au fond d'un lac. L'inspecteur Anna Marie (Stefania Rocca, **Nirvana**) se voit adjointe de John Brennan (Liam Cunningham, **Dog Soldiers**), un flic anglais et alcoolo, dépêché sur les lieux par son ambassade pour mettre un terme aux crimes du joueur de cartes. Sujet classique pour un giallo qui l'est beaucoup moins (dans le mauvais sens du terme hélas) à l'écran, malgré une volonté évidente d'Argento de renouer avec ses glorieux gimmicks d'antan. Sauf qu'ici, rien ne fonctionne. On se demande encore pourquoi Sergio Stivaletti a son nom au générique (le film n'est pas gore pour un sou), ce qui est arrivé aux oreilles de Claudio Simonetti (musique techno lambda d'où s'extirpe péniblement un joli thème lancinant), et aux yeux du pourtant doué Benoît Debie (remember **Calvaire**), auteur d'une photo verdâtre desservant totalement le film. Subsisteront toutefois quelques scènes, dont une poursuite dans les ruelles romaines et la mise à mort de l'un des protagonistes principaux, dernier coup d'éclat d'un tueur s'apprêtant à dévoiler son identité lors d'un whodunit amené n'importe comment. Malgré ce ratage, Argento reste sans conteste un réalisateur honnête, sauf que là, il n'avait rien à dire. Mais on ne le lâchera pas pour autant notre Dario d'amour, et on se consolera devant l'ultime volet des Trois Mères, LE film qu'il se doit de ne pas rater.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT : DVD INEDIT. **IL CARTAIO**. ITALIE. 2004. RÉAL. : DARIO ARGENTO. INT. : STEFANIA ROCCA, LIAM CUNNINGHAM, SILVIO MUCCINO, CLAUDIO SANTAMARIA. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE. DIST. : GCT

INTERVIEW DE DANIEL MONZON - REALISATEUR DU CŒUR DU GUERRIER

ENCORE INCONNU EN FRANCE, DANIEL MONZÓN EST L'UN DES JEUNES RÉALISATEURS LES PLUS PROMETTEURS DU CINÉMA IBÉRIQUE. IL NOUS A PROUVÉ D'AILLEURS SA PASSION EN ACCEPTANT DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS EN PLEIN TOURNAGE DE SON TROISIÈME FILM, KOVAK'S BOX.

J'ai l'impression que* Le Cœur du querrier *est un rêve de jeunesse...
Détrompez-vous. Même si ce film m'est très proche, les prémices du scénario me sont venues quand j'avais 28 ans. L'idée initiale était celle d'un enfant qui se croit bien plus courageux qu'il ne l'est en réalité. Mais son imagination est tellement puissante qu'il finit par se transformer en l'homme brave qu'il a rêvé d'être. Le film est un hymne au pouvoir de l'imagination : grâce à ce pouvoir, jamais personne ne pourra enfermer Ramón. Et s'il veut voir dans un balai une épée, et bien il voit une épée.

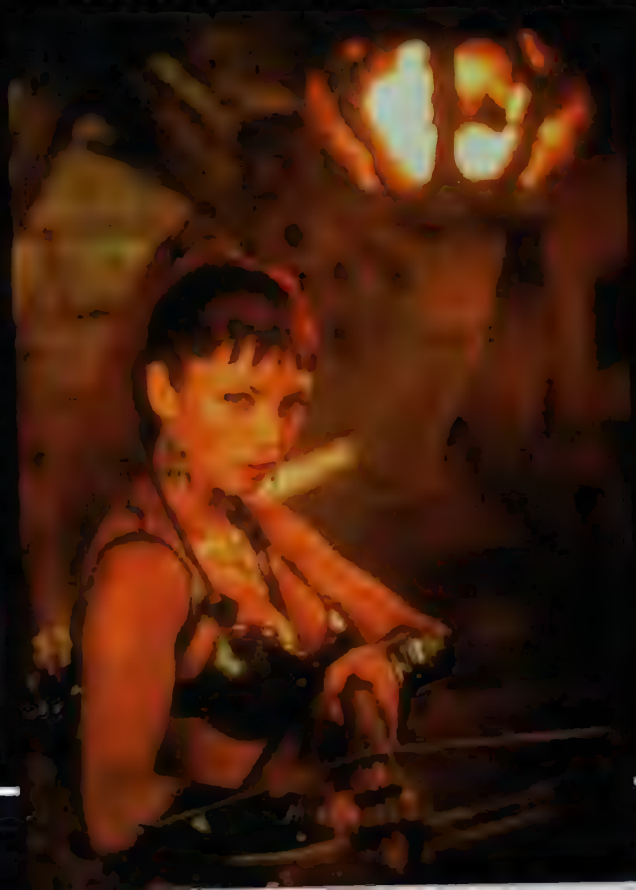
Ce n'est cependant pas aussi clair dans le film, vous ne semblez jamais trancher nettement en faveur de Ramón.
C'est parce que je ne voulais pas faire un film trop évident et manichéen. Il y a cependant un détail du script qui prouve que Ramón est dans le vrai : quand il voit Sonja morte, elle lui donne une dague qui se matérialise dans la réalité en une lance. Cette scène laisse à penser qu'à cet instant, il y a une espèce de pont entre fantaisie et réalité. C'est le seul moment où je montre que toute cette fabulation apparente est réelle. En outre, je prends parti pour Ramón sur le fond même du film. Car je crois sincèrement que la société actuelle n'a que peu changé par rapport à celle du Moyen Âge. Cet ordre des mille yeux dont parle Ramón peut parfaitement être assimilé de nos jours à ces multinationales. Derrière l'homme civilisé, le barbare subsiste...

Le Cœur du querrier *est d'ailleurs incroyablement sombre, gore et sexy.*
J'ai eu beaucoup de chance que mon producteur soit tombé amoureux de l'histoire, parce que du coup, il m'a laissé aller vraiment très loin. C'est un film qui en apparence semble être une fantaisie pour adolescents, qui paraît ludique et festif, mais qui finit par évoluer dans des territoires assez sombres et amers. Par exemple, lors de la scène de viol, certaines personnes qui étaient venues voir le film en famille avec leurs enfants sont sorties de la salle indignées. Je dois remercier Gerardo Herrero, le producteur, qui m'a laissé faire ce que je voulais, car ce n'est pas vraiment un film dont on ressort avec le sourire aux lèvres.

Au cours du film vous transformez la réalité en quelque chose de plus en plus fantastique.
Oui, la fantaisie contamine la réalité et vice versa, parce que je crois que la réalité et la fantaisie sont indissociables, comme les deux parties d'une même pièce de monnaie. On voit le monde à travers nos propres yeux, et chacun en a sa propre interprétation. Parfois, il arrive qu'une chose imaginée ait bien plus de force que la réalité même, et c'est en cela que l'idée majeure du film réside : la réalité est un mensonge, ce que dit d'ailleurs à un moment du film le personnage joué par Joel Joan.

Quel était le budget du* Cœur du querrier *?
Il était minuscule. Entre 2 et 2,5 millions d'euros. Mais ce qui compte c'est le rendu que l'on a réussi à obtenir malgré cela. Comme on dirait en Espagne : « *La faim aiguise l'ingéniosité.* ». J'avais en amont tout préparé méticuleusement pour éviter tout gâchis. Les décors, par exemple, étaient construits dans les limites du cadre : si on bougeait ne serait-ce que d'une dizaine de centimètres la caméra à gauche ou à droite, nous filmions le mur du studio !

Le film est-il tourné en 1.85 à cause de ce manque d'argent ?
Oui. J'adore le 2.35 et mes deux autres films sont en Cinémascope. Quand j'étais gosse, j'entrais dans une salle de cinéma et si le film était en Scope, cela ne m'importait peu que de savoir s'il était bon ou mauvais, j'étais déjà conquis. À un moment donné, je voulais pour **Le Cœur du querrier** tourner les parties « fantasy » en Scope et les parties réalistes en 1.85. Mais cette idée revenait quasiment aussi chère et nous avons dû l'abandonner.



L'usage des sponsors, et plus spécialement de Pepsi, est culotté.
L'idée de la canette de Pepsi me paraissait très pop. Je me suis dit que cet objet de consommation courant pouvait dans une dimension parallèle se transformer en une espèce d'arme. J'ai donc suggéré à la production que, puisque cette marque apparaissait dans les mains des héros, Pepsi pourrait sponsoriser le film. Mais sur ce point précis, leur boulot a été peu concluant et ils n'ont réussi à obtenir qu'une chose : que l'on nous donne des boissons pour l'équipe. Si la marque est présente dans mon film, c'est donc uniquement parce que je voulais montrer comment des objets de notre quotidien pouvaient acquérir un charisme extraordinaire une fois transposés dans une autre dimension.

Le Cœur du querrier *est rempli de références plus ou moins évidentes à* Psychose, Conan le barbare *ou encore Frazetta...*
Avec l'œuvre de Robert E. Howard et l'univers du jeu de rôle de D&D, Frazetta était en effet la référence majeure que j'ai utilisée en travaillant avec mon directeur artistique. D'une certaine manière, mon film est né d'une envie irrépressible de raconter une histoire. Je voulais dire beaucoup de choses et exprimer mon amour du cinéma. Ce premier film est donc certainement un peu trop plein d'idées et de références, mais je pense qu'en définitive cela lui confère un charme supplémentaire, et que pour les spectateurs fans de cinéma de genre, c'est un peu comme une réunion entre vieux potes.

Parlez-nous de Santiago Segura...
À cette époque, on se voyait très souvent et nous partagions beaucoup de choses, notamment au niveau de nos goûts cinématographiques. Je pensais à lui en écrivant le rôle de Carlos José, parce que ça m'amusait beaucoup qu'il soit dans les deux dimensions, que d'un côté il soit un petit marchand de pacotilles télévisuelles et de l'autre un Gandalf au rabais. D'une certaine façon, il est dans le monde réel l'expression des magiciens de l'autre dimension, et bien qu'il soit un peu fou, il a une certaine prestance.

Comment s'est déroulé le casting de Joel Joan ?
Cela a été très difficile de trouver le comédien qui jouerait Beldar, parce que je voulais un acteur avec un potentiel d'ironie mais qui possède en même temps un physique incroyable pour que le côté heroic-fantasy ne paraisse pas ridicule. À cette époque, j'ai même été en contact avec Viggo Mortensen, mais le producteur m'a dit : « *Ce mec est*

cher et personne ne le connaît ! ». J'ai donc fini par trouver cet extraordinaire acteur de théâtre qu'est Joel Joan, et je l'ai convaincu de se mettre au régime et au sport. Je dois dire que je suis très content de ce choix.

Comment le film a-t-il été accueilli en Espagne ?

Il a eu un très bon accueil critique et a gagné des prix dans le monde entier, mais par contre, même si le film a été dixième au box-office de l'année en Espagne, ce qui est une très belle place, le producteur s'attendait à beaucoup plus. Il faut savoir que le public espagnol est réticent quand il s'agit de voir un film qu'il ne peut définir avant de rentrer dans la salle. **Le Cœur du guerrier** était déconcertant pour eux. Mais ce succès en demi-teinte n'est finalement pas un mal, c'est même l'idéal pour un premier film. Parce que si **Le Cœur du guerrier** avait été un triomphe, il aurait été comme un chariot de merde que j'aurais traîné toute ma vie derrière moi.

La fin très ouverte laisse entendre que vous avez une suite en tête...

C'est une question que beaucoup de gens m'ont posé, mais la suite, c'est le spectateur qui doit se la construire lui-même. Je ne serai pas celui qui fera un second chapitre. C'est le genre de film qui doit continuer à vivre dans l'esprit du spectateur. Donc même si cela a pu être frustrant pour certains, pour moi c'est stimulant de garder une ouverture. La poésie réside aussi dans le non-dit.

Propos recueillis par Julien DUPUY et traduits par Aurore SCHMID

LE CŒUR DU GUERRIER

DE DANIEL MONZÓN

Nous aurions beau jeu de nous indigner devant la sortie honteusement tardive du film et surtout sur l'omission d'une piste en VOST, ce qui, de nos jours, paraît totalement surréaliste. Pourtant, même s'il est de notre devoir de souligner ces manquements importants, il faut reconnaître que vendre un film comme **Le Cœur du guerrier** tient de la gageure suicidaire. Jugez par vous-même : **Le Cœur du guerrier** se présente comme une version noire et politiquement engagée de **L'Histoire sans fin**, en mêlant le quotidien morose de Ramón, un adolescent introverti, et les aventures de son personnage de jeux de rôle, Beldar, un guerrier musculeux flanqué d'une partenaire sexy, Sonja. Peu à peu, le monde fantastique va contaminer Ramón qui, pensant être le double de Beldar, se sent investi d'une mission quasi divine. Mais alors qu'il rêve d'héroïsme, c'est bientôt le pays tout entier qui va en faire son ennemi public n°1. Si l'on n'est pas surpris de retrouver dans le film une tripotée d'hommages à **Conan le barbare** ou à Frank Frazetta, on sera en revanche beaucoup plus étonné de découvrir que le périple de Ramón va l'amener dans l'Espagne interlope, lui faire s'allier à des prostituées camées, combattre des obsédés sexuels, se rendre coupable de crimes sanglants, pour finalement affronter un parti politique néo-fasciste ! Des dérives scénaristiques très noires qui contribuent à brouiller les pistes sur le public visé. Tandis que la partie fantaisiste est abordée avec une candeur qui risque de s'aliéner un public trop intellectualisant, le monde réel, en revanche, est d'une crudité qui rebutera le fanboy en quête d'évasion. C'est pourtant dans cette rupture de ton que résident les principales qualités de ce film autre, qui échappe à toute classification tout en témoignant du talent de ce jeune metteur en scène à suivre de très près.

Julien DUPUY

VO INÉDITE **EL CORAZON DEL GUERRERO** 2000. ESPAGNE. RÉAL. : DANIEL MONZON. INT. : FERNANDO RAMALLO, NEUS ASENSI, JOEL JOAN, JAVIER ALLER, SANTIAGO SEGURA, ADRIA COLLADO, JAIME BARNATAN... FORMAT 1.85 (4/3). SON 5.1 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE, CLIP VIDEO... DIST. : FIP.

Razorback

Ci-dessus :
Le Razorback, un sanglier géant et assoiffé de sang, LA véritable star du film de Russell Mulcahy.

Les Dents de la mer dans l'outback australien avec un énorme sanglier au lieu du requin. C'est sur ce canevas un peu simpliste que Russell Mulcahy, as du clip et futur réalisateur de Highlander, tisse une odyssée macabro-dantesque dont les fastes visuels marquent le fantastique des années 80.

Au milieu des années 80, les producteurs se prennent soudain d'affection pour une nouvelle génération de réalisateurs : les fils de pub et as du clip. Leur style, branché, super découpé et supposé moderne, ayant fait commercialement ses preuves avec **9 semaines 1/2** par le biais d'Adrian Lyne, pourquoi s'en priver ? Et voilà les Julien Temple et autre Steve Barron brutalement arrachés à leur lessive et clips pour être catapultés sur des plateaux de cinéma où d'ailleurs, ils ne tiendront pas très longtemps le haut du pavé. Russell Mulcahy appartient à cette école. Il en est même l'élève le plus doué. Son style, un mélange de baroque, de kitsch disco et de virtuosité technique totalement gratuite, il l'affirme sur plus de deux cents clips en huit ans, après que sa carrière cinématographique ne prenne son envol. Très prolixe, il travaille pour les artistes les plus cotés du moment, des anciens indéboulonnables jusqu'aux opportunistes les plus fugaces. À son tableau de chasse, Les Buggles, Billy Joel, Elton John, Rod Stewart, Kim Carnes, Bonnie Tyler, les Rolling Stones, Supertramp et même la Française Sheila avec **Devotion** ! Mais c'est en grande partie sur la musique d'un des groupes les plus tocs et les plus représentatifs des années 80 que Russell Mulcahy fait sa réputation de petit génie de la caméra et de la colleuse en salle de montage. En l'occurrence Duran Duran dont il signe l'immense majorité des clips. C'est justement l'un d'eux, **Hungry Like a Wolf**, qui frappe des producteurs australiens en quête d'un réalisateur : les jumeaux Hal et Jim McElroy.

LA CHASSE AU SANGLIER

Producteurs des premiers films de Peter Weir (**Les Voitures qui ont mangé Paris**, **Pique-nique à Hanging Rock** et **La Dernière vague**), Hal et Jim McElroy ont en main depuis quelques années un manuscrit signé Everett DeRoche, scénariste qui participa le plus efficacement à la naissance du fantastique australien, principalement avec des œuvres en demi-teintes et minimalistes comme **Harlequin**, **Patrick** et **Long Weekend**. Par contre, son dernier scénario en date, **Razorback**, en possession des McElroy, se plie à d'autres caractéristiques. S'il distille, comme les précédents, une atmosphère lourde, il répond à toutes les contingences d'un genre très américain, le film de monstres. Nouveau en Australie. Quand il reçoit le scénario de **Razorback**, Russell Mulcahy ne réagit pas très favorablement. *« J'ai cru que les McElroy se fichaient de moi »* avoue-t-il en référence à un projet qui, à première vue, s'apparente à une série Z cheap. Un sanglier géant, des équarisseurs dégénérés… Rien de très engageant pour le clippeur qui, lassé, ne prend pas la peine d'achever la lecture du manuscrit. Il a mieux à faire : tourner au Sri Lanka un clip de Duran Duran.

De retour en Australie, malgré le peu d'enthousiasme qu'il manifeste pour **Razorback**, Russell Mulcahy se rend au rendez-vous fixé par les jumeaux McElroy. *« Pour être franc, je n'avais lu que quelques pages du scénario. À deux ou trois heures de la réunion, j'ai demandé à mon agent de le faire pour moi et de me donner son avis. Il avait aimé. Devant les McElroy, j'ai donc exprimé tout mon intérêt pour le projet ! »* Drôle de manière de s'engager sur un premier long-métrage, mais Russell Mulcahy s'y tient. *« Faut dire que le fait de revenir travailler dans mon pays natal ne me déplaisait pas… »* rajoute-t-il. Et le voilà qui se lance dans la préparation pour le moins chaotique de **Razorback**, dont il découvre que le budget, fixé à 5 millions et demi de dollars australiens, a déjà été entamé par de lourds investissements dans les effets spéciaux. *« Les techniciens voulaient construire une sorte de robot articulé. Une erreur, car la*

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Les chasseurs très hostiles du bush australien, plus habitués à dégommer du kangourou que des sangliers au comportement psychopathe.

Carl Winters (Gregory Harrison), un Américain qui se rend en Australie pour enquêter sur le meurtre de sa femme, découverte atrocement mutilée.

technique n'avait pas mieux fonctionné sur le **King Kong** *de John Guillermin que sur* **Le Bison blanc**. *Notre sanglier ne marchait pas mieux. Les essais filmés ont été désastreux…* » Un autre poste donne immédiatement du fil à retordre au réalisateur novice : la direction artistique. La production le gratifie en effet d'un vieux bonhomme totalement à côté de la plaque. « *Il ne savait même pas dessiner* » justifie Russell Mulcahy. Pépé viré au terme d'une semaine de crise, le réalisateur engage aussitôt un collaborateur de longue date, le décorateur Bryce Walmsley paré à prendre la relève au pied levé.

PLEINS FEUX SUR LA BETE

Tant bien que mal, le cinéaste parvient à tenir la barre d'un navire qui semblait pourtant se diriger droit sur des récifs. « *Le premier jour de tournage a été le plus difficile. Ayant pleinement conscience du poids de la charge pesant sur mes épaules, je me suis littéralement prostré. Si j'ai commis des erreurs comme laisser un comédien de la vieille école donner la réplique à un jeune, adepte de l'improvisation, je me suis rapidement repris. Au départ, techniciens et producteurs redoutaient le pire à me voir agir ; les rushes les ont finalement rassurés.* » Un peu âpre le baptême du feu, mais Russell Mulcahy s'impose rapidement sur le plateau comme il impose son style visuel au bienveillant chef opérateur Dean Semler, transfuge du documentaire qui venait de faire sensation en éclairant et cadrant **Mad Max 2**. « *Je me suis totalement plié aux demandes de Russell. J'ai même anticipé sur celles-ci en prenant des initiatives* » explique le futur directeur de la photographie de **Danse avec les loups** et de **Calme blanc**. « *Plus je dépassais les limites fixées dans la photographie classique, plus il se montrait satisfait. Avec Russell, sur* **Razorback**, *peu importaient les raccords de lumière d'un plan à l'autre, tout comme l'emploi non justifié par le récit de fumigènes très demandés pendant le tournage… L'univers baroque et irréaliste du film le permettait. Il fallait juste être inventif.* » Inventif, audacieux, jamais à court de ressources visuelles pour mieux soutenir un scénario qui, sans une telle puissance esthétique, n'aurait été qu'un vague succédané des **Dents de la mer** et de **Massacre à la tronçonneuse. Les Dents de la mer** pour la stature du bestiau, ses attaques, son aura… **Massacre à la tronçonneuse** pour un cadre voisin du Texas et une population de bouchers/chasseurs, qui fabriquent des aliments pour chiens avec les kangourous qu'ils massacrent. Au milieu de la mêlée, dans l'une des régions les plus reculées et sauvages d'Australie, une journaliste américaine trop curieuse est rapidement éventrée par la bête. Mais face à l'inhospitalité des autochtones, la traque de cette dernière ne sera pas de tout repos.

LA FIN NON AUTORISEE

À cette histoire simple, Russell Mulcahy tente d'apporter un dénouement de son cru. « *J'étais si mécontent de la première fin, tournée en une prise caméra à l'épaule, que j'ai demandé à la Warner, qui finançait le projet, d'ajouter un peu d'argent pour une scène supplémentaire où les deux survivants, une fois le monstre tué, s'aperçoivent qu'il y a d'autres sangliers géants et que le premier appartenait en fait à une véritable meute. Refus du studio. Ses cadres étaient si pressés de boucler* **Razorback** *qu'ils n'ont même pas accepté que je sorte 20 000 dollars de ma poche pour la mettre en œuvre. Dommage… Même si les derniers plans du film ne sont pas à mon goût, cela aurait pu être bien pire, l'un des producteurs ayant longtemps insisté pour que la survivante sorte de sa cachette les seins saillants sous un t-shirt mouillé…* »

Si Russell Mulcahy préserve **Razorback** d'une greffe d'érotisme ringard, il ne peut cependant rien contre les coupes franches effectuées par le studio dans les scènes d'attaques de la bête. Jugées excessivement saignantes, elles sont allégées de leurs plans les plus corsés. Le sacrifice de plusieurs images gore n'altère cependant pas les qualités visuelles de **Razorback**. Dantesque dans le tableau d'une Australie mythifiée par l'irruption de déserts hérissés de cristaux immenses, poisseux lorsque la caméra s'attarde dans l'antre des chasseurs dégénérés et imbibés de bière, puis dans l'usine de pâtés de toutous, le film agace les uns par son côté clip et fascine les autres par sa démesure baroque, son onirisme débridé.

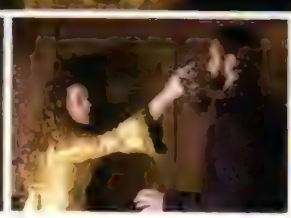
Lassé des ersatz des **Dents de la mer** et d'un déferlement de monstres sur près de dix ans, le public, quant à lui, ne suit pas dans les projections-tests organisées par la Warner. La Warner qui, sans la mini campagne de presse alors menée par Starfix (dont le rédacteur en chef était alors Christophe Gans), n'aurait d'ailleurs jamais sorti le film dans les salles françaises. Il vaut cependant à Russell Mulcahy une flatteuse réputation de petit génie de la caméra, qui le conduira à réaliser le premier **Highlander** après qu'on lui ait proposé **Massacre à la tronçonneuse 2**, les loups-garous du **Peur bleue** d'après Stephen King et que même Steven Spielberg lui ait tendu la perche. Des égards qui ne s'éterniseront pas car, en quelques années à peine, Russell Mulcahy passera de la pointure A à la pointure B.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT AUSTRALIE/USA. 1984. REAL. : RUSSELL MULCAHY. SCEN. : EVERETT DEROCHE. DIR. PHOT. : DEAN SEMLER. MUS. : IVA DAVIES. PROD. : HAL MCELROY ET TIM SANDERS POUR UAA FILMS ET WESTERN FILM PRODUCTIONS. INT. : GREGORY HARRISON, BILL KERR, CHRIS HAYWOOD, ARKIE WHITELEY, JUDY MORRIS, DAVID ARGUE… DUR. : 1H35. SORTIE FRANCE LE 30 JANVIER 1985. FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE.

A l'Ouest, du nouveau

LA SORTIE EN ZONE 1 D'UN SUPERBE COFFRET DVD PROPOSANT L'INTÉGRALE DE LA PREMIÈRE SAISON, NOUS PERMET DE REVENIR SUR L'UN DES ÉVÉNEMENTS TÉLÉVISUELS LES PLUS IMPORTANTS DE CES DERNIÈRES ANNÉES : *DEADWOOD*. OU COMMENT LE TUBE CATHODIQUE SELON HBO, LOIN DU JEUNISME TRIOMPHANT ET DE L'ÉTHIQUE BIEN PENSANTE VÉHICULÉE PAR HOLLYWOOD ET NOMBRE DE SÉRIES TV POUR ADOS CARESSÉS DANS LE SENS DU POIL, RÉVOLUTIONNE UNE NOUVELLE FOIS LE PETIT ÉCRAN.



« *Le premier principe du Code Hayes* (système d'autocensure des Majors américaines mis en place de 1930 à 1968 sous forme de charte – ndlr) *était que l'obscénité, en mots, en pensée, ou en actes constituait une offense à la loi naturelle et aux lois de Dieu. Elle ne sera donc pas autorisée dans les films !* » dixit le créateur de ***Deadwood***, David Milch, dans les bonus du DVD, en feignant de s'astiquer le manche ! « *Mais un bon scénariste pouvait neutraliser les effets pernicieux de ces diktats en trouvant des équivalents à l'intérieur de son histoire qui obéissaient aux termes imposés par le Code sans faire violence à l'intégrité émotionnelle du personnage. S'il ne pouvait dire des obscénités, il fallait construire un personnage pour qui l'obscénité était l'expression pathétique d'une faiblesse. C'est ainsi qu'ont été développés les personnages de cow-boys chers à Hollywood. Des hommes qui parlaient peu, mais qui avaient une moralité complexe n'entrant pas en contradiction avec le Code Hayes !* ».

Autant dire d'emblée qu'avec ***Deadwood***, David Milch, génial scénariste d'***Hill Street Blues*** et cocréateur de ***NYPD Blue***, prend le contre-pied littéral de cette vision faussée de l'histoire, finalement entrée dans les mœurs. Ce qui témoigne au passage de la puissance des mythes cinématographiques américains sur l'inconscient collectif... Pour être parfaitement clair, ***Deadwood*** chamboule en une saison les acquis de plus de 50 ans de western, révolutionne en termes narratifs la façon de concevoir le genre, et fait fi des diktats moraux édictés ou tacites de la télévision américaine pour nous offrir un monument de subversion salutaire. Un chef-d'œuvre d'intelligence émotionnelle et de finesse critique qui non seulement se pose comme la fiction la plus documentée à ce jour sur l'Ouest sauvage, au sein d'un récit romanesque où figures réelles et personnages fictifs se mêlent harmonieusement, mais encore comme une incroyable métaphore des enjeux sociopolitiques et culturels auxquels l'Amérique fait face.

Diffusée depuis mars 2004 sur la mythique chaîne HBO, ***Deadwood*** nous plonge en 1876 en pleine Ruée vers l'or, quand le gouvernement des États-Unis d'Amérique n'occupait pas encore tout le pays et restait pour beaucoup un concept abstrait. Située en plein territoire indien, soumise à aucune loi, violant consciemment les ressources des tribus locales, ***Deadwood*** est une ville-champignon comme l'Ouest sauvage en a connu beaucoup, une communauté de hors-la-loi s'engraissant sur le dos des centaines de chercheurs d'or exploitant leur bout de rivière dans les collines avoisinantes. Une ville sous pression, passant d'une poignée d'habitants à plusieurs centaines en quelques mois, symbole de ce purgatoire américain des origines, entre la barbarie primitive et la nécessité de bâtir une structure collective organisée. Une nécessité motivée par l'argent, car s'enrichir sur le dos des mineurs requiert une certaine forme de stabilité, un ordre social fragile, fil d'Ariane sur lequel tanguent tous les personnages. Des personnages ambigus mais non dénués de noblesse dans certains cas, toujours à l'affût, contraints de s'imposer chacun à leur manière dans cette ville au bord du chaos, en perpétuel mouvement, conditionnée par l'appât du gain et la violence qui en découle (comme quoi, les choses ont peu évolué en un siècle !). Mais Deadwood est aussi une ville qui a véritablement existé, peuplée de figures historiques uniques en leur genre (Calamity Jane, Wild Bill Hickok, Seth Bullock) que David Milch nous invite à découvrir avec un œil inédit, et qu'il mêle à des personnages fictifs dans le seul but de traduire les réalités quotidiennes, psychologiques et idéologiques de l'époque, avec pour thématique centrale des interrogations propres à toutes les cultures, sur la structuration tant pratique que mentale (et verbale, vous le verrez !) d'un système d'organisation collective. Bref, ce qui définit une civilisation...

Pour ce faire, David Milch a refusé l'imagerie classique des westerns d'antan et les procédés narratifs qui la sous-tendent. Pas de grands paysages mais un horizon étouffé, qui se limite à cette ville recluse, presque repliée sur elle-même dans un territoire qu'elle contamine progressivement par la force, et qui a conscience qu'elle n'est pas une zone de droit. Mais le point fort de la série n'est pas tant sa mise en scène, purement au service des personnages (cadres et découpages classiques, photo sobre et élégante), que dans son refus des codes narratifs usités à la télévision. Pas d'intro préparant une thématique, pas de rebondissements orchestrés pour la pub, pas de relance en fin d'épisodes (qui se concluent en général sur un monologue existentiel), mais une narration libre qui laisse chaque scène respirer, traduire par le tempo des comportements tacites, et surtout explorer une réalité de l'époque abordée frontalement, sans compromis ni autocensure, avec l'audace de la vérité retranscrite crûment. Dans ***Deadwood***, Calamity Jane est une alcoolique qui camoufle sa crainte de l'autre sous la provocation, Wild Bill est une icône « *qui a vécu au-delà de son utilité culturelle, sauf en tant que caricature* » (dixit Milch), les putes sont traitées comme des animaux, les cadavres s'amoncellent en raison de la peste, les patrons de saloon sont des ordures qui complotent, mais surtout le quotidien traduit l'obscurantisme de cet entre-deux mondes. ***Deadwood*** s'intéresse aux laissés-pour-compte, aux clochards de l'époque, à la façon dont on bâtissait les villes, dont on charcutait les malades, dont on examinait les putes. ***Deadwood*** évoque la lutte des classes, la discrimination raciale, les psychoses, les dépendances et les perversions. Faux western où errent victimes du cancer, pédophiles inavoués, ou handicapés moteurs. Mais plus que tout, cette narration libre laisse le temps à la parole dans un monde où l'on se définit par le verbe. Et si TOUS les protagonistes, hormis les riches venus des grandes villes, alignent 30 fois le mot « *fuck* » à la seconde, n'y voyez pas là un artifice faussement provocateur. Non seulement ce langage est une vérité historique, mais encore il ponctue une grammaire d'un autre temps brillamment retranscrite, où l'insulte, plus que la force, est l'expression d'une affirmation de soi.

Bref, une série qui, en une saison, s'impose comme l'une des plus grandes jamais produites à la télévision. Magnifiquement écrite, interprétée avec brio par des acteurs transcendés (Brad Dourif, Keith Carradine, Jeffrey Jones avec une mention spéciale pour l'incroyable Ian McShane), ***Deadwood*** est un monument cathodique à part. Si ***The Shield***, ***24 heures chrono***, ***La Caravane de l'étrange*** ou ***Le Cartel*** sont des séries brillantes, ***Deadwood*** est bien plus qu'une série : il s'agit d'une date importante dans l'histoire de la télévision américaine.

Yannick DAHAN

La série sera diffusée prochainement sur Canal Jimmy, même si aucune date n'a pour l'instant été confirmée. Notons que les épisodes du DVD zone 1 sont sous-titrés en français, mais pas les bonus (hélas), qui proposent deux featurettes et deux conversations érudites et captivantes avec David Milch.

La saison 2 est en cours de diffusion sur HBO et la saison 3 s'apprête à être tournée.

Univers de séries

LONGTEMPS RAILLÉE POUR SES COSTUMES MINIMALISTES ET SES PERSONNAGES ÉTRANGES, LA SAGA *STAR TREK*, DÉCLINÉE EN CINQ SÉRIES, EST POURTANT UNE ŒUVRE MAJEURE DE LA SF MODERNE. FONDÉE SUR DES THÈMES HUMANISTES DE TOLÉRANCE ET DE DÉCOUVERTE DE L'AUTRE, ELLE N'EUT DE CESSE DE BOUSCULER LES A PRIORI ET LES TABOUS PURITAINS ET SOCIÉTAUX AMÉRICAINS.

Ceux qui raillent ***Star Trek*** et ses « acteurs en pyjama » ignorent tout de la richesse de cette saga, longue de quarante ans ! Jusque dans les années 80, la télévision française a soigneusement refusé de diffuser les séries américaines les plus novatrices. Si elle nous avait montré ***Star Trek : Classic***, la série originale, à sa première diffusion (1966-1969), nous aurions constaté combien la « caravane de l'espace » inventée par Gene Roddenberry était audacieuse : l'équipage de l'Enterprise, vaisseau de la Fédération des planètes, était mixte, multiethnique et résolument pacifiste, et sa mission évoquait celle du Beagle, navire sur lequel embarqua Darwin pour son tour du monde. Armés de fraternité et de tolérance, le capitaine Kirk (William Shatner), le Vulcain Spock (Leonard Nimoy) et le cynique mais sensible Dr. McCoy (DeForest Kelley) partaient à la rencontre des espèces, non pour les conquérir mais pour les connaître. Certes, les scénarios étaient inégaux, mais beaucoup, époustouflants pour l'époque, furent signés par les plus grandes pointures de la SF d'alors : Brown, Bloch, Ellison, Sturgeon, Spinrad ! Annulée après moins de 80 épisodes, ***Star Trek : Classic*** fut rediffusée en boucle sur les chaînes locales et conquit un public solide, ce qui suscita une série animée et des films au cinéma.

En 1987, **Star Trek : The Next Generation** reprend le flambeau. Sur un nouvel Enterprise, le capitaine Picard (l'acteur shakespearien Patrick Stewart) et l'androïde Data (le mime et comédien Brent Spiner) incarnent avec une demi-douzaine d'autres personnages réguliers le dynamisme et les failles d'une humanité plus progressiste et moins interventionniste que jamais (et libérée de tout tabou sexuel !). D'abord malhabile, puis très vite magnifique d'intelligence et de subtilité, la série va, pendant sept ans affiner les valeurs humanistes de la série originelle. En France, son franc engagement anti-impérialiste a complètement échappé aux anti-américains primaires et autres contempteurs de séries.

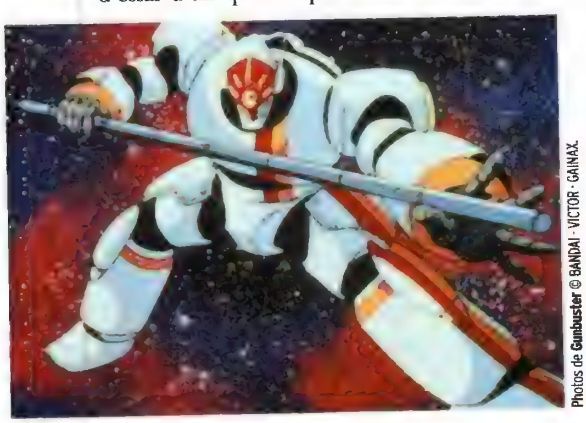
En 1994, ***ST : TNG*** donne naissance à une série dérivée, ***Star Trek : Deep Space Nine***. Finies, pour un temps, les explorations galactiques : DS9 est une station spatiale orbitant autour d'une planète dévastée par la guerre. Nouvelle audace : son personnage principal, le commandant Benjamin Sisko, est incarné par un comédien noir, Avery Brooks. Plus sombre et désabusée que les séries précédentes, ***ST : DS9*** (1994-2001) a pour thèmes centraux la guerre (on est en plein conflit des Balkans) et la religion. De l'avis de tous les connaisseurs, c'est un pur chef-d'œuvre. Moins aboutie, mais tout de même bigrement intéressante, ***Star Trek : Voyager*** (1995-2001), narre l'histoire d'un vaisseau perdu à l'autre bout de la galaxie tentant de retrouver le chemin de la Terre. Dirigé par une femme, Kathryn Janeway (Kate Mulgrew), l'équipage du Voyager cuisine les aliments glanés sur les planètes-étapes et, en cas de maladie, se fait soigner par un médecin virtuel. Autant dire qu'il lui faut un solide sens de l'humour. Pour succéder à ***STV***, deux des scénaristes de l'équipe, Rick Berman et Brannon Braga, font un pari gonflé : au lieu de continuer vers l'avenir, ils remontent le temps. ***Star Trek : Enterprise***, cinquième série en date, se déroule avant la fondation de la Fédération et relate les premiers voyages d'un sous-marin spatial, bricolé et sympathique, sous les ordres d'un capitaine corsaire, Jonathan Archer (Scott Bakula). Mais ***Star Trek***, en expansion avec ***TNG*** et ***DS9***, est à présent en repli. ***Star Trek : Enterprise*** se clôt en mai 2005, après quatre saisons sans perspective de suite. Reste un extraordinaire ensemble d'histoires et d'aventures, le plus long, le plus cohérent et le plus humaniste qu'on ait jamais créé à la télévision. Un immense univers à explorer qui, grâce au DVD, s'ouvre aux générations à venir.

Martin WINCKLER

Hideaki Anno hors d'Evangelion

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE DEUX ŒUVRES CHARNIÈRES DU RÉALISATEUR DE NEON GENESIS EVANGELION ET DE LA DISPONIBILITÉ EN IMPORT DE SON DERNIER FILM LIVE EN DATE, ANIMÉ NATION REVIENT SUR TROIS PÉRIODES DE SON ŒUVRE MONUMENTALE ET MOUVEMENTÉE.

Aujourd'hui véritable star au Japon (à tel point qu'un constructeur automobile l'a dernièrement débauché pour jouer dans une publicité !), Hideaki Anno est également une personnalité insaisissable, qui n'a cessé de brouiller les pistes durant sa carrière, de ses expérimentations foireuses à ses renoncements attristants en passant, surtout, par ses chefs-d'œuvre révolutionnaires. Sa personnalité schizophrène, déchirée entre tentations d'auteur et désirs de fan-boy ultime, était déjà sensible dans **Gunbuster**, sa première œuvre en tant que réalisateur dont la totalité est aujourd'hui disponible chez Beez dans un coffret deux disques, avant que la suite, réalisée cette année pour fêter les vingt ans de Gainax, ne sorte chez le même éditeur. Si le studio Gainax, cofondé par Anno, célèbre ainsi **Gunbuster**, c'est aussi parce qu'il doit énormément à ce titre : à l'époque de la réalisation de ces OAV, le studio est en effet exsangue après le flop du dispendieux **Ailes d'Honneamise**. **Gunbuster** sent donc l'impérieux besoin de renflouer les caisses de bord, notamment avec quelques partis pris racoleurs mais pas déplaisants (scène de bain avec moult nénés inside !). De plus, Hideaki Anno n'a pas encore affermi sa personnalité, comme ce sera le cas avec son projet suivant, **Nadia et le secret de l'eau bleue**. Heureusement, le véritable amour du réalisateur pour le « roboto anime » (**Mobil Suit Gundam** est l'une de ses œuvres de chevet) affranchit son coup d'essai d'un quelconque calcul mercantile ou, pire, d'une distanciation cynique. Et puis le progrès est tangible tout au long de la série. Après un premier épisode proche de la catastrophe, **Gunbuster** prend peu à peu son envol, en particulier dès le final du troisième épisode, dont la noirceur prend totalement au dépourvu l'otaku.



Photos de **Gunbuster** © BANDAI - VICTOR - GAINAX.

Autre temps, autres envies : **Entre elle et lui** signe le retour à l'animation d'Anno après le succès d'**Evangelion** et surtout son escapade dans le live avec le film **Love & Pop**, tourné quasiment suivant les principes du Dogme. Anno déclarait alors qu'il estimait avoir atteint les limites de son art dans l'animation. Forcément, l'annonce de son attachement à un nouveau dessin animé ne pouvait qu'intriguer. La première salve d'épisodes disponible chez Dybex dans un joli coffret explose nos espoirs les plus fous. Prenant pour base un genre éculé (la comédie romantique), la série se rattache au fantastique dans son traitement. Usant de tout ce que les arts graphiques peuvent lui fournir comme outil narratif (des idéogrammes aux panneaux de signalisation, mais aussi de la caricature aux simples mouvements abstraits) et en ne se focalisant que sur la peinture psychologique de deux lycéens, Hideaki Anno transforme un genre bien ancré sur terre en voyage mental virtuose parce que totalement accessible et entièrement novateur. Il fallait bien toute la sensibilité à fleur de peau de ce metteur en scène très émotif (il aurait déjà fait plus d'une dépression nerveuse) pour obtenir un tel résultat. Il faut néanmoins espérer que la série tiendra sur la longueur, Hideaki Anno ayant passé le flambeau après s'être révolté contre les nécessités de coller plus au manga d'origine. **Entre elle et lui** est d'autant plus précieux, qu'il semble que le réalisateur se soit aujourd'hui tourné vers une forme bâtarde de films, entre animation et live. Après sa très esthétisante seconde réalisation live **Shiki-Jitsu**, il adapte pour le grand écran une série de Go Nagai avec **Cutie Honey**, dont le DVD japonais est disponible pour les plus fortunés, les fans moins aisés se tournant vers la galette hongkongaise également en vente. Grand amateur de tokusatsu (ses premières œuvres réalisées en super-8 reprenaient ses séquences favorites d'**Ultraman** et de **Kamen Rider**), Hideaki Anno a manifestement assimilé nombre de feintes visuelles de ce genre pour optimiser un budget ridicule. Il en va de même pour l'intégration de l'animation traditionnelle. Outre quelques superbes scènes de flash-back entièrement réalisées en 2D, des séquences trop rares mais enthousiasmantes mélangent de façon innovante la 2D et la 3D pour un résultat totalement inédit. **Cutie Honey** n'est certes pas exempt de défauts (un pesant passage à vide d'une demi-heure plombe le film), mais ce délire pop confirme que Hideaki Anno reste un explorateur inattendu et passionnant.

Julien DUPUY

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Kill'em all !!!

CE MOIS-CI, L'ODEUR DOUCE ET APAISANTE DU VIGILANTE PLANE AU-DESSUS DE NOS CHÈRES CONSOLES POUR LE BONHEUR DE NOS INSTINCTS BARBARES. UNE PHRASE AUSSI LUDIQUE QUE DÉTONANTE SEMBLE ALORS NOUS VENIR À L'ESPRIT :

The Punisher PC/PS2/X-BOX

Pour être honnête, on n'attendait pas le jeu de l'éditeur THQ pour ses prouesses techniques, pour son gameplay révolutionnaire ou pour sa profondeur de jeu, même s'il a été développé par le studio Volition, créateur du sympathique **Red Faction**. Si le **Punisher** excitait l'épiderme des joueurs amateurs de comics, c'est qu'il se proposait de faire oublier la catastrophique adaptation de Jonathan Hensleigh avec cette grosse limace apathique de Thomas Jane dans le rôle-titre, en rendant un hommage hardcore à une BD réputée pour sa violence et son nihilisme. Pensé comme tel, le développement du jeu **Punisher** participait moins d'une volonté d'innover conceptuellement que de mettre l'accent sur le sadisme du personnage, sa profonde radicalité, et l'ambiguïté de ses justifications, condition sine qua non d'un récit de vengeance digne de ce nom, ce que les ténors actuels de la censure ont visiblement du mal à comprendre. L'intérêt d'un récit de vengeance étant d'interpeller un retour à une sauvagerie animale dont le traitement ne peut souffrir d'aucune demi-mesure, Volition voulait proposer au joueur d'incarner un avatar réellement déterminé, sans pitié, et accessoirement balèze, et lui permettre d'aligner les cadavres dans des carnages dignes du comics, comme de pratiquer ces séances de torture qu'affectionnait tant Frank Castle. Du coup, opter pour un actioner bourrin avec vue à la troisième personne, aussi galvaudé soit le genre, n'était pas une mauvaise idée, la licence se prêtant bien à un concept de jeu frontal, voire linéaire où les sensations du joueur peuvent aisément osciller entre la jouissance d'éradiquer tout ce qui bouge avec une cruauté non feinte, et la prise de recul nécessaire qu'induit une telle sauvagerie sur tout être normalement constitué (on oublie les 0,00001 % de vrais psychopathes sur lesquels s'astiquent les journaux télévisés). Bref, Volition a décidé de pomper **Max Payne** allégrement, ce qui convient plutôt bien à la licence **Punisher**, sans être capable cependant de rendre son jeu techniquement d'actualité. Aussi **Punisher** pèche-t-il par un manque évident de finition. Si la réalisation graphique s'améliore au gré des niveaux (on démarre dans des buildings moches au design minimaliste pour finir dans des décors plus étoffés, voire luxuriants), les angles de caméra sont maladroits, l'IA des ennemis douteuse et la progression assez monotone. Pourtant, le jeu ajoute au concept **Max Payne** un élément nouveau : les interrogatoires ! Pour obtenir des infos, vous pouvez péter la gueule de vos ennemis en faisant gaffe à ne pas les achever, ou alors, dans des zones spéciales, utiliser le décor pour, au choix, les faire rôtir sur un gril, les niquer à la ponceuse, les jeter dans un broyeur d'ordures, etc. Et ce sans compter les meurtres brutaux et le mode massacre qui, au départ, devait asperger votre petit écran de gerbes d'hémoglobine ultra gore !

Malgré la réalisation bancale du jeu, ceci aurait suffi à notre bonheur si le **Punisher** avait été aussi sanglant que ce qui était prévu au départ. Hélas, pour des raisons économiques, THQ a été contraint de censurer considérablement son titre pour avoir le droit de trôner sur les linéaires des grandes surfaces, et ce même s'il se parait d'une fausse légitimité, le punisher étant game over dès qu'il bute un innocent. Hypocrisie des costards-cravates de la grande distribution qui, d'un autre côté, ne mouftent pas face aux décapitations hardcore de **Resident Evil 4** et à l'immoralité permanente de **San Andreas**. Mais que voulez-vous, entre les majors que sont Capcom et Rockstar, et l'indépendant THQ, les costards-cravates choisissent toujours le camp du pognon. Quitte pour cela à vociférer la supériorité de leur éthique…

Devil May Cry 3 PS2

Autant dire qu'après un épisode 2 qui avait bien gonflé son monde, on attendait le troisième opus de la saga bourrine de Capcom avec circonspection. Pourtant, **Devil May Cry 3** sauve l'honneur avec une classe monstrueuse. Graphiquement irréprochable, le jeu bénéficie de décors décalés magnifiques, d'ennemis aussi bizarres que somptueux, et de boss dantesques tout droit sortis de l'imagination débridée d'un Lewis Carroll shooté au LSD. Enchaînant les bastons avec un dynamisme rare, enrichissant le gameplay de base de nouvelles techniques de combat plus complexes qu'elles n'en ont l'air, **DMC 3** se pose sans ambages comme l'un des meilleurs jeux d'action de la PS2 depuis le premier opus. Cependant, et vous aurez été prévenus, il risque d'exaspérer rapidement les joueurs les moins patients. Car sa difficulté est telle qu'elle en devient presque indécente. Dès les premiers niveaux, vous verrez vite que crever vingt fois d'affilée deviendra une habitude si vous souhaitez en voir le bout. Le jeu renoue ainsi avec cette vieille tradition de titres quasi insurmontables qui pullulaient à la fin des années 80 et au début des années 90, même si ces derniers évoluaient surtout dans le genre plates-formes. Les hardcore gamers seront aux anges, laissant sur le bord de la route les joueurs occasionnels habitués à des **Max Payne** et autres jeux d'action à la difficulté relative. Mais **Devil May Cry 3** a aussi cette volonté old school (et géniale) de récompenser les joueurs les plus tenaces. Au bout d'un certain temps, quand on commence à saisir les subtilités du jeu et la façon dont il faut aborder les combats, la progression devient plus facile. Et l'on se reprend à traverser les premiers niveaux avec plus d'aisance pour mesurer l'évolution de nos compétences. Cette gratification progressive est la quintessence d'un jeu qui mise sur la détermination bornée des joueurs, la quête d'une dextérité ultime, et le sentiment réel de puissance que le jeu confère une fois qu'on est arrivé au bout. Ça faisait longtemps qu'un pur jeu d'action n'avait suscité autant d'émotions. Mais pour en arriver là… bon courage !

Yannick DAHAN

notules ludiques

● Si tu es un vrai nerd qui adore les gros objets en plastique tout moches qui font bien sur la cheminée, et que ta chambre est décorée d'une maquette de X-wing, d'un poster du projet **Spider-Man** made in Cannon Group, et accessoirement d'un vieux Goldorak coincé entre le premier single de Frankie Goes to Hollywood et un calendrier de Sabrina dans sa pistoche, alors procure-toi de suite les TiViPad ! Dans la droite lignée de la console Atari reproduite en une manette, les TiViPad sont des mini consoles qui se branchent fastoche à la télé et te proposent des jeux fun 5 minutes basés sur des licences connues comme **Star Wars** ou **Batman**. Mais le top, c'est la gueule de la console, qui a la forme du casque de Dark Vador ou de l'avion de Batman. Profondément inutile donc, mais super classe !

● Au passage, signalons, avec un brin de retard encore (mais bon, j'ai beau avoir douze manettes chez moi, j'ai que deux mains !!), la sortie chez Ubi Soft des excellents **Brothers in Arms : Road to Hill 30** et **Splinter Cell 3** sur X-box. Outre ses excellents modes multijoueurs, ce dernier offre énormément de variété dans sa progression et surtout une réalisation graphique à couper le souffle ! Certes moins beau, **Brothers in Arms** est en revanche une vraie réussite en termes de gameplay. Sorte de jeu d'action tactique à la Swat situé pendant la Seconde Guerre mondiale, le jeu vous propose de diriger une escouade de soldats lors de missions où vous devez contourner des postes ennemis ou effectuer des manœuvres stratégiques pour vous sortir d'une embuscade, le tout avec un gameplay ultra intuitif qui devrait éclater les néophytes du genre.

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick

2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. Île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

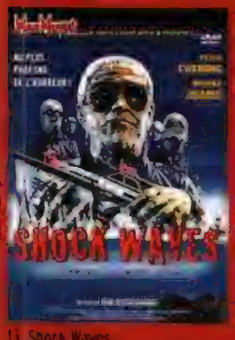
8. The Stuff

9. La Fille de Jack l'éventreur

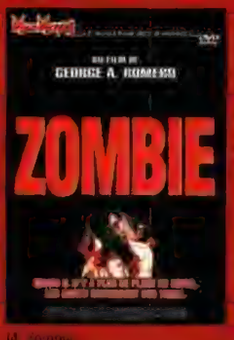
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

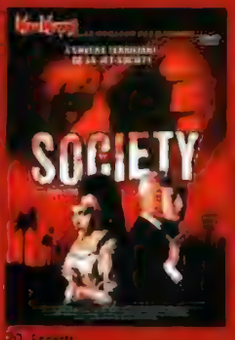
15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin



20. Society

21. Chromosome 3 / Dead Zone

22. L'horrible Docteur Orlof

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date
Signature obligatoire

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

Million Dollar Baby

CLINT EASTWOOD - VARÈSE SARABANDE

Pour son **Million Dollar Baby**, réflexion admirable sur la vie perçue comme un combat de boxe, Clint Eastwood a signé un score mélancolique avec une économie de moyens qui force le respect. Le thème principal, empreint de Blues, minimaliste et bouleversant revient ainsi de manière récurrente, interprété comme à l'accoutumée au piano par le cinéaste ou à la guitare acoustique par Bruce Forman. Eastwood va même jusqu'à ponctuer les entraînements et les matchs de boxe d'un jazz plutôt pêchu ou de ce même blues extrêmement doux. Les violons deviennent plus présents pendant la deuxième moitié de la B.O. et font affleurer l'émotion en nous rappelant les très belles images du film, ces visages parfois bouffés par les ténèbres, marqués par la vie, l'effort et la vieillesse... Tout simplement un sommet dans la carrière musicale d'Eastwood. (35 min.)

Sin City

ROBERT RODRIGUEZ, JOHN DEBNEY & GRAEME REVELL - VARÈSE SARABANDE

Devant l'ampleur de la tâche que constituait la mise en images de **Sin City**, Robert Rodriguez a très vite renoncé à signer intégralement la B.O. du film. Il a donc confié les segments de Marv et Dwight respectivement à Graeme Revell (**Une nuit en enfer**) et John Debney (**Spy Kids**) se gardant tout de même celui d'Hartigan sous le bras. Pour le colosse taciturne interprété par Mickey Rourke, Revell peaufine avec brio le thème suggéré par Rodriguez en utilisant une ligne de basse menaçante, et un glissando de violons vertigineusement descendant qui renforce la dangerosité du personnage. Revell utilise seulement un synthé, quelques instruments live (dont un saxo semblant parfois devenir fou), et la très belle voix de Rebekah Del Rio, chanteuse marquante dans **Mulholland Drive**, qui entonne une complainte spectrale, celle de Goldie, l'amour perdu d'un Marv halluciné. Pour sa part, Debney délaisse le chemin de croix de **La Passion du Christ** pour arpenter le pavé crasseux de la Cité du Péché et signe une composition orchestrale, toujours sur les conseils avisés du metteur en scène. Cette orientation très film noir fait parfois penser au travail de Jerry Goldsmith sur **L.A. Confidential**, ce qui n'est pas un léger compliment. Quant à Rodriguez, il s'en tire, lui aussi, avec les honneurs et s'acclimate complètement à l'atmosphère suggérée par les pages de Frank Miller pour offrir à Hartigan, l'ex-flic à la dérive, un thème très lourd et étouffant. Si le film ne vous convainc pas, reste donc cette excellente B.O. qui pourra toujours accompagner la lecture des pages des comics. (58 min.)

House of 1000 Corpses

IMPORT INTERSCOPE RECORDS

Rob Zombie prend exemple sur les deux modèles de production que représentent les incontournables soundtracks de **Tueurs nés** et de **Lost Highway**, toutes deux supervisées par Trent Reznor (encore lui). Faisant preuve du même éclectisme que ce dernier, Zombie fait cohabiter Helen Kane, une chanteuse des années 20, au groupe punk The Ramones, le tout entrecoupé des dialogues du film à la manière de **Tueurs nés** (dont les sévères pétages de plombs du Captain Spaulding) et d'un score signé par ses soins comprenant quelques inédits (mention spéciale à *Everybody Screams*) pour un résultat quelque peu étonnant. Plus loin encore, il se paie même le luxe de chanter, en trio avec Lionel Ritchie (!) et la rappeuse américaine Trina, une reprise improbable d'un classique du Rn'B des 70's, *Brick House*. Le fou !!! Au final, une bande-son qui colle parfaitement aux images du film et qui s'écoute avec plaisir pour peu que l'on ne soit pas allergique à la musique du grand Rob. (45 min.)

Les mondes fabuleusement macabres de Rob Zombie

PAST, PRESENT AND FUTURE - CD + DVD IMPORT

En nommant son groupe « White Zombie », d'après le film éponyme datant de 1932, Robert Cummings, alias Rob Zombie, annonçait la couleur. Fasciné par toutes les figures horrifiques de la Hammer, John Carpenter et le cyberpunk, il était normal de le retrouver, entre autres, sur les soundtracks de **Los Angeles 2013** (la chanson du générique final, après que Snake ait plongé la planète dans les ténèbres) et de **Matrix**.

Mais Rob Zombie ne s'est pas contenté de mettre un son puissant à la croisée du métal et de l'indus au service de la vision des autres. Très intéressé par la mise en images de ses délires, il a réalisé parallèlement la quasi-totalité de ses clips.

Le DVD de **Past, Present and Future** permet ainsi de découvrir ces derniers et l'univers visuel méchamment bariolé et psychédélique du futur réalisateur de **House of 1000 Corpses**. Un monde dangereusement hors de contrôle qui contient en germe tout ce que l'on retrouvera dans son premier film : un goût certain pour le macabre et les freaks (**More Human than Human**, titre qui provient du slogan publicitaire de la Tyrell Corporation de **Blade Runner**), l'imagerie des fêtes foraines qu'il dévoie furieusement et la présence de l'incandescente Sheri Moon, sa moitié et muse qu'il filme déjà sous tous les angles. Derrière cette mise en images, Zombie rend hommage à des films qu'il affectionne comme **Le Cabinet du docteur Caligari** dans **Living Dead Girl** ou **Orange mécanique** avec **Never Gonna Stop**, et nous dévoile une vision de l'Amérique que ne renierait pas Big John. Un pays où des enfants reçoivent un ballon d'un clown hilare alors que la planète explose sous le feu nucléaire...

Si ce n'est déjà fait, n'hésitez donc pas à jeter un coup d'œil sur **Past, Present and Future**, cela vous aidera à patienter jusqu'à la sortie du très prometteur **The Devil's Rejects**.

David DOUKHAN

NEWS

- Après avoir composé la musique de deux productions Michael Bay, Steve Jablonsky prend sa place en se voyant confier la B.O. du dernier film du réalisateur, The Island.
- Conan, Assaut, Terreur... John Williams strikes back. Son score pour l'Epic de (il n'est rien de moins qu'absolument terrifiant. On en regarde le moins pire chien.
- À la demande de Tsui Hark, Kenji Kawai officiera sur son prochain film, un truc sur [illegible] pour votre serviteur] attend comme un gamin : Seven Swords.

Saw

CHARLIE CLOUSER, DIVERS - ROAD RUNNER RECORDS

Si James Wan déplore que l'on assimile **Saw** à un énième ersatz de **Seven**, impossible qu'il n'ait pas pensé à celui-ci quant au choix du compositeur et à l'orientation donnée à la bande-son du film. On a tous en mémoire le morceau d'indus *Closer* signé Nine Inch Nails (et remixé par Coil) bien inquiétant et craspec, qui ouvrait le générique du chef-d'œuvre de Fincher.

Et bien c'est sur ce terrain-là que Wan oriente Charlie Clouser, producteur et remixeur émérite ayant d'ailleurs beaucoup travaillé avec Trent Reznor, le leader du groupe (avant de l'intégrer). Wan balançait en effet sur le plateau des albums entiers de Coil, Ministry et de NIN. La sonorité de **Saw** s'en ressent, puisant sa source à mi-chemin de l'indus et du score stressant de **Shining** (que Clouser vénère) pour un résultat très efficace. Dommage en revanche que le travail du compositeur soit entrecoupé de morceaux de métal, plutôt bons au demeurant, mais qui empêchent l'auditeur de s'immerger complètement dans le score... (64 min.)

Le Coma

ALEX GARLAND - BELFOND - 176 PAGES - 15 €

Un état de crise est parfois une bonne façon de redémarrer. Ainsi, le très surfait Alex Garland, jeune auteur britannique élevé au pinacle pour son bobo-roman *La Plage*, n'avait pas fait grand-chose depuis le best-seller susdit, si ce n'est *Tesseract*, un très mauvais bouquin qui mélangeait avec beaucoup de prétention géométrie et narration. Il faut dire que le bonhomme, suite au succès planétaire de son premier opus, a traversé une période de dépression chronique accompagnée d'un syndrome de la page blanche paralysant. Le résultat est ce nouveau roman aux résonances kafkaïennes : *Le Coma*. L'histoire d'un écrivain qui se réveille après plusieurs jours de coma à la suite d'une agression dans le métro londonien. Il reprend très vite le cours de son existence, mais des détails étranges laissent à penser que ce qu'il vit n'est pas la réalité et qu'il est en fait toujours dans le coma… Raconté comme ça, le dernier bouquin de Garland ressemble à un de ces romans mystérieux pleins de rebondissements, mais en fait, *Le Coma* s'apparente davantage à une aventure intérieure proche de la quête d'identité. Constitué de courts chapitres et ponctué d'une quarantaine de dessins noir et blanc de Nicholas Garland (le père de l'auteur), ce bref récit n'est pas exempt de défauts et accuse notamment une sévère baisse de régime dans son troisième tiers. Néanmoins, cela reste le travail le plus abouti, et surtout le plus sincère, de Garland, dont on attend désormais le prochain ouvrage, afin de savoir si cette introspection rédemptrice était un feu de paille ou bien marquait un nouveau départ.

Les Miroirs obscurs

MARTIN WINCKLER - AU DIABLE VAUVERT - 476 PAGES - 21,5 €

Après *Les Miroirs de la vie*, paru en 2001, qui traitait des séries télé des années 80, notre nouveau collaborateur Martin Winckler embraye avec la deuxième partie de son triptyque consacré aux séries américaines (le troisième tome portera sur les comédies et les sitcoms) avec ces *Miroirs obscurs* qui passent en revue les grandes séries contemporaines. Aidé d'un aréopage de contributeurs, Winckler déploie ainsi le catalogue des incontournables actuels de la petite lucarne : ***Buffy***, ***Six pieds sous terre***, ***Les Soprano***, ***Alias***, ***24 heures chrono***, ***Oz***, ***The Shield***, ***Les Experts***, ***Babylon 5***, etc. Même le néophyte sera captivé par cet ouvrage intelligent qui a le bon goût de ne pas prendre son sujet avec condescendance et de le traiter en profondeur. L'analyse est souvent pleine de bon sens et les considérations d'ordre économique ou contextuel (un bon article sur le saccage opéré par les doubleurs français) ne font qu'ajouter à l'exhaustivité de l'entreprise. À l'arrivée, cette plongée passionnée dans la pop-culture américaine s'avère particulièrement intéressante et réussit à faire tomber bien des a priori (moi qui ne suis vraiment pas fan de ***Buffy***, je commence à douter, Yannick, viens à ma rescousse !).

Matrix, machine philosophique

COLLECTIF - ELLIPSES - 192 PAGES - 12 €

Juste un petit mot pour signaler cet ouvrage déjà paru depuis un bon moment mais néanmoins très intéressant. Rédigée par un collectif de philosophes assermentés, voilà une nouvelle pièce de choix à verser au dossier « **Matrix**, phénomène de société ». La lecture en est assez ardue et il faut quand même posséder quelques bases de philosophie pour s'en sortir, mais l'entreprise est en tout cas indéniablement utile. On reprochera peut-être aux auteurs d'avoir quelque peu négligé le fait qu'ils avaient à faire à un moyen d'expression cinématographique, de s'être étendus plus que de raison sur toutes les références qui nourrissent la saga des frères Wachowski et surtout d'avoir focalisé leur réflexion sur l'interprétation de ces références, alors qu'elles ne sont pas une fin en soi, oubliant ainsi d'aborder le formidable projet de questionnement du spectateur qui se niche au cœur même de cette trilogie (les références de **Matrix** ne sont en fait que des outils permettant de dresser une architecture narrative destinée à modifier les réflexes conditionnés du spectateur). Reste quand même un ouvrage essentiel, dans le sens où il remet quelque part en cause la désinvolture avec laquelle les détracteurs les plus violents de la saga ont pu stigmatiser la « philosophie de comptoir » débitée par les Wacho.

Arnaud BORDAS

JEU GRATUIT
WENDIGO
A L'OCCASION DE SA SORTIE
EN DVD LE 06 AVRIL 2005

AVEC
JAKE WEBER,
PATRICIA
CLARKSON
ET ERIK PER
SULLIVAN

20 DVD
A GAGNER

« Un vrai frisson »...
New York Times

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT WENDIGO
6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE TÉL.

QUESTIONS
1. QU'EST CE QUE LE WENDIGO ?
- UNE CHANSON
- UN ESPRIT MALÉFIQUE
- UN OURS MAL LUNÉ

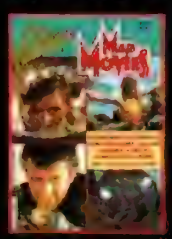
2. DANS QUEL AUTRE FIM D'HORREUR JAKE WEBER A-T-IL JOUÉ ?
- DÉTOUR MORTEL
- WENDIGO 2
- L'ARMÉE DES MORTS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 6/04/2005 au 31/05/2005, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent remplir ce bulletin de participation ou un bulletin de participation reproduit sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 31/05/2005 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : Mad Movies - OPÉ 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou fausses seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 02/06/2005 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort seront les toutes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone à la suite du tirage. 20 DVD du film Wendigo
Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots égarés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (dans 30g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 31/05/2005. Conformément à la loi informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de modification et de retrait des informations les concernant.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légendes» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Slayer» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «**Vendredi 13**, l'Hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythes» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les mechants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «LM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** à **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

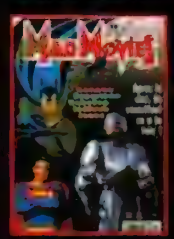
85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Action Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garous» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /



Body Bags / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / Entretien avec un Vampire / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Delicatessen** / **Hellraiser** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / **Mercale TV**...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100** **LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES** / ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Uno Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / ***Jiang-Hu***....100 pages

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série» / à la française...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Rantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Super-stars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Trauma»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'oeuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPÉCIAL** **30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

145 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.
Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / L'esprit comic-book en 30 films.

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / Nos 30 nanars assumés.

143 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / Int. carrière Ray Harryhausen.

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / Int. carrière Jack Hill.

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / Int. carrière Herschell Gordon Lewis.

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Salima.

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / Int. carrière José Mojica Marins.

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen.

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books ratés / Int. carrière Shinya Tsukamoto.

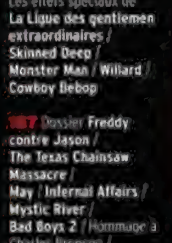
152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003.

153 Dossier Les Événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard.

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / Int. carrière Steve Wang.

155 Dossier Termiator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abîmes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel.

The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / Int. carrière Sergio Martino.

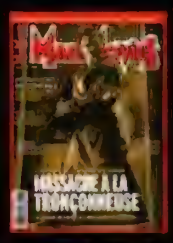


156 Dossier Underworld / Matrix Revolutions / Hero / Identity / Les effets spéciaux de La Ligue des gentlemen extraordinaires / Skinned Deep / Monster Man / Willard / Cowboy Bebop.

157 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Philip Law (1ère partie).

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / Int. carrière John Philip Law (2ème partie).

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters / Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie).



160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie).

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family.

Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / Int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie).

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / Int. carrière Ruggero.

163 Dossier Ong Bak / 800 Balles / L'Armée des morts / The Machinist / Le Convoyeur / Séance / Fenêtre secrète / La Passion du Christ / AFM 2004 / Int. carrière Eloy de la Iglesia.

164 Dossier Kill Bill volume 2 / Dossier Van Helsing / Alien Vs Predator / Atomik Circus / Le Jour d'après / Undead / La Caravane de l'étrange / Int. carrière James Ellroy (1ère partie).

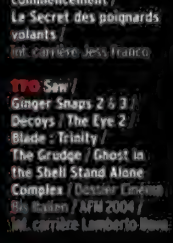
165 Dossier L'Armée des morts / Saint-Ange / Memories of Murder / Casshern / Deux Sœurs / The Punisher : le film + le comic-book / Wonderful Days / Int. carrière James Ellroy (2ème partie).

166 Dossier Spider-Man 2 / Dossier Hellboy / Les Chroniques de Riddick / Atomik Circus / Le Village / I, Robot / Ghost in the Shell - Innocence / The Storyteller / Cannes 2004 / Int. carrière Ronny Yu (1ère partie).

167 Spécial Previews : Batman Begins / Sin City / Blade : Trinity / Resident Evil : Apocalypse / Sky Captain / Steamboy / Old Boy / Collateral / (Interno) Affairs / Les effets spéciaux de Spider-Man 2 / Int. carrière Ronny Yu (2ème partie).

168 Spécial Halloween : Seed of Chucky / Rottweiler / I Tre Volti Del Terrore / Dinocroc / Shaun of the Dead / Bite Me ! / Alien Vs Predator / Man on Fire / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus marrant / Int. carrière Paul Naschy.

169 The Grudge / Devilman / Izo / The Batman : la série animée / Le Pôle Express / Team America / Innocence : Ghost in the Shell 2 / 36, Quai des Orfèvres / Les Indestructibles / L'Exorciste au commencement / Le Secret des poignards volants / Int. carrière Jess Franco.



170 Saw / Ginger Snaps 2 & 3 / Decoys / The Eye 2 / Blade : Trinity / The Grudge / Ghost in the Shell Stand Alone Complex / Dossier Cinéma Big Budget / AFM 2004 / Int. carrière Lamberto Bava.

171 Spécial Zombies : Return of the Living Dead 4 & 5 / Day of the Dead 2 / Choking Hazard / Bloody Bill / The Machinist / L'Empreinte de la mort / La rage du tigre / Dossier Fantôme de l'opéra / Le Château ambulant / Alexandre / G.O.R.A. / Sitges 2004 / Int. carrière Paul Schrader (1ère partie).

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie** France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

Date d'expiration : ____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166	167	168	169	170	171				

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

☐ Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous le faire savoir.

COLLECTION IMPACT

1 Commando / Dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / [illegible] 1988...

2 Highlander / [illegible] Haum / [illegible] le Le Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / [illegible] Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / [illegible] Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / [illegible] Fred Dekker...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / [illegible] Lucio Fulci

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / [illegible] Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice /

Maniac Cop / [illegible] Emmanuelle

16 Special Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / [illegible] «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / [illegible]

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / Int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Special la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Cine-muscles» Van Damme, Schwarze, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / Int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Natural» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie / 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / Int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / Int. Schwarze...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / Int. Schwarze...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Fesse»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'actions»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / Dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mens»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / Int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Operas» / Carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Operas» suite / Demolition Man / L'Impasse

50 Spécial Action Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / Dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / Int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Bill Murray»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / Int. Tom Wynn...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible / le film et la série / L.A. 2013 / Int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophes»...

66 X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / Int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Nana-Bi / Alleo 4 / Le Pacificateur

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / [illegible] «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sanctimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon / le film et la série / Godzilla / Int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / Oz / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / Boum / dossier «On les filles ta...

79 Stanley Kubrick / Payback /

Le 13ème Guerrier / Matrix

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster [illegible] des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Chuck [illegible] / *Buffy & Angel*

85 X-Men / American Psycho / [illegible] / [illegible] / AFM 2000

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan

88 The Call / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / Way of the Gun

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés).

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

IMPACT									
1	2	3	4	6	7	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47
48	49	50	51	52	53	54	55	56	57
58	59	60	61	62	63	64	65	66	67
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	87	88
89									

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ CP _____ VILLE _____ PAYS _____

Date d'expiration : ___/___ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 63

LES CONTES D'HOFFMANN

HOFFMANNS ERZÄHLUNGEN. 1914. REAL.: RICHARD OSWALD. SCEN.: FRITZ FRIEDMANN, RICHARD OSWALD D'APRES E.T.A. HOFFMANN. INT.: KURT WOLOWSKY, ERICH KAISER-TITZ, MAX RUHBECK, WERNER KRAUSS, FRIEDRICH KÜHNE, LULU PICK. PROD.: RICHARD OSWALD FILMS, UNION. ALLEMAGNE.

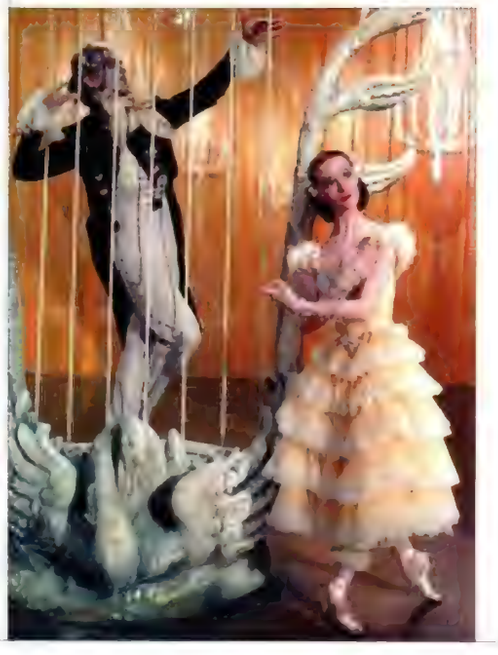
Adaptation de certains récits du poète Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, le grand maître de la littérature fantastique allemande. L'auteur nous conte lui-même ses aventures dans une taverne, et notamment ses rencontres avec des femmes aux destins souvent tragiques, qui lui échappent de diverses manières (Olympia, l'automate, Giulietta, la voleuse d'ombres, Antonia, la cantatrice, que ses stridentes vocalises vont conduire à la mort). Une œuvre étonnante, dont le succès va encourager Richard Oswald à revenir au genre fantastique tout au long de sa carrière, en se penchant sur les personnages de Dorian Gray, Cagliostro, Alraune, écrivant ses propres scripts ou bien adaptant les textes de grands auteurs classiques : Conan Doyle, Edgar Poe, François de Sade…

LES CONTES D'HOFFMANN

TALES OF HOFFMANN. 1951. REAL.: MICHAEL POWELL, EMERIC PRESSBURGER. SCEN.: DENNIS ARUNDELL D'APRES L'OPERA DE JACQUES OFFENBACH. INT.: ROBERT ROUNSEVILLE, MOIRA SHEARER, ROBERT HELPMANN, LUDMILLA TCHERINA, LEONID MASSINE. PROD.: MICHAEL POWELL, EMERIC PRESSBURGER, THE ARCHERS. DIST.: FILMSONOR. GB.

Après une superbe adaptation des **Chaussons rouges** (voir titre), Powell et Pressburger portent à

Leonid Massine et Moira Shearer dans l'univers magique des Contes d'Hoffmann.



l'écran le livret de cet opéra d'Offenbach dans un Technicolor éblouissant. La nature fantastique des caractères et des trois histoires présentées permet aux auteurs d'élaborer un univers onirique d'une beauté parfaite où participent au même titre la chorégraphie, les costumes extravagants, la photographie luxuriante, les acteurs inspirés et surtout les lyriques, car le script est entièrement chanté. Il s'agit là du chef-d'œuvre des deux cinéastes, où éclate la superbe musique d'Offenbach, son seul grand opéra après la signature en série d'opérettes le plus souvent caricaturales ou purement bouffonnes. Il en profite d'ailleurs pour replacer par deux fois sa célèbre et magnifique barcarolle issue d'une pièce précédente. Prix Spécial du jury au Festival de Cannes, en 1951.

LES CONTES DE GRIMM POUR GRANDES PERSONNES

GRIMMS MARHEN VON LÜSTERNEN PARCHEN. 1969. REAL. ET SCEN.: ROLF THIELE. INT.: WALTER GILLER, PETER HOCHBERGER, MARIE LILJEDAHL, INGRID VAN BERGEN, GABY FUCHS, EVA V. RUEBERSTAIER, ISOLDE STIEGLER. PROD.: CARO FARBFILM. DIST.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE. ALLEMAGNE.

En ce temps-là, nos plus solides héros craquaient devant une censure devenue permissive en ces temps joyeusement « pompidoliens ». Siegfried, Robin des Bois, Maciste, Zorro, quelques tarzanes,

Eh, les nains, lachez Blanche-Neige ! On avait dit « Les Contes de Grimm pour grandes personnes ! ».

et même les Trois Mousquetaires (le quatrième jouant sûrement les voyeurs…), libéraient une libido trop longtemps contenue à la faveur d'une série de sex-comedy assez frétillantes pour l'époque. Rolf Thiele, l'un des premiers, aborde ce brûlant sujet en mêlant plusieurs récits où interviennent tour à tour Cendrillon, Blanche-Neige et la Belle au bois dormant, qui ne dort bien sûr que d'un œil. Si l'humour reste assez lourdingue, la beauté des images et la fraîcheur des interprètes consolent le brave cinéphile, avec en prime la superbe Lolita, Marie Liljedahl (**Inga, Le Dépravé, Les Inassouvies**), inoubliable dans le rôle de l'innocente Blanche-Neige, échappant de peu aux assauts d'un garde-chasse, se livrant aux plaisirs du naturisme forestier, ou bien découvrant avec un beau sens de la métaphore l'art de traire une vache. Comme quoi, les bons contes font aussi les bons amis…

LES CONTES DE L'HORLOGE MAGIQUE

1924/1928. REAL. ET SCEN.: LADISLAS STAREWITCH. SEQUENCES ADDITIONNELLES : JEAN RUBAK. INT.: NINA STAR (JEANNE STAREWITCH). NARRATEUR : RUFUS. DIST.: GEBEKA FILMS. FRANCE.

Ressortie en 2003 de trois moyens-métrages de Wladyslaw Alexandrovitch Starewicz (1892-1965), grand spécialiste de l'animation et du film de marionnettes. Exilé en France, et devenu Ladislas Starewitch, il poursuivit son œuvre en adaptant contes, légendes, romans, ou bien fables de La Fontaine, mêlant souvent l'animation et les personnages en « live ». Trois titres tournés en 1924 et 1928 composent cette ressortie : **La Petite chanteuse des rues**, **La Petite parade et L'Horloge magique** (ou **La Petite fille qui voulait être princesse**), colorisés d'après des indications laissées par le cinéaste, et dont les intertitres sont remplacés par une voix-off, accompagnée d'une musique de Jean-Marie Sénia.

CONTES DE LA LUNE VAGUE APRES LA PLUIE

UGETSU MONOGATARI. 1952. REAL.: KENJI MIZOGUCHI. SCEN.: MATSUTARO KOWAGUCHI, YOSHIKATA YODA D'APRES AKINARI UEDA. INT.: KINUYO TANAKA, MACHIKO KYO, MASAYUKI MORI, SUGISAKU AOYAMA, SAKAE OZAWA. PROD.: MASAICHI NAGATA. DAIEI. DIST.: N.E.F. JAPON.

L'œuvre la plus reconnue de Kenji Mizoguchi, qui s'inspire là de deux nouvelles d'Akinari Ueda publiées dans le recueil *Ugetsu Monogatari*. Genjuro et Tobei, deux paysans déstabilisés par l'imminence d'une guerre, révèlent leur véritable personnalité, abandonnent leur famille et étalent des défauts jusqu'ici bien enfouis : égoïsme, cupidité, lâcheté, sadisme, vanité, et même polygamie (c'est un défaut, ça ?). Le final reprend contact avec la triste réalité des choses. Genjuro, ayant filé le parfait amour auprès d'une princesse fantôme, retrouve son épouse à l'état de spectre, violée et abattue par les soldats. Tandis que Tobei récupère la sienne livrée à la prostitution. Avec philosophie, les deux hommes reprennent le labeur initial, ayant appris la résignation depuis leur aventure. Harmonieuse, poétique, mais désenchantée, l'œuvre obtint le Lion d'Argent au Festival de Venise, en 1953.

LES CONTES DU CHAT PERCHE

1968. REAL.: ARLEN PAPAZIAN. SCEN.: ALBERT HUSSON D'APRES MARCEL AYMÉ. INT.: CHRISTINE CHICOINE, MARIE-CLAUDE BRETON, ANDRÉ JULIEN, ARMAND MAISTRE, PIERRE GUALDI, BERNARD TIRLI. PROD.: ORTF. FRANCE.

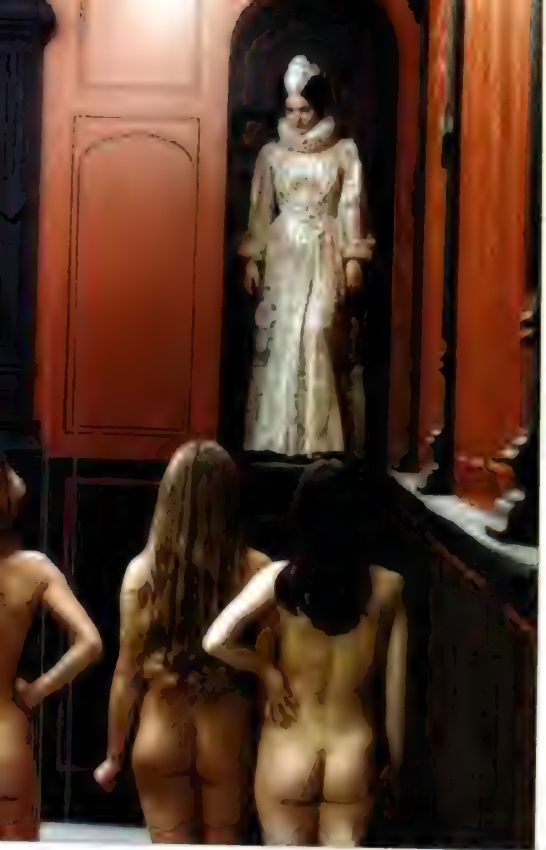
Série télévisée française adaptant certains contes choisis dans les trois recueils de l'écrivain Marcel Aymé publiés en 1934, 1950 et 1958. On connaît le goût de l'auteur pour un Fantastique gentillet, il le confirme ici en précisant que ces récits s'adressent aux enfants de 4 à 75 ans (la formule sera reprise avec succès !). Treize épisodes forment cette version TV, mettant en scène deux petites filles modèles un peu grandies, Delphine et Marinette, dialoguant avec les animaux de leur ferme doués de la parole, la plupart du temps pour nous asséner quelques maximes assez morales. À mi-chemin entre la Comtesse de Ségur et ***La Petite maison dans la prairie***, l'œuvre souffre d'une grande naïveté, aggravée par les décors simplistes, le jeu des deux péronnelles encore plus pintades que celles de la ferme (de TF1, bien sûr), et surtout des costumes d'animaux fleurant bon la fête annuelle de la paroisse. D'ailleurs, je vais passer parmi vous, merci par avance de votre générosité. Pour les pigistes sous-payés, s'il vous plaît…

Delphine et Marinette, les petites (?) filles modèles des *Contes du chat perché*.

CONTES IMMORAUX

1974. REAL.: WALERIAN BOROWCZYK. SCEN.: ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES ET WALERIAN BOROWCZYK. INT.: PALOMA PICASSO, FABRICE LUCHINI, LORENZO BERINIZI, JACOPO BERINIZI, PASCALE CHRISTOPHE, LISE DANVERS. PROD.: ANATOLE DAUMAN. DIST.: ARGOS FILMS. FRANCE.

À cent lieues de ses confrères maniant l'érotisme par obligation financière, Walerian aime son travail et sait faire partager des sensations quasi adolescentes. D'une facture un peu précieuse, ses films séduisent, effraient, amusent et provoquent, faisant ressortir toute la force transgressive d'une sensualité ennemie, comme chacun sait, du morne quotidien. Quatre sketches en témoignent : le jeune homme (Fabrice Luchini !) initiant sa cousine aux plaisirs buccaux, la gamine enfermée découvrant divers objets symboliques, les turpitudes incestueuses et criminelles de la famille Borgia, et surtout une relecture aussi cruelle qu'ironique des aventures de la Comtesse Bathory. Cette noble dame (Paloma Picasso) fait battre campagne par ses gens afin de s'approvisionner en sang de vierges utilisé sous forme de



Paloma Picasso dans Contes immoraux, une œuvre dite « postérieure ».

douches supposées rajeunissantes. Mais son page, jusqu'ici complice et silencieux, va la trahir, après nous avoir révélé les secrets de sa véritable nature (en fait, la délicieuse Pascale Christophe). De la beauté pure, de superbes décors (signés Borowczyk), de jolies interprètes : un vrai bonheur de s'en laisser ainsi conter !

LE CONTINENT DES HOMMES-POISSONS

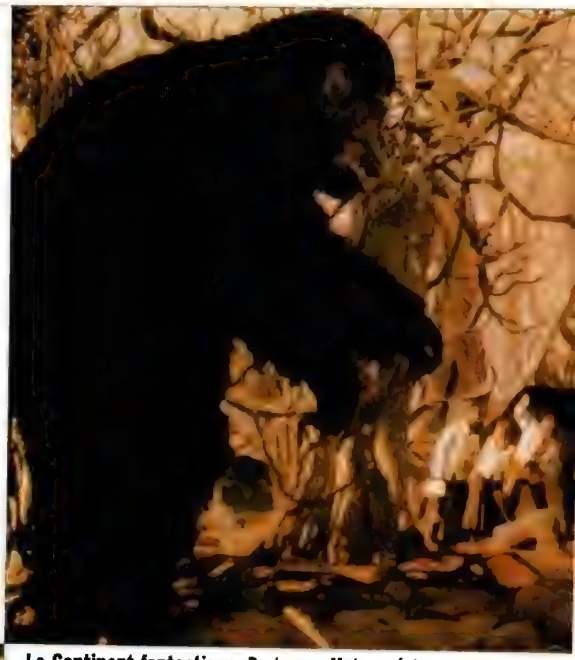
L'ISOLA DEGLI UOMINI PESCE. 1978. REAL.: SERGIO MARTINO. SCEN.: SERGIO DONATI, CESARE FRUGONI, SERGIO MARTINO. INT.: CLAUDIO CASSINELLI, BARBARA BACH, RICHARD JOHNSON, JOSEPH COTTEN, BERYL CUNNINGHAM. PROD.: SERGIO MARTINO, DANIA FILM, MEDUSA DISTRIBUZIONE. DIST.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE. ITALIE.

Une habile combinaison entre **L'Île mystérieuse, Les Sept cités d'Atlantis, La Créature du Lac Noir** et **L'Île du Dr. Moreau**, ce qui fait déjà beaucoup pour un seul film. Richard Johnson incarne un curieux personnage, avide et mégalomane, rêvant de récupérer le trésor des Atlantes, enfoui très profond sous les eaux. Pour ce faire, il contraint un vieux savant à lui bidouiller la troupe d'hommes-poissons promis dans le titre, ce qui tombe assez bien. La série B délire à pleins tubes et la perversité domine, surtout quand le maître de l'île justifie ses coupables travaux par la nécessité pour l'homme d'investir aujourd'hui les océans afin de lutter contre une démographie galopante sur la terre ferme. Hélas, son message passe difficilement auprès des cobayes et il servira de pâture à ses propres monstres (ça, essayez d'inculquer la moindre notion scientifique à un poisson et vous allez voir la déception...). Heureusement, il reste le joli minois de Barbara Bach et ses rapports assez troubles avec les hommes-amphibies. (M41P.35)

LE CONTINENT FANTASTIQUE

VIAJE AL CENTRO DE LA TIERRA. 1977. REAL.: JUAN PIQUER SIMON. SCEN.: JOHN MELSON, CHARLES PUERTO, JOHN PIQUER D'APRES JULES VERNE. INT.: KENNETH MORE, IVONNE SENTIS, JACK TAYLOR, EMILIANO REDONDO, FRANK BRANA, PEP MUNNE, JOSÉ MARIA CAFFAREL. PROD.: EMILIANO REDONDO, ALMENA INTERNATIONAL. DIST.: CONTINENTAL FILMS/CORODIS. ESPAGNE.

Le Continent des hommes-poissons, avec la ravissante Barbara Bach (pour nos amis presbytes : à droite !)



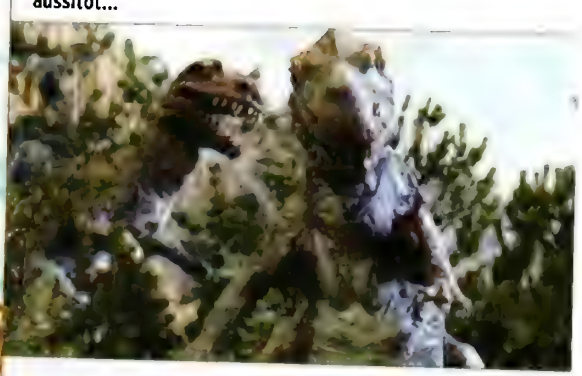
Le Continent fantastique. De bons effets spéciaux et des monstres à poils.

Le récit reprend *Le Voyage au Centre de la Terre* avec l'expédition du Dr. Lindenbrock, sa fille, le fiancé de celle-ci, un guide renfrogné, et enfin un curieux personnage, peut-être Atlante et voyageur du futur, dont les motivations restent évasives. À mesure de leur descente, les voyageurs croisent des dinosaures, une forêt de champignons géants, une mer intérieure aux furieuses tempêtes, deux monstres marins assez crédibles (le film obtint même le prix des effets spéciaux au quatrième Festival Fantastique d'Anvers), une armée de tortues gigantesques, et enfin un singe géant tendance gros nounours, même si ses intentions ne paraissent pas vraiment cordiales. Certes, l'histoire se veut naïve, mais la VF en rajoute un brin : « *Devant nous, là, dorment des millions d'années d'histoire inconnus de la Terre* » lance le professeur à la petite troupe, tel un Napoléon devant les pyramides, ceci avant de nous avertir dès les premières difficultés : « *Rien de tout cela ne pourra m'empêcher d'avoir rendez-vous avec l'histoire* » ! Et pourtant le charme finit par l'emporter, comme souvent dans ce genre d'aventures ultra kitsch.

LE CONTINENT OUBLIÉ

THE PEOPLE THAT TIME FORGOT. 1977. REAL.: KEVIN CONNOR. SCEN.: PATRICK TILLEY D'APRES EDGAR RICE BURROUGHS. INT.: PATRICK WAYNE, THORLEY WALTERS, DANA GILLESPIE, SHANE

Le Continent oublié : tu regardes le film, tu l'oublies aussitôt...



RIMMER, DOUG McCLURE, MILTON REID, SARAH DOUGLAS. PROD.: MAX H. ROSENBERG, AMERICAN INTERNATIONAL PICTURE. DIST.: UGC. USA/GB.

Après **Le Sixième continent** et **Centre terre septième continent**, Kevin Connor revisite l'univers d'Edgar Rice Burroughs pour une nouvelle aventure faisant directement suite au premier épisode. Il s'agit de retrouver le héros (Doug McClure), prisonnier de fanatiques adorateurs d'un volcan encore actif, tenter d'échapper au passage à une peuplade primitive, et détaler devant quelques monstres antédiluviens au dynamisme relativement modéré. Tout aussi modéré se révèle le talent de Patrick (fils de John) Wayne, tandis que les bonnes surprises concernent plutôt les décors originaux somptueusement éclairés et la présence d'acteurs britanniques spécialisés tels que le jovial Thorley Walters, le Vaderien Dave Prowse, l'inquiétant Milton Reid, ou encore la plantureuse Dana Gillespie (**Le Peuple des abîmes**, **La Déesse des sables**, **The Hound of the Baskervilles** version Paul Morrissey, etc). (M16P19)

LE CONTINENT PERDU

LOST CONTINENT. 1951. REAL.: SAM NEWFIELD. SCEN.: RICHARD H. LANDAU D'APRES CARROLL YOUNG. INT.: CESAR ROMERO, JOHN HOYT, ACQUANETTA, HUGH BEAUMONT, WHIT BISSEL, HILLARY BROOKE. PROD.: SIGMUND NEUFELD, LIPPERT. USA.

Besogneux infatigable, Sam Newfield fit beaucoup pour une meilleure connaissance du nanar, jusqu'à tourner parfois quinze films en une seule année. Avec les pieds, d'accord, mais quand même ! Ce titre rappelle **Le Monde perdu**, sauf que les protagonistes n'en finissent plus de gravir un pic à la recherche d'une fusée spatiale, accompagnés par les encouragements du public. « *À quand le début ?* » suivi très vite d'un plaintif « *Vivement la fin !* ». Entre les deux, et enfin parvenue au sommet, l'expédition découvre un monde où la faune préhistorique a survécu. Cela nous vaut la bataille de plusieurs monstres antédiluviens et l'attaque du petit groupe par un ptérodactyle géant, car le film se prend un peu pour **King Kong** vers la fin. L'animation correcte des créatures ne fait pas oublier la maigreur du budget et l'économie des décors, témoin cette réutilisation de la fusée de **24 heures chez les Martiens** tourné l'année précédente.

Beau fixe sur le plateau du Continent perdu. Les bestioles ignorent encore la vétusté du budget.

CONTRONATURA

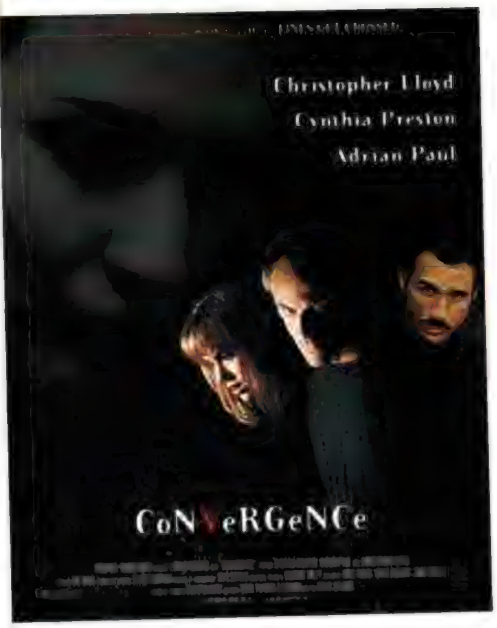
TITRE EXPORT : **THE UNNATURALS**. 1969. REAL. ET SCEN.: ANTONIO MARGHERITI. INT.: JOACHIM FUCHSBERGER, DOMINIQUE BOSCHERO, MARIANNE KOCH, ALAN COLLINS, GIULIANO RAFFAELLI, MARCO MORELLI, CLAUDIO CAMASO. PROD.: ANTONIO MARGHERITI, ARTUR BRAUNER, SUPER INTERNATIONALPICTURES/EDO CINEMATOGRAFICA/C.C.C. FILMKUNST. ITALIE/ALLEMAGNE.

Dans la plus pure tradition gothique, et donc par une sévère nuit d'orage, des voyageurs se réfugient dans une vieille demeure tenue par un jeune homme et sa mère. À la faveur d'une éprouvante séance de spiritisme, ces deux étranges personnages révèlent leur état de spectres revenus de l'Au-delà pour confondre les responsables de leur mort, comme par hasard les imprudents visiteurs qui ne passeront pas la nuit. Un des titres les moins connus d'Antonio Margheriti, grand maître du cinéma bis. Inédit en France, même à la vidéo, **Contronatura** retrouve l'ambiance de l'âge d'or du fantastique italien, que l'on pourrait arbitrairement situer entre 1960 (**Le Masque du démon**) et 1965 (**Les Amants d'outre-tombe**). Tourné à l'origine sous le titre de **Trance**, et coproduit par le Teuton rapace Artur Brauner (Les derniers « **Mabuse** », une poignée de « **Scotland Yard** » tirés d'Edgar Wallace, finement saupoudrés de quelques « Jesus Franco » pour faire bonne mesure...).

CONVERGENCE

1998. REAL.: GAVIN WILDING. SCEN.: RAUL INGLIS, GAVIN WILDING, JOHN FAIRLEY. INT.: CYNTHIA PRESTON, ADRIAN PAUL, CHRISTOPHER LLOYD, RACHEL HAYWARD, BLU MANKUMA. PROD.: DIANE PATRICK O'CONNOR, RAMPAGE ENTERTAINMENT. USA.

Cynthia Preston enquête sur les dossiers à sensation d'un tabloïde versant dans l'occultisme. À sa grande surprise, elle découvre que certaines affaires surnaturelles se révèlent tragiquement exactes. Dans un hôpital psychiatrique où un patient s'amuse à annoncer la date de décès de ses prochains, la journaliste finit par comprendre ce qui la rattache à tous ces faits-divers : sa chance insolente lors d'un crash aérien dont elle fut autrefois la seule survivante. Comme si la mort cherchait à rattraper sa proie. L'auteur du banal **Christina's House**, qui s'ingénie là à composer une atmosphère angoissante, l'avoue lui-même : « ***Convergence** est un film intelligent.* » ! S'il le dit...



CONVERSATION WITH AN ALIEN

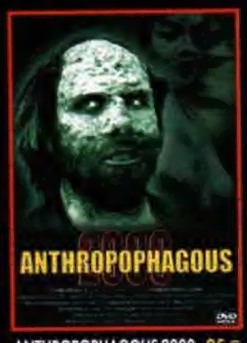
2001. REAL. ET SCEN.: GEOFFREY HARTIG. INT.: JOHN MICHAEL, STACIE LAMB, EARL E. BATES III. PROD.: INFLIGHT PRODUCTIONS. USA.

Message de notre envoyé spatial Didier Allouch posté sur Andromède : « *Capté par hasard une conversation avec un alien, mais comme il ne parlait pas français, j'ai rien compris !* ». Merci pour cette information cruciale, mais ce n'est pas le moment de rire, et d'ailleurs le slogan de ce film nous le confirme d'un horrible « *Greedy Earthlings, prepare to die !* », ce qui signifie comme chacun sait : « *N'hésitez plus, votez Bush* ». Un archéologue découvre le site du crash d'un vaisseau extraterrestre et le corps du capitaine encore en hibernation. À son contact, il développe de puissants pouvoirs psychiques qui l'aident à enlever plusieurs cobayes humains pour les soumettre à divers tests. Par bonheur, les prisonniers vont finir par se révolter avec l'aide de l'Alien enfin réveillé.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

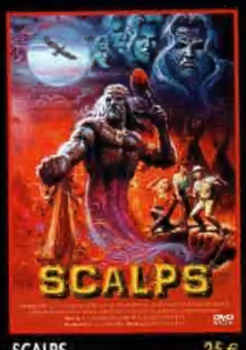
↓ DVD ZONE 2 ↓

LUTHER THE GEEK 25 €



ANTHROPOPHAGOUS 2000 25 €

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE 25 €



SCALPS 25 €

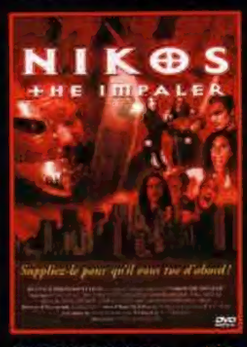
GIRLS SCHOOL SCREAMERS 20 €

SLIME CITY 20 €

↓ DVD ZONE 2 ↓

THE NECRO FILES 2 (3) 25 €

ROSSA VENEZIA (3) 25 €



NIKOS THE IMPALER 20 €

FANTOM KILER 3 (1) 25 €

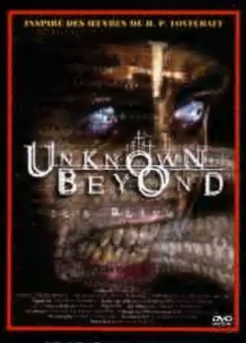
THE SHUNNED HOUSE 15 €

UNHINGED 20 €

www.uncutmovies.fr

↓ DVD ZONE 2 ↓

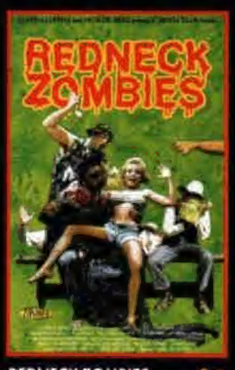
DEATH FACTORY 15 €



UNKNOWN BEYOND 15 €

↓ VHS ↓

THE NECRO FILES (1) 12 €



REDNECK ZOMBIES 8 €

FANTOM KILER (1) 12 €

THE DEAD NEXT DOOR 10 €

↓ VHS ↓

FANTOM KILER 2 (1) 12 €

BACK FROM THE DEAD 8 €

PSYCHOS IN LOVE 8 €

I PISS ON YOUR GRAVE (2) 12 €

DEMONIUM 8 €

SKINNED ALIVE 8 €

ANGEL OF DEATH (1) 12 €

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 6 € ; à partir de 80 € d'achat : PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les articles suivants et ci-joint mon règlement de ..... €
par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Tél. : ..... E-mail : .....

Titre	Prix
Frais de port	
TOTAL	

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur. Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

CONVICT 762

1997. REAL.: LUCA BERCOVICI. TV. SCEN.: J. REIFEL. INT.: FRANK ZAGARINO, SHANNON STURGES, BILLY DRAGO, CHARLIE SPRADLING, TAWNY FERE. PROD.: JOHN EYRES, BARNET BAIN, MARYANN RIDINI, EGM FIM INTERNATIONAL. USA.

La jolie blonde Shannon Sturges, tout droit sortie de la chicos série ***Savannah***, dirige l'équipage féminin d'un vaisseau spatial contraint d'approcher une planète pénitentiaire où deux vilaines tronches notoires (Frank Zagarino et Billy Drago) affirment chacun que l'autre est un tueur psychopathe ayant décimé toute la colonie. Au cours d'une période d'expectative, égayée de flashs-back en noir et blanc, les belles astronautes disparaissent les unes après les autres jusqu'à l'identification tardive de l'assassin. Du sur mesure (mais du sous-budgeté…) pour la chaîne Sci-Fi Channel, très portée à l'époque sur ce genre de scripts futuristes : ***Chase Morran***, ***Within the Rock***, ***New Eden***, **Trapped in Space**, ***Legion***, **Timelock**, **Moonbase**, **Dark Planet** et bien d'autres.

A COOKBOOK FOR CANNIBALS : THE MOVIE

1994. REAL. ET SCEN.: RUSSELL D. KRATZER. INT.: TONETTE STEVENS, HOLLY CROSSEN. USA.

Obscure série B mêlant vaille que vaille, et à la faveur de trois sketches inégaux, l'érotisme paillard à la caricature facile. Dans le collimateur : le Petit Chaperon Rouge victime d'une autre sorte de danger, le conte de Hansel et Gretel revisité façon lesbianisme, et enfin une histoire de cannibales, quand deux jolies nymphettes naufragées tombent aux mains d'une tribu de primitifs. Apparemment tourné à l'économie, ce titre ne connut pas les faveurs d'une distribution ordinaire. Les K7 se vendent en fait discrètement sous le manteau, mais comme les actrices n'en portent pas, les affaires sont dures !

COOKERS

2001. REAL: DAN MINTZ. SCEN.: JEFF RITCHIE, JACK MOORE. INT.: BRAD HUNT, CYIA BATTEN, PATRICK McGAW. PROD.: JEFF RITCHIE, PACESETTER PRODUCTIONS INTERNATIONAL. USA.

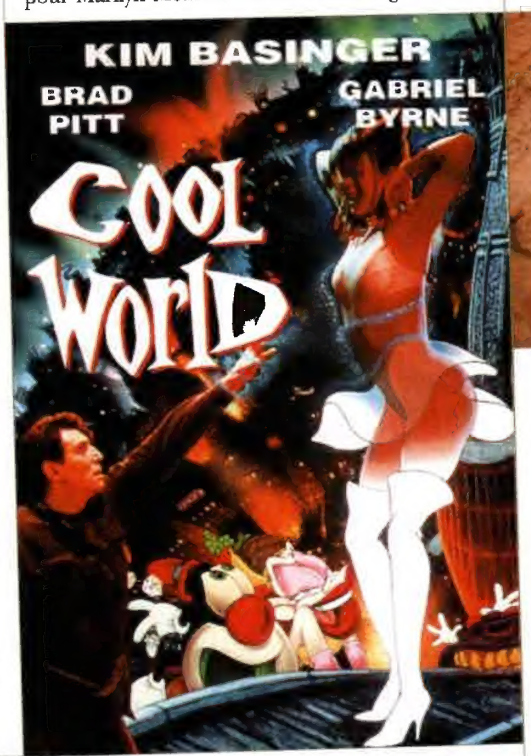
Huis clos horrifique à la frontière des genres. Un trio de junkies se retrouve dans une cabane isolée en possession d'un important stock de methamphetamine, une puissante drogue provoquant des troubles psychiques et de sérieuses hallucinations. Bien que traité comme un survival à la **Evil Dead**, les monstres de **Cookers** se dissimulent cette fois dans l'esprit des personnages s'enfonçant peu à peu dans leur propre folie, même si le script maintient le suspense jusqu'au bout, mélangeant le réel et l'imaginaire. Une ambiguïté voulue par le réalisateur quand il nous annonce à propos de son film : *« It's a smart haunted house/drug movie, not the standard kind of scenario. »*.

Cookers, Cyia Batten terrassée par ses démons intérieurs.

COOL WORLD

1992. REAL.: RALPH BAKSHI. SCEN.: MICHAEL GRAIS, MARK VICTOR. INT.: BRAD PITT, KIM BASINGER, MICHELE ABRAMS, GABRIEL BYRNE, DEIRDRE O'CONNELL. PROD.: FRANK MANCUSO JR., PARAMOUNT. DIST.: GALION FILMS. USA.

Cool World, c'est le décor des comics imaginé par un célèbre dessinateur, tout surpris de s'y sentir transporté par intermittences, et surtout d'y retrouver sa vamp attitrée, Holli Would, une Jessica Rabbit du genre gaulée qui se prendrait pour Marilyn Monroe. Certaines lois régissent cet univers exubérant, et le shérif Brad Pitt est là pour les faire respecter, notamment celle qui interdit toute relation physique entre toons et humains parachutés là par hasard, sous peine d'entraîner la destruction des deux mondes. Mais le désir d'arpenter la vie réelle et d'en goûter les plaisirs faciles tenaille trop Holli (pour être honnête…), qui va se transformer en Kim Basinger à la faveur d'un passage assez torride (au moins 9 1/2 sur 10 !). Si les toons énervent assez vite, les humains souffrent quant à eux d'une panne de script assez grave à leur endroit, comme si le créateur de Fritz the Cat avait abandonné son audace devant les subsides de la généreuse Paramount. Les inconditionnels vont crier au génie, mais les autres *« Au secours ! »*. Pour les cas extrêmes, reprenez vos esprits devant une K7 de nettoyage. Il ne se passe rien non plus, mais ça calme ! (M87P.16)

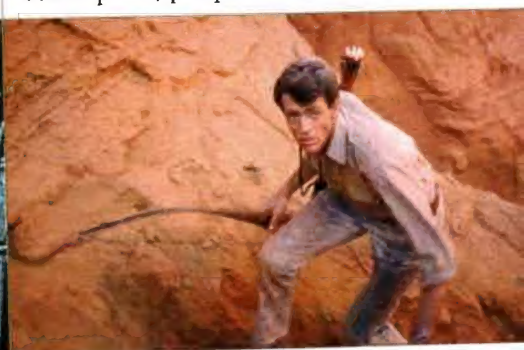


Kim Basinger arpente un monde où les ébats entre toons et humains sont interdits. Pas si Cool le World !

COPLAN SAUVE SA PEAU

L'ASSASSINO HA LE ORE CONTATE. 1967. REAL.: YVES BOISSET. SCEN.: CLAUDE VEILLOT. INT.: CLAUDIO BROOK, KLAUS KINSKI, JEAN SERVAIS, MARGARET LEE, NANNA MICHAEL, ANDREW RAY, JEAN TOPART, BERNARD BLIER, PROD.: CINESECOLO/C.F.F.P. ITALIE/FRANCE.

Rare irruption de notre espion français dans le petit monde science-fictionnel grâce à la présence d'un savant fou résolu à faire sauter la planète afin d'y rétablir la paix (oui, je sais, mais c'est un savant fou, on vous dit !). En plus de ce sinistre projet, et du fond de son château au cœur de la vallée du diable, il séquestre les femmes et traque les hommes dans la plus pure tradition des **Chasses du Comte Zaroff**. Coplan naquit aux Éditions Fleuve Noir sous la plume de Paul Kenny. Une double plume, puisque deux auteurs se cachent derrière ce viril pseudo : Jean Libert et Jean-Gaston Vandel. À l'écran, le personnage fit son apparition en 1954 sous les traits d'Henry Vidal (ex-mari de Michèle Morgan) dans **Action immédiate**. Puis vinrent Ken Clark (**Coplan, Agent secret FX 18**, 1964), Richard Wyler (**Coplan FX 18 casse tout**, 1965), Lang Jeffries (**Coplan ouvre le feu à Mexico**, 1966). Tous ces titres existent en vidéo sauf, hélas, le plus meuh-meuh de tous : le ringardissime **Coplan prend des risques** (1964), avec Dominique Paturel dans le rôle de l'agent secret. Coplan avec la voix de J.R., c'est trop ! Surtout quand il transporte son pétrole et que J.R. ricane, bien entendu…



Traqué dans la vallée du diable « Coplan sauve sa peau » !

COPPELIA OU LA POUPEE ANIMEE

1900. REAL.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: GEORGES MÉLIÈS, STAR. FRANCE.

Trois ans après son **Gugusse et l'automate** (où le personnage principal réveille un Pierrot en tournant une manivelle, ce qui l'anime et le fait grandir), Georges Méliès reprend le thème en s'inspirant à la fois du ballet de Léo Delibes créé en 1870, avec Leontine Beaugrand dans le rôle-titre, et d'Olympia, la poupée mécanique des Contes d'Hoffmann de Jacques Offenbach, présentés en février 1881 à l'Opéra-Comique. L'action présente quelques ingénieux trucages du maître, mais hélas le film est aujourd'hui considéré comme perdu.

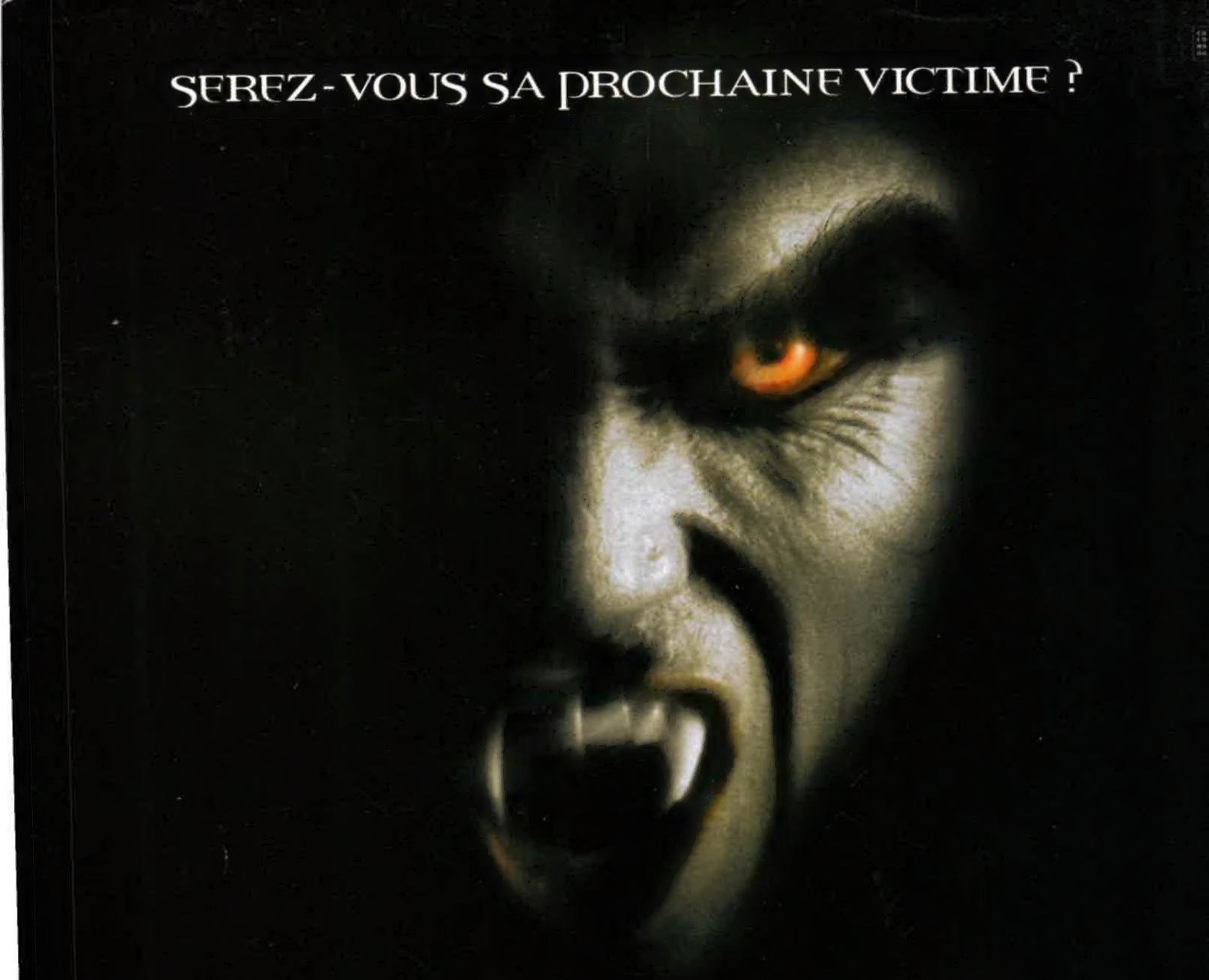
ALLEZ AU BOUT DE VOS PEURS !

PAN-EUROPÉENNE

WILD SIDE FILMS

INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

SEREZ-VOUS SA PROCHAINE VICTIME ?



L'ÉVÉNEMENT VAMPIRES EN DVD...

2 EDITIONS À VOUS GLACER LE SANG

- VAMPIRES 3
  POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD
- ET POUR ENCORE PLUS DE FRISSONS
  COFFRET 2 DVD VAMPIRES 2 ET VAMPIRES 3

COLUMBIA TRISTAR DVD

PRÉPAREZ-VOUS À AVOIR PEUR
LE 10 MAI 2005 EN DVD